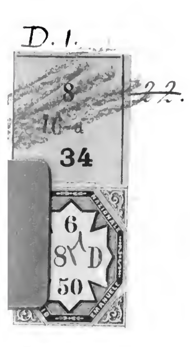
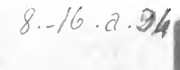


D. 1.






Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DUCLOS.



Digitized by Google

ON TROUVE AUSSI CET OUVRAGE

Chez DEBRAY, libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.

MONGIE, libraire, cour des Fontaines, n.° 1.

DELAUNAY, libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 243.

RENOUARD, libraire, rue St.-André-des-Arcs.

BOSSANGE, BESSON et MASSON, libraires, rue de Tournon.

TREUTTEL et WURTZ, libraires, rue de Lille.

LEVRAULT et SCHOEL, libraires, rue de Seine, hôtel de La Rochefoucault.

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DUCLOS,

Historiographe de France, Secrétaire perpétuel de l'Académie françoise, Membre de celle des Inscriptions et Belles-Lettres;

Recueillies *pour la première fois*, revues et corrigées sur les manuscrits de l'auteur, précédées d'une notice historique et littéraire, ornées de six portraits,

Et dans lesquelles se trouvent plusieurs écrits inédits, notamment des *Mémoires* sur sa vie, des *Considérations sur le goût*, des *Fragmens historiques* qui devoient faire partie des MÉMOIRES SECRETS, etc., etc.



TOME HUITIÈME.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

IMPRIMERIE DE FAIN ET COMPAGNIE.

A PARIS,

Chez COLNET, libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
Et FAIN, imprimeur, rue St.-Hyacinthe, n.° 25.

M. DCCC. VI.

AVERTISSEMENT.

Comme chaque vice et chaque ridicule sont communs à plusieurs personnes, il est impossible de peindre des caractères, sans qu'il s'y trouve quelques traits de ressemblance avec ceux mêmes qui n'en ont pas été les objets. Ainsi l'on ne doute point que ces mémoires n'occasionnent des applications où l'auteur n'a jamais songé. Ces interprétations partent de gens de peu d'esprit et de beaucoup de malignité. D'autres, trop méprisables pour mériter un éloge, trop obscurs pour exciter la satire, n'en ont pas moins la fatuité de croire qu'un auteur les a eus en vue. Ils s'élèvent contre un ouvrage, il semble qu'il n'y ait que l'intérêt d'autrui qui les touche; mais il est aisé de remarquer que les endroits qu'ils blâment avec le plus d'aigreur, ne sont pas toujours ceux dont ils ont été le plus choqués.

FIN DE L'AVERTISSEMENT.

Digitized by Google

LES CONFESSIONS
DU
COMTE DE ***,
ÉCRITES PAR LUI-MÊME A UN AMI.

PREMIÈRE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Pourquoi voulez-vous m'arracher à ma solitude et troubler ma tranquillité? Vous ne pouvez pas vous persuader que je sois absolument déterminé à vivre à la campagne. Je n'y suis que depuis un an, et ma persévérance vous étonne. Comment se peut-il faire, dites-vous, qu'après avoir été si long-temps entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument? Vous croyez que je dois le regretter, et sentir, dans bien des momens, qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentimens que vous ne l'êtes des miens; à votre âge, et avec tous les droits que vous avez de plaire dans le monde, il seroit bien difficile qu'il vous fût odieux. Pour moi,

je regarde comme un bonheur de m'en être dégoûté, avant que je lui fusse devenu importun. Je n'ai pas encore quarante ans, et j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même ; toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai parconséquent perdu quelques plaisirs; mais je suis exempt de toutes les peines qui les accompagnent, et qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou, si vous voulez, pour m'accommoder à vos idées, cette espèce d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, et peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs; j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que tous les autres: c'est le charme de l'amitié ; vous devez en connoître tout le prix, vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidèle, qui partage ma solitude, et qui, me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter. Vous ne pouvez pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais, malgré l'horreur que la retraite vous inspire aujourd'hui, vous la regarderez un jour comme un bien. J'ai eu vos idées, je me suis trouvé dans

les mêmes situations; ne renoncez donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance, il m'a pris envie de vous faire le détail des événemens et des circonstances particulières qui m'ont détaché du monde; ce récit sera une confession fidèle des travers et des erreurs de ma jeunesse, qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille que vous connoissez comme moi, puisque nous sommes parens.

Étant destiné par ma naissance à vivre à la cour, j'ai été élevé comme tous mes pareils, c'est-à-dire fort mal. Dans mon enfance, on me donna un précepteur pour m'enseigner le latin, qu'il ne m'apprit pas; quelques années après, on me remit entre les mains d'un gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde qu'il ignoroit.

Comme on ne m'avoit confié à ces deux inutiles, que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un et de l'autre; mais ce fut d'une façon fort différente. Mon précepteur reçut un soufflet d'une femme de chambre à qui ma mère avoit quelques obligations secrètes. La reconnoissance ne l'empêcha pas de faire beaucoup de bruit, elle blâma hautement une telle insolence, elle dit à M. l'abbé qu'il ne devoit pas y être exposé davantage, et il fut congédié.

Mon gouverneur fut traité différemment: il

étoit insinuant, poli, et un peu mon complaisant. Il trouva grâce devant les yeux de la favorite de ma mère; tout en conduisant mon éducation, il commença par faire un enfant à cette femme de chambre, et finit par l'épouser. Ma mère leur fit un établissement dont je profitai; car je fus maître de mes actions dans l'âge où un gouverneur seroit le plus nécessaire, si cette profession étoit assez honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir, par l'usage que je fis bientôt de ma liberté, si je méritois bien d'en jouir. Je fus mis à l'académie pour faire mes exercices; lorsque je fus près d'en sortir, une de mes parentes, qui avoit une espèce d'autorité sur moi, vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chez une dame de ses amies. J'y fus très-bien reçu: on aime naturellement les jeunes gens, et les femmes aiment à leur procurer l'occasion et la facilité de faire voir leurs sentimens. Je me prêtai sans peine à leurs questions; ma vivacité leur plut, et, m'apercevant que je les amusois par le feu de mes idées, je m'y livrai encore plus. Le lendemain, quelques femmes de Paris arrivèrent, les unes avec leurs maris, les autres avec leurs amans, et quelques-unes avec tous les deux.

La marquise de Valcourt, qui n'étoit plus dans

la première jeunesse, mais qui étoit encore extrêmement aimable, saisit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisoit sur moi; et, sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison qui paroissoit s'y intéresser, elle vouloit que je fusse toujours avec elle. Bientôt elle me déclara son petit amant; j'acceptai cette qualité, je lui donnai toujours la main à la promenade, elle me plaçoit auprès d'elle à table, et mon assiduité devint bientôt la matière de la plaisanterie générale, je m'y prêtois de meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avoit aucun usage du monde. Cependant je commençois à sentir des désirs que je n'osois témoigner, et que je ne démêlois qu'imparfaitement. J'avois lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable, et l'impression que font sur un jeune homme, des diamans, des parfums, et sur-tout une gorge qu'elle avoit admirablement belle, m'échauffoient l'imagination; enfin tous les airs séduisans d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur, me mettoient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes désirs n'échappoient pas à la marquise, elle s'en appercevoit mieux que moi-même, et ce fut sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation.

L'amour, me disoit-elle, n'existe que dans le cœur; il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentimens et de la délicatesse. Je ne comprenois rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnoit dès lors dans le discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étois plus content de petites confidences sur lesquelles elle éprouvoit ma discrétion; j'en étois flatté: un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisoit ensuite des questions sur la jalousie. La marquise, sous prétexte de m'instruire, vouloit savoir si je n'avois aucune idée sur un homme assez aimable qui étoit venu avec elle, et que je sus depuis être son amant; mais, quoiqu'il n'eût au plus que quarante ans, je le jugeois si vieux, que j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il eût avec elle d'autre liaison que celle de l'amitié. Il en avoit pourtant une des plus intimes; il est vrai que dans ce moment elle le gardoit par habitude, et que, par goût elle me destinoit à être son successeur, ou du moins son associé: aussi, quand je lui demandai pourquoi il lui tenoit quelquefois des discours aigres et piquans, que je n'avois pu m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire, qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avoit conservé ces droits. Cette ré-

ponse me satisfit, et ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle me reprochoit quelquefois de n'avoir pas assez soin de ma figure, et, quand je revenois de la chasse, sous prétexte d'en réparer les désordres, elle passoit la main dans mes cheveux, elle me faisoit mettre à sa toilette, et vouloit elle-même me poudrer et m'ajuster. Comme elle coloroit toutes les caresses qu'elle me faisoit, de l'amitié qu'elle avoit pour ma parente, et des liaisons qu'elle avoit avec toute ma famille, je ne m'attribuois aucune de ses bontés, et j'ai souvent pensé depuis à l'impatience que je devois lui causer. Cependant elle se contraignoit, elle craignoit de s'exposer aux ridicules que pouvoit lui donner un amour qui, par la disproportion de nos âges, devoit être regardé comme une folie. D'ailleurs, elle savoit que son amant étoit clairvoyant: elle n'auroit pas été fort sensible à sa perte; mais elle craignit l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la marquise plus réservée avec moi; je m'en aperçus, je lui en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler, elle me dit que je la verrois à Paris, si je continuois à la laisser se charger du soin de ma conduite, et me promit un baiser toutes les fois que j'aurois été docile à ses leçons.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, j'allai la voir. Elle ne me parla dans les deux ou trois premières visites que des choses qui pouvoient regarder ma conduite. Elle vouloit, disoit-elle, être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y manquai pas; je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de careaux. On respiroit une odeur charmante, et vingt bougies répandoient une clarté infinie; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La marquise étoit dans un déshabillé plein de goût, son attitude étoit disposée par le désir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvois des désirs d'autant plus violens, que j'étois occupé à les cacher. Je gardai quelque temps le silence: je sentis qu'il étoit ridicule; mais je ne savois comment le rompre. Êtes-vous bien aise d'être avec moi, me dit la marquise? Oui, madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. Eh bien! nous souperons ensemble, personne ne viendra nous interrompre, et nous causerons en liberté; elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. Je ne sais pas trop causer, lui dis-je; mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne? Pourquoi? reprit-elle; c'est que,

lorsque vous avez une fois commencé, vous ne finissez point.

Je lui promis de m'arrêter quand elle en seroit importunée, et, son silence m'autorisant, je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissans. Mes désirs s'enflammoient de plus en plus, la marquise par un tendre silence autorisoit toutes mes actions; enfin, parcourant toute sa personne à mon gré, et, voyant que l'on n'apportoit aucun obstacle à mes désirs, je me précipitai sur elle avec toute la vivacité de mon âge, qui étoit plus de son goût que l'amour le plus tendre. Je craignis aussitôt sa colère; mais je fus rasuré par un regard languissant de la marquise, qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur. Ce fut alors que je me livrai à l'ivresse du plaisir; nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court; je ne laissai pas à la marquise le temps de me parler sentiment, et je crois qu'elle n'eut pas celui d'y penser. Dès le lendemain un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit; je croyois qu'elle n'avoit été imaginée que pour moi. Je sentis que j'y devois répondre; je crois que ma lettre devoit être assez ridicule; la marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours je n'étois occupé que de ma bonne fortune, et du plaisir d'avoir une femme

de condition; je m'imaginois que tout le monde s'en apercevoit, et lisoit dans mes yeux mon bonheur et ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis; mais j'en fus très-souvent tenté. Peu de temps après je trouvai que la marquise ne m'avouoit pas assez dans le public, et qu'elle n'alloit pas assez souvent aux spectacles, où j'aurois pu, sans prononcer l'indiscrétion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'étoit en vain qu'elle me représentoit le charme du mystère; je n'étois inspiré que par les sens et la vanité, et je croyois avoir satisfait à toute la délicatesse possible, quand j'avois rempli ses désirs et les miens.

L'hiver ayant rassemblé tout le monde à Paris, la marquise, pour rompre la solitude qu'elle voyoit que je ne pouvois soutenir, donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendoient chez elle, il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries, et j'y répondis avec assez de vivacité. Madame de Valcourt avoit trop d'expérience pour ne pas l'apercevoir. Elle m'en fit ses plaintes, que je reçus assez mal. Je lui dis qu'il étoit bien singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la marquise; elle ne ménagea plus rien; bientôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avoit pour moi, et bientôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne

m'avoit jamais témoigné. On ne la voyoit plus aux spectacles sans moi; elle ne soupoit dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattoit ma vanité. Quelques jours après madame de Rumigny (c'étoit celle qui m'avoit fait des avances) fut piquée. Il étoit de son honneur de n'en pas avoir le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses qui paroissent différentes produisent les mêmes effets, et la vanité les gouverne autant que l'amour.

La marquise fit fermer sa porte à sa rivale; la rupture fit éclat, et madame de Rumigny me pria par un billet fort simple de passer chez elle. Madame de Valcourt m'avoit fait promettre de n'y jamais aller; mais je ne crus pas mon honneur engagé à lui tenir cette parole. J'y courus donc, et madame de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur madame de Valcourt, qui toutes portoient coup, me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitoit en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures, vraies ou fausses, que le monde avoit données à la marquise. Le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions, que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amans.

Madame de Rumigny, contente de cette pre-

mière démarche, me pria de la venir revoir, en m'assurant qu'elle n'avoit d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chez la marquise fort différent de ce que je m'y étois trouvé jusques alors; elle s'en aperçut, elle en fut alarmée. Les sentimens de la marquise ne me touchoient plus. Je ne sentois que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allois souvent chez madame de Rumigny, qui suivoit constamment son projet; je sentis bientôt pour elle tout ce que m'avoit d'abord inspiré madame de Valcourt, c'est-à-dire des désirs. L'expérience que j'avois déjà acquise, me rendit pressant; mais, avant de se rendre, madame de Rumigny me dit: Je veux le sacrifice de la marquise; j'exige le plus éclatant, et tel que je le prescrirai; notre rupture a trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée. Je voulus lui faire quelques représentations; mais elle me dit qu'elle ne me verroit jamais, si je balançois un moment. Je fus bientôt déterminé; je consentis à tout, je renvoyai à la marquise ses lettres et son portrait, avec un billet qui, je crois, étoit fort impertinent, puisqu'il étoit dicté par madame de Rumigny; en un mot, je quittai madame de Valcourt on ne peut pas plus mal. Ce ne fut cependant pas sans remords: c'est en vain qu'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avois

encore toutes les idées neuves; le monde ne m'avoit point appris à me parjurer. Madame de Rumigny, à qui je ne cachai point mes remords, prit encore le soin de les calmer : les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

Madame de Rumigny ne me fit pas languir davantage; le lendemain elle voulut que j'allasse avec elle à l'opéra en grande loge : j'y consentis, son triomphe étoit le mien. La marquise s'y trouva le même jour; elle étoit fort parée, et n'y venoit que pour démentir les discours du public : une telle démarche est un coup de partie, le jour qu'on a été quittée; mais je remarquai son chagrin caché. Cependant elle m'écrivit, elle me courut, et fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire, et fait toujours faire sans succès, enfin, elle se commit encore plus qu'elle n'avoit fait; mais madame de Rumigny, qui connoissoit trop la conséquence de ces premiers instans, ne me perdoit pas de vue. Je vécus quelque temps avec madame de Rumigny, comme j'avois fait avec madame de Valcourt, et je m'en dégoûtai encore plus promptement. Ma première et ma seconde aventure n'annonçoient pas un caractère fort constant; on verra dans la suite si je me suis démenti.

Madame de Rumigny commençoit donc à me

Digitized by Google

peser beaucoup, lorsque j'entrai dans les mousquetaires. La compagnie marcha en Flandre, et j'y fis ma première campagne. Avant mon départ, je passai trois jours avec madame de Rumigny d'une façon à me faire regretter. Elle me fit promettre de lui écrire; mais à peine l'eus-je quittée que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la compagnie revint à Paris où je passai l'hiver. Je n'allai seulement pas voir madame de Rumigny. La vie que je menois avec mes camarades, me paroissoit préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins et des attentions, et je suivis les mœurs des mousquetaires de mon âge.

Au retour du printemps, M. de Vendôme, à qui ma famille étoit particulièrement attachée, me proposa d'être un de ses aides-de-camp; j'acceptai la proposition avec ardeur, et je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs, je m'attachai à ce prince, c'est-à-dire au métier de la guerre; car c'étoit ainsi qu'on lui faisoit sa cour.

Il fut assez content de mes services pour m'honorer de sa protection, et bientôt il me fit obtenir un régiment, à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villa-Viciosa que M. de Vendôme gagna sur M. de Staremberg.

Après cette victoire, qui décida de la couronne d'Espagne pour Philippe V, mon régiment fut envoyé en quartier à Tolède. Les congés étant difficiles à obtenir, j'y demeurai pour contenir les soldats, et prévenir les désordres qui pouvoient arriver à chaque instant dans ce pays, par la prévention que quelques Espagnols avoient contre les François. D'ailleurs les moines, par jalousie et par ignorance, persuadent, sur-tout aux femmes, que les François sont des hérétiques. Une différence de religion chez des peuples qui ont peu d'étude, ne rapproche pas les esprits; ainsi je vivois dans une assez grande solitude.

Un jour, en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante: Seigneur cavalier, me dit-elle, une dame voudroit avoir une conversation avec vous; trouvez-vous demain à onze heures dans la grande église. J'acceptai le rendez-vous. Le lendemain, après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires, parmi lesquelles j'en aperçus une qui se distinguoit au milieu de deux autres, par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi; elles s'armèrent d'un grand rosaire, firent plusieurs inclinations dévo-

tes; et j'entendis une voix qui me dit: Trouvez-vous ce soir à l'heure de l'oraison sur le bord du Tage, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet; adieu, sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité. Le son de cette voix me parut si flatteur que je me sentis ému. Je me rendis au lieu marqué deux heures plutôt qu'on ne m'avoit ordonné, et je vis paroître celle qui devoit me présenter le bouquet; elle me dit de la suivre, je lui obéis: il étoit nuit; nous marchâmes quelque temps pour trouver une calèche dans laquelle nous montâmes. Votre jeunesse et votre figure, me dit-elle, ont fait une vive impression sur le cœur de dona Antonia, ma maîtresse; l'amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue; et l'on vous aime malgré la différence de votre religion. Quelle consolation pour dona Antonia, si son exemple et ses discours pouvoient vous ramener au sein de l'église! Je suis sa nourrice, c'est vous dire combien je l'aime; mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminée à la servir aujourd'hui, que ma tendresse pour elle. Vous allez juger dans quelques momens de la beauté de ma maîtresse; elle est dans une maison qui m'appartient; rendez-vous digne de posséder le cœur de la plus belle femme de toutes les Espagnes.

Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer, je sentis toute la bizarrerie de cette conversation, et je réfléchissois sur la différence de ces mœurs, quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour : nous descendîmes, je suivis la duègne, je traversai deux ou trois pièces meublées simplement, et médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques et l'éclat des lumières portées dans de grands flambeaux de vermeil, me frappèrent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade, et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. Approchez, seigneur, me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux; mais que devins-je en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne, et relevées par toutes les recherches de la parure ! Je tombai à ses genoux : Que puis-je faire, lui dis-je, madame, pour reconnoître les bontés dont vous m'honorez ? Elle me répondit, avec une douceur infinie, et un feu dans les yeux qui auroit achevé ma défaite, si elle n'eût été confirmée : Clara vous a sans doute fait part de mes sentimens. Elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi, confirmera ou détruira mes sentimens. Je vous aime; mais le sacrifice que je vous fais

m'en deviendra encore plus cher, si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu, je ne dois rien vous cacher: vous êtes d'une religion différente de la mienne, et ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimez, si les sentimens que je crois lire dans vos yeux, sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paroissoit assez déplacée; mais à peine l'eus-je touchée qu'elle s'écria: Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara. En effet, elle lui apporta un bénitier dans lequel elle trempa un linge dont elle essuya l'endroit que j'avois touché, avec un si grand soin et une attention si marquée que je ne pus m'empêcher de sourire; mais, ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire quelle étoit ma religion; et l'amour me rendit peut-être plus catholique que je ne l'avois jamais été.

Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément! me dit-elle; elle triomphe de toutes les résolutions: je n'ai pu vous convaincre, vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimez, et c'est un avantage que je saurai conserver sur vous. Je baisai alors une de ses mains, sans qu'elle eût recours à l'eau bé-

nite. Je la priai de m'apprendre à qui j'avois le bonheur de parler. Vous le saurez un jour, me dit-elle; ne cherchez point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité; méritez, par un amour et une discrétion sans bornes, le bonheur que je vous prépare. Alors la fidèle Clara nous servit un léger repas. J'étois enchanté de toutes les grâces que je découvrois dans la belle espagnole; tout respiroit en elle la volupté, et m'annonçoit un bonheur que j'obtins quelques momens après, et qui surpassa mes désirs. Vous ne m'aimerez pas longtemps, me disoit Antonia; ma conquête vous a trop peu coûté. Vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus; je vous aime depuis le jour de votre arrivée: vous passâtes sur la grande place à la tête de votre régiment; je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a faite sur mon cœur! Je vous fuyois mal apparemment, car je vous rencontrois toujours.

Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante au milieu des plaisirs et des tendres inquiétudes que la passion donne aux amans, et sur lesquelles les plaisirs les rassurent sans cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer, Antonia leva les carreaux sur lesquels elle étoit assise, et prit une épée d'or garnie de quelques


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

diamans d'un assez grand prix qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé; car la plus grande offense que l'on puisse faire à un Espagnol, c'est de refuser ce qu'il offre : je la reçus donc en baisant mille fois la main qui me la donnoit, et je montai seul dans la calèche, qui me conduisit à l'endroit où je l'avois trouvée la veille.

Le lendemain, à mon réveil, je reçus une lettre d'Antonia; ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle étoit tendre et passionnée: Antonia me prioit de me promener le soir à cheval sur la grande place. Je vous verrai sans être vue, ajoutoit-elle, et je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serez de ne me point apercevoir. Clara vous dira demain, à la grande église, quand et de quelle façon nous pourrons nous revoir. J'exécutai les ordres que l'on m'avoit donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies, je revins chez moi m'occuper de mon aventure. Le jour suivant, je trouvai Clara dans l'église que l'on m'avoit indiquée, qui me dit, en feignant de prier Dieu: Rendez-vous à cheval, au jour tombant, et sans suite, derrière les murs du couvent de St.-François; le Maure que vous avez vu hier, s'y trouvera monté sur une mule; vous n'aurez qu'à le suivre. Je fus exact au rendez-vous : j'y trouvai le Maure, il observa toujours le plus profond silence, et nous ar-

rivâmes dans la basse-cour d'un château qui me parut considérable. Je mis pied à terre; le Maure prit mon cheval, et me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendoit: Venez, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes. Elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe où la belle Antonia m'attendoit. Vous triomphez de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chez moi malgré tous les périls que je puis courir; j'espère que le bonheur que j'ai de vous voir, ne sera point interrompu; mais, en cas d'accident, vous pourrez vous retirer: le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. J'employai les termes les plus touchans pour exprimer ma reconnoissance et mon amour. Nous étions dans ces transports de l'âme que l'amour seul fait connoître, et qui sont au-dessus de l'expression, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédoit celle où nous étions: Fuyez, me dit Antonia avec transport; je suis trahie, je périrai; mais je ne m'en plaindrai pas, si je puis vous croire en sûreté. Dans l'instant même on enfonça la porte, et je vis entrer un homme transporté de fureur et suivi de deux valets armés; il tenoit son épée d'une main, et de l'autre un poi-

gnard. Il se jeta si promptement sur Antonia, que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds; j'avois des pistolets de poche, je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia, et je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras, et me dit d'une voix mourante : Qu'avez-vous fait, seigneur ! vous avez tué mon mari. Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnèrent le temps de prendre Antonia dans mes bras, et de gagner la porte du cabinet. Je descendis sans obstacle, je trouvai le Maure qui m'attendoit avec mon cheval; il m'aida à prendre Antonia devant moi, et je m'éloignai de ce funeste lieu sans savoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vitesse de mon cheval.

Cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelques secours; mes soins la firent revenir à la vie : Quoi! c'est vous, me dit-elle, en ouvrant les yeux! vous vivez, tous mes malheurs ne me touchent plus. Il n'y a point de grâce à espérer ni pour vous ni pour moi; le rang et la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre; c'est le marquis de Palamos que vous avez tué. Je n'ai d'autre ressource que mon frère, il a un château peu éloigné d'ici, prenons-en le chemin, il ne me refusera pas un asile. Je re-

montai à cheval, je la pris dans mes bras, et nous arrivâmes à la pointe du jour dans le château. Nous fîmes éveiller aussitôt le comte, son frère; et l'on nous fit entrer dans sa chambre, sans avoir été vus que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à sa sœur; il l'aimoit, il la plaignit, et lui donna tous les secours possibles : ses blessures ne se trouvèrent pas mortelles. Il me conseilla de me tenir caché le reste du jour; et, quand la nuit fut venue, il me dit que le service que j'avois rendu à sa sœur, lui faisoit oublier la vengeance que j'avois tirée de son beau-frère. Ma sœur m'a tout avoué, ajouta-t-il; elle veut que je sauve vos jours, vous lui êtes cher, et l'amitié que j'ai pour elle, et la confiance que vous m'avez témoignée, en choisissant ma maison pour asile, m'engagent à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. Je le conjurai de me laisser voir la marquise; mes prières furent inutiles. Elle m'a chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet; je tiens ma parole, et ne puis faire autre chose. En achevant ces mots, il me conduisit dans la cour, où celui qui devoit me servir de guide, m'attendoit avec mon cheval, et nous partîmes aussitôt.

J'avois le cœur déchiré: je m'éloignois d'une

femme charmante, je la quittois sans aucune espérance de la revoir, et dans quel état! mourante et perdue pour moi. Nous marchâmes toute la nuit; quand le jour parut, nous prîmes quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la marquise m'avoit fait remettre; j'y trouvai son portrait et une lettre aussi vive et aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pu lui écrire; elle me prioit de garder toute ma vie ce portrait qu'elle avoit compté me donner la veille dans des momens plus heureux. Il étoit dans une boîte enrichie de diamans; mais, ce qui me parut singulier, et ce qui me fit toujours reconnoître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de saint Antoine de Pade, qu'elle partageoit avec moi, parce que, disoit-elle dans sa lettre, elle lui attribuoit notre salut dans cette dernière aventure, et me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit; elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun accident à Madrid; je renvoyai mon guide, et le chargeai d'une lettre pour la marquise, et d'une autre pour son frère. J'allai sur-le-champ rendre mes devoirs à M. de Vendôme; il me reçut avec cette bonté qui lui attachoit le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure; il me conseilla de ne pas

demeurer dans Madrid, dans la crainte des assassins et des suites qu'une telle affaire pouvoit avoir entre les nations, et m'assura qu'il alloit faire changer mon régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché: l'état de mon âme m'auroit rendu toute compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite; mon régiment fut relevé; et, la campagne s'approchant, je fus bientôt en état de le joindre. Nos opérations furent heureuses, et je fus envoyé en quartier d'été dans un gros bourg, auprès duquel il y avoit une abbaye de filles.

Suivant les ordres que nous avions de protéger tous les couvens, j'y avois établi une garde. J'allois souvent me promener le long des murs du jardin de cette abbaye: il n'y avoit que la solitude qui convînt à la situation de mon cœur. Un jour, en passant sous les fenêtres d'un corps de logis de cette maison, j'entendis ouvrir une jalousie, et je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai: je levai la tête; mais la jalousie, déjà refermée, ne me laissa rien voir. Je pris le billet, je vis avec surprise qu'il m'étoit adressé: je l'ouvris, l'on y donnoit des éloges à la tristesse dont je paroissois pénétré; l'écriture m'étoit inconnue, et je ne pouvois pas me flatter qu'elle fût écrite de la part de la marquise que l'on m'avoit assuré être morte de ses blessures. Il y avoit

cependant des choses, dans cette lettre, qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui me connût par rapport à elle.

Dans cette incertitude, je revins chez moi écrire un billet, dans le dessein d'éclaircir mes doutes; et le lendemain, à la même heure, je retournai sous la même fenêtre: la jalousie s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban; je l'ouvris, je n'y trouvai rien, j'y plaçai ma lettre, et la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque temps, on ne fit aucun signal, et le jour suivant un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquoit que l'on vouloit s'entretenir avec moi de mes malheurs; on me prioit encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin; on m'indiquoit un pavillon auprès duquel je trouverois une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fût de Clara. Je me rendis au lieu marqué; je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé; je montai sur le mur, et, changeant mon échelle de côté, je fus bientôt dans le jardin. J'aperçus une femme couverte d'un voile qui se retira dans les allées d'un bosquet; je la suivis; elle s'arrêta sur un banc de gazon. Ma chère Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien vrai que la marquise ne soit plus? Ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pu me

résoudre à venir ici. Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte votre chère Antonia. La voix et l'expression me manquèrent en reconnoissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds, elle demeura appuyée sur moi en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables; je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si long-temps le lieu de son séjour. Elle m'apprit que son frère m'avoit fait passer pour infidèle dans son esprit, et n'avoit pas laissé parvenir ma lettre jusqu'à elle : la douleur que cette nouvelle me causa, ajouta-t-elle, et l'éclat de la malheureuse aventure qui m'étoit arrivée, me déterminèrent à prier mon frère de me donner les moyens de vivre et de mourir ignorée. Il répandit le bruit de ma mort; et me conduisit lui-même dans cette abbaye où personne ne me connoît. J'y mourrai contente puisque vous m'êtes fidèle; c'est tout ce que je pouvois espérer dans le cruel état où l'amour m'a réduite; je n'ai pu résister au plaisir de vous entretenir encore une fois : la manière et le lieu sont suspects, mais mes intentions sont pures; ne cherchez point à me revoir, je vais chercher à vous oublier. Le sacrifice que je prétends faire de vous à celui qui m'a donné l'être, est complet; adieu, je ne tiens plus au monde. En disant ces

mots, elle se débarrassa de mes bras, et prit la fuite dans les détours du bosquet, sans qu'il me fût possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile, le jour parut, et je fus obligé de me retirer.

Quand je fus de retour chez moi, je trouvai dans ma poche un écrin de diamans d'un grand prix, qu'elle avoit eu l'adresse d'y mettre sans que je m'en aperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre dans l'espérance de donner des lettres, d'en recevoir, et de remettre l'écrin; mes soins furent inutiles, je ne vis rien. Je demandai à parler à l'abbesse; je lui dis que j'avois des choses de la dernière conséquence à communiquer à une dame qui étoit dans sa maison, et dont je lui fis le portrait: l'abbesse feignit de ne la pas connoître. Je jugeai par ses réponses qu'il étoit inutile d'insister davantage, et je me retirai au désespoir.

Quelques jours après, je reçus ordre d'assembler le régiment, et de joindre l'armée: je le fis défiler devant l'abbaye; je me flattois que mon départ feroit naître l'envie de me donner une dernière consolation, mais je n'aperçus rien, et fus obligé de partir le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la campagne qui furent capables de me distraire du chagrin

qui me dévoroit. Nous fîmes le siége de Gironne que nous prîmes; le reste de la campagne se passa, entre M. de Vendôme et M. de Staremberg, à s'observer et se fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France, et l'on y fit repasser quelques-unes de celles qui avoient le plus souffert; mon régiment fut de ce nombre, et, en arrivant en France, il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à ***. Les conférences qui commencèrent alors à Utrecht, donnèrent les premières espérances de la paix. J'aurois pu, dans ces circonstances, demander un congé pour revenir à Paris; mais j'ai toujours cru qu'on ne devoit guère en faire usage que pour des affaires indispensables, et je n'en avois aucunes : ainsi je demeurai au régiment.

La vie que l'on mène dans la garnison, n'est agréable que pour les subalternes qui n'en connoissent point d'autre; mais elle est très-ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris et à la cour; le ton de la conversation est un mélange de la fadeur provinciale et de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux choses, dénuées par elles-mêmes d'agrémens, ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement, ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, et de préférer à tout la société présente. Je me livrai donc

à la vie de garnison; nous fûmes présentés en corps par un officier, qui lui-même l'avoit été la veille dans toutes les maisons où l'on recevoit les officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étoient les femmes que le régiment que nous remplacions, laissoit vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étoient dévouées à l'état major; car il est d'usage d'observer en ce cas l'ordre du tableau. Rien n'est, à mon gré, si plaisant que de voir la façon dont on s'examine, et dont on se choisit pendant les premières vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du régiment qui vient d'être relevé; les femmes se répandent fort en éloges sur les officiers polis et aimables qui leur ont donné des bals et des fêtes: c'est un moyen pour engager les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état emploient le plus volontiers. Les dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs amans, ne le portent pas en bracelet : ce sont des grands portraits qui parent ordinairement la salle d'assemblée. Je m'attachai à une madame de Grandcour qui étoit assez jolie, et le lendemain je lui donnai le bal. C'est une déclaration authentique dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu et aussisôt en charge. Je faisois tous les jours la partie de

madame; je la voyois tête à tête après souper, ou quelque temps avant l'heure de l'assemblée, qui se tenoit alternativement chez quelques-unes. Ce que nous faisions dans la société de l'état major et des capitaines, les subalternes le pratiquoient de leur côté. En trois jours un régiment est établi, peut-être mieux qu'au bout d'un an; car dans les commencemens il ne peut y avoir de tracasseries, et l'on n'a point de mauvais procédés à se reprocher.

J'étois avec madame de Grancourt dans un commerce réglé, lorsque, par un caprice dont je n'ai jamais bien sçu le motif, elle me dit un soir que je ne pouvois pas rester chez elle après l'assemblée qui s'y tenoit ce jour-là; qu'elle me prioit de sortir avec la compagnie; et que sur le minuit je n'avois qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre; que j'y trouverois une échelle de corde par le moyen de laquelle je passerois dans son appartement. Tant de précautions me paroissoient assez superflues dans les termes où nous en étions; cependant je ne fis pas de difficultés, je sortis comme les autres, et je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée. J'y trouvai cette mystérieuse échelle, j'y montai, et j'étois près de passer par-dessus le balcon dans l'appartement, lorsque la patrouille vint à passer. L'officier qui la conduisoit m'aperçut, il m'or-

donna aussitôt de descendre pour me faire arrêter, et je descendis en enrageant. Mais à peine cet officier, qui étoit de mon régiment, m'eut-il reconnu qu'il fit un éclat de rire. Quoi ! c'est vous, dit-il, mon colonel ? Et que diable allez-vous donc faire par ce balcon ? Je croyois vos affaires plus avancées. Morbleu ! lui dis-je, je le croyois aussi; mais une sotte complaisance pour une folle..... Allez, allez, reprit-il, vous n'êtes point fait pour prendre cette voie-là : on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir; frappez à la porte, et faites-vous ouvrir. Il se mettoit déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disoit; mais je l'en empêchai, et je me retirai chez moi plein de dépit.

Une aventure arrivée à un colonel dans une garnison ne peut pas être secrète; la mienne fut publique le lendemain. J'avois eu le temps de me remettre, et je me prêtai de bonne grâce à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que j'eus à essuyer, furent celles de l'intendante. Elle me dit que le commerce de la bourgeoisie étoit au-dessous de moi, et qu'elle avoit à se plaindre de ce que je la négligeois. Il est vrai que j'y allois peu. L'insipide fatuité qui régnoit à l'intendance m'en avoit écarté. Monsieur l'intendant étoit un petit homme plein de prétentions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil

éternel, et d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue j'avois remarqué dans les politesses excessives qu'il croyoit me faire, une suffisance que j'aurois imaginée être au dernier période, si je n'avois vu quelque temps après madame l'intendante. Ce couple poussoit la morgue et la vanité au dernier excès.

Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'intendante, me firent changer de conduite, et je résolus de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser; et, pour y parvenir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie: d'ailleurs les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là. Je flattai donc leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules, je disois, en leur parlant d'eux-mêmes, *des gens comme eux*. Je soutenois que la représentation étoit nécessaire dans la place qu'ils occupoient, et faisoit partie du service du roi. Cette conduite fut très-utile à mon régiment. Il n'étoit que par détachement dans la ville; le reste étoit répandu dans les villages autour de la place. Le soldat avoit beau faire du désordre, toutes les plaintes du pays n'étoient pas seulement écoutées, et le quartier fut bon; les bonnes grâces de madame l'intendante, que je parvins à obtenir, le rendirent encore meilleur. J'étois le plus considérable de ceux qui se trouvoient alors à ***; ainsi elle

m'écouta par vanité, et je la pris parce que je n'avois rien de mieux à faire. Elle n'étoit que médiocrement jolie; mais la nécessité et la jeunesse ne me rendoient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes grâces, étoit un jeune officier d'infanterie parfaitement bien fait. L'honneur de la couche de madame l'intendante l'avoit flatté; et, par ses soumissions aveugles, il avoit séduit son orgueil; mais il me fut sacrifié. J'étois obligé d'essuyer l'ennui des discours de l'intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hauteurs qu'elle avoit en ma présence avec tous les autres; enfin elle n'oublioit rien et outroit tout pour me persuader de la dignité et de l'éminence de l'intendance, et pour me faire oublier qu'étant souveraine en province, elle n'étoit qu'une bourgeoise à Paris.

Cependant tout annonçoit la paix, et elle fut bientôt conclue. J'avois toujours eu envie de voyager, et sur-tout de voir l'Italie: je me trouvois assez à portée d'y passer du lieu où j'étois; je demandai un congé, et je l'obtins.

Les charmes de madame l'intendante ne furent pas capables de m'arrêter; le commerce que j'avois avec elle n'étoit apparemment attaché qu'à la ville où je l'avois rencontrée; car, l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eût rapport à ce qui

s'étoit passé entre nous ; mais je remarquai combien la vanité d'un intendant a quelquefois à souffrir dans une ville qui sert si parfaitement à corriger les fatuités subalternes.

Après avoir quitté ***, je parcourus toute l'Italie : je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit intéresser la curiosité, et me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse françoise. J'étois sur-tout en garde contre le danger des courtisanes ; et je serois, je crois, revenu sans connoître les Italiennes, si une aventure qui m'arriva à Venise, ne m'en eût procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle et bien faite, qui se nommoit la signora Marcella, m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France ; mais les emportemens de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françoises, est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure, je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit, quelques jours après mon départ de Venise, à une de ses amies, et que celle-ci me renvoya ; on y verra des circonstances que j'omettrois comme frivoles, et qui sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie.

Lettre de la signora Marcella à la signora Maria (*).

« Qui peut soulager les peines de mon cœur, » ma chère amie? Qui peut effacer de mon es» prit le souvenir de mes plaisirs passés? Que » vous êtes heureuse avec votre amant! Vous ê» tes ensemble à la campagne, et n'avez point » d'obstacle dans votre passion; la maison déli» cieuse où vous le possédez ajouteroit encore » aux plaisirs de l'amour, s'il avoit besoin d'au» tre chose que de lui-même. Paris fait aujour» d'hui l'objet de tous mes vœux; cette ville, si » heureuse pour les femmes, et si funeste pour » moi, est la patrie du signor Carle (**); il l'ha» bite à présent, et je n'y saurois être, je ne puis » que m'affliger. Souffrez, ma chère amie, que, » pour soulager ma douleur, je vous retrace les » impressions que l'amour a faites sur mon » cœur; vous jugerez si l'on peut en ressentir » plus vivement les fureurs.

» Vous savez que j'ai vécu pendant cinq ans » avec mon mari dans une union tranquille; je

(*) On s'est cru obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendroient pas l'italien avec la même facilité que le françois.

(**) Les Italiennes, accoutumées à ces noms, les donnent plus volontiers à leurs amans que leurs noms de famille.

» croyois que l'indolence d'un état languissant » étoit de l'amour; il n'étoit réservé qu'au signor » Carle de me tirer de l'erreur où j'étois.

» Il y a quelques mois que je le trouvai au » Ridotte. Sa vue me fit un cœur nouveau: un » penchant invincible m'entraîna sans réflexion; » je profitai de l'heureuse liberté du masque pour » lui parler; son esprit me charma autant que sa » figure. L'envie de lui plaire m'avoit engagée à » lui faire des avances; je craignis, après l'avoir » quitté, qu'il ne me confondît avec les coquet- » tes et les courtisanes. Ces réflexions m'occu- » pèrent toute la nuit. L'amour, qui donne » et détruit les idées dans le même instant, me » faisoit redouter son insensibilité, ou flattoit » mon espoir. J'avois chargé un de mes gondo- » liers de s'informer avec exactitude de celui qui » étoit déjà l'idole de mon cœur; j'appris dès le » lendemain son nom, son pays, et qu'il étoit » depuis un mois à Venise. Dans la conversation » que j'avois eue avec lui, j'avois reconnu avec » chagrin qu'il étoit François, je n'en devins » que plus sensible au désir de le fixer. J'appris » avec transport qu'il étoit libre, et qu'il n'avoit » aucun commerce avec les malheureuses dont » notre ville est remplie. Ces idées me conduisi- » rent le jour même au Ridotte, je l'y trouvai. » Je m'étois aperçu la veille qu'il m'avoit quittée

» un moment pour demander mon nom, et je
» l'avois remarqué avec plaisir; mon trouble, en
» le voyant, fut extrême; il n'étoit pas masqué,
» je pouvois lire sur son visage les impressions
» que je faisois sur lui. Mes yeux saisissoient a-
» vec vivacité ses moindres mouvemens. Notre
» conversation étoit animée par cette curiosité
» qui réveille tous les sens, qui cherche et qui
» fait à chaque instant des découvertes nou-
» velles. Je le trouvai instruit de tout ce qui
» pouvoit me regarder; je jugeai par moi-même
» que cette curiosité n'est jamais la suite de l'in-
» différence. Je voulus savoir l'impression que
» mes traits feroient sur lui; je lui fis signe de me
» suivre; il m'obéit. Nous sortîmes du Ridotte,
» et nous entrâmes dans un de ces cafés dont il
» est environné; je me fis ouvrir une chambre
» particulière. Sitôt que nous fûmes seuls, il me
» pria de me démasquer; je cédai à son impa-
» tience. Que l'amour-propre dans ces instans
» est soumis à l'amour! J'attendois mon arrêt,
» un coup d'œil alloit le prononcer. Mon âme
» étoit suspendue! Je remarquai dans les yeux
» de mon amant une joie qui pénétra mon âme.
» Son empressement, la vivacité de ses désirs et
» de ses caresses me faisoient craindre qu'il ne
» l'emportât sur moi en amour, et mit le comble
» à ma passion. Je ne puis exprimer aujourd'hui

» tout ce que l'amour nous inspiroit à l'un et à
» l'autre dans cet instant. Nous ne pouvions de-
» meurer dans ce lieu que le temps qu'il nous
» falloit pour prendre les mesures capables d'as-
» surer notre bonheur. J'exigeai qu'il reparût au
» Ridotte; je revins chez moi uniquement occu-
» pée de mon amour. Mon mari, ma maison,
» mes gens, tout ce qui m'environnoit, prit une
» forme nouvelle et désagréable à mes yeux.
» J'avois une vie nouvelle à arranger, je voulois
» être informée de toutes les démarches de mon
» amant. Que d'idées, que de projets occu-
» poient mon esprit! mais j'éprouvai que l'amour
» sait applanir toutes les difficultés. J'envoyai
» mon gondolier reconnoître encore la maison
» de mon amant, regarder, examiner et obser-
» ver les plus petites circonstances. J'aurois vou-
» lu prendre ce soin. Carle reconnut mon gon-
» dolier, et lui donna un billet pour moi; il me
» parut vivement écrit, l'amour l'avoit dicté, l'a-
» mour le lisoit. J'accablai de questions celui
» qui me le rendit, je voulus savoir comment il
» avoit été reçu; mon impatience m'empêchoit
» d'apporter aucun ordre dans mes questions,
» et me les faisoit précipiter; une nouvelle ques-
» tion me paroissoit toujours plus importante
» que la dernière. J'appris que sa maison don-
» noit sur un petit canal assez proche de mon

» palais, et dans un endroit peu fréquenté; je com-
» pris qu'il me seroit aisé, à la faveur du mas-
» que, de me rendre chez lui. Je convins le
» soir au Ridotte, avec le signor Carle, qu'il
» m'attendroit le lendemain sur les trois heures.
» Quoique je fusse animée par l'amour, quand
» l'heure de mon départ arriva, je sentis un
» trouble qui m'étoit inconnu; mon cœur pal-
» pitoit; j'envisageois les conséquences de ma
» démarche; j'avois cette irrésolution qui vient
» plus des doutes de l'amour que des combats
» de la vertu; j'éprouvois ce doux frissonnement
» que donnent les approches du plaisir. Mon a-
» mant, qui m'attendoit, me prit dans ses bras,
» et me conduisit dans son appartement; ce ne
» fut pas sans m'arrêter à chaque pas pour m'acca-
» bler de caresses : mon âme n'étoit plus à elle.
» Trop étonnée pour me refuser à l'amour, trop
» passionnée pour avoir des remords, mon âme
» nageoit dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant
» de quelques heures; tout m'étoit nouveau, et
» cette nouveauté est l'âme de l'amour. Jamais
» une plus aimable confusion ne s'est emparée des
» idées; timide sur mes désirs, embarrassée dans
» mes expressions, séduite par les plaisirs, ani-
» mée par ceux de mon amant, je n'étois que
» docile et soumise. La nuit qui survint nous fit
» voir avec regret qu'il falloit s'arracher des bras

» de l'amour; le signor Carle me conduisit à la » première gondole. Que j'aimois mon amant! je » me reprochois le peu d'amour que je lui avois » témoigné, je désirois de le revoir pour le ras- » surer. J'allai chez la signora Baldi; je voulois » avoir fait une visite que je pusse avouer à mon » mari. J'arrivai chez elle au milieu d'une nom- » breuse compagnie, tout le monde me parut » ébloui de ma beauté; le bonheur de l'amour » répand l'éclat et la sérénité sur tous les traits. » Mon amant me devint plus cher que ma vie; » l'amour nous fit rechercher de nouveaux ren- » dez-vous, et nous les fit trouver. Tout ce que » l'amour inspire aux amans, tout ce que les » plaisirs peuvent procurer, nous l'avons mis en » pratique avec un succès toujours nouveau. » Hélas! il ne m'en reste que les regrets; il est » parti, et je ne puis soutenir l'idée de ne le voir » jamais. J'ai reçu de ses nouvelles; mais les » foibles plaisirs que les lettres procurent, ne » servent qu'à faire regretter un état plus heu- » reux. Les amans qui m'obsèdent, ne font qu'ir- » riter mes peines, et ne peuvent effacer Carle de » mon âme. Adieu, ma chère amie, plaignez et » aimez-moi ».

J'étois dans toute la vivacité de mon intrigue avec la signora Marcella, lorsqu'on apprit à Venise la mort du roi. Je reçus ordre en même

temps de revenir en France. Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par des plaisirs qui se trouvent partout, j'eus moins de peine à m'en arracher. J'essayai inutilement de consoler Marcella; enfin, après lui avoir promis de revenir, et après toutes les protestations que les amans font en pareil cas, souvent de la meilleure foi du monde, et qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine étois-je arrivé à Paris, que je reçus, de la signora Maria, la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella, pleines de passion et d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois; mais bientôt l'absence l'effaça de mon esprit: apparemment que la persévérance d'un autre amant me remplaça dans son cœur; car elle cessa de m'écrire, et je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai, en arrivant à la cour, qu'elle avoit absolument changé de face. Le feu roi qui, dans sa jeunesse, avoit été extrêmement galant, avoit toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avoit données, avoient rendu sa cour la plus brillante qu'il y eût jamais eu dans l'Europe, et avoient, plus que toute autre chose, favorisé le progrès des talens et des arts. Il suffisoit que les courtisans eussent le goût délicat, pour qu'ils imitassent le roi; mais ils furent obligés de recourir à la flatte-

rie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le roi, en vieillissant, se tourna du côté de la dévotion, et dans l'instant toute la cour devint dévote, ou parut l'être. Après sa mort, le tableau changea totalement, et sous la régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étoient véritablement vertueux, restèrent tels qu'ils étoient, et ceux qui avoient joué la vertu, devinrent, en l'abandonnant, plus honnêtes gens qu'ils n'avoient été, puisqu'ils cessèrent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage qu'ils l'avoient été dans la dévotion, et crurent faire leur cour en se livrant aux plaisirs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cela étoit parfaitement indifférent.

Pour moi, qui n'avois point de prétentions, et qui n'étois pas dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût; mon cœur ne pouvoit pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

Madame de Sezanne, jeune, belle, bien faite et nouvellement mariée, me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle, et lui rendis les soins les plus assidus : heureusement elle n'avoit point d'engagement; car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. Madame de Sezanne étoit un caractère franc et sincère : elle reçut mes vœux, et sitôt qu'elle eut pris du

goût pour moi, elle me l'avoua, et bientôt m'en donna des preuves. Nous vécûmes environ deux mois dans une union parfaite; mais insensiblement madame de Sezanne devint coquette, ou du moins je commençai à m'en apercevoir. Je lui en fis des reproches; elle en parut étonnée, et me dit qu'elle ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à mon sujet, puisqu'elle m'aimoit uniquement. Je me rendis à ses protestations; mais ce ne fut pas pour long-temps. Madame de Sezanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me détromper, ou de précautions à me tromper. Sa beauté commençoit à faire du bruit, et mille amans s'empressèrent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle m'en préférât aucun, je trouvois qu'elle se prêtoit avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisoit, et je recommençai mes plaintes. Madame de Sezanne, qui m'avoit d'abord rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguoient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence; je sortis, et je fus deux jours sans la voir; mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout à la fois des reproches et lui demandai pardon, et nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelque temps ensemble, en passant le temps à nous brouiller et à nous raccommoder tous les jours. Enfin, fatiguée de mes plaintes autant que

je l'étois de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvoit plus supporter mon humeur, qu'elle avoit pris son parti; elle me donna mon congé, et je l'acceptai. Dans le dépit où j'étois, je m'emportai contre elle et contre toutes les femmes, en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a jamais pris d'autre amant; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie; et elle m'a paru depuis à moi-même mériter le jugement du public. Si j'en jugeois différemment lorsque je vivois avec elle, c'est que j'avois l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étoient arrivées en Espagne et en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devois pas chercher à Paris la passion italienne, ni la constance espagnole; que je devois reprendre les mœurs de ma patrie, et me borner à la galanterie françoise. Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de chercher le plaisir en conservant la liberté de mon cœur, et de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail et toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent et finissent de la même manière. Le hasard forme ces sortes de liaisons; les amans se prennent parce

qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai simplement à distinguer les différens caractères des femmes avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plutôt rompu avec madame de Sezanne, que je trouvai dans madame de Persigny tout ce qu'il me falloit pour me confirmer dans mes nouveaux sentimens, et dans la résolution que je venois de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes, à Paris, communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanterie, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences.

Madame de Persigny étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse; elle étoit née décidée, le cercle de son esprit étoit étroit: elle étoit vive, parloit toujours, et ses réparties, plus heureuses que justes, n'en étoient souvent que plus brillantes. Élevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avoit été jolie, les amans achevèrent ce que les parens avoient commencé.

Elle se croyoit nécessaire partout, il n'y avoit rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât madame de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer dans le même jour à plusieurs spectacles ; mais, pour s'en dédommager, elle paroissoit à toutes les promenades. Les calèches de goût, les attelages brillans la promenoient sans cesse aux environs de Paris ; souvent elle alloit souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne pendant l'absence de leurs maîtres, et le traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle et au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujétir à une partie de jeu, elle la commençoit et la quittoit à moitié; mais elle aimoit la table, et elle y étoit charmante. Ce fut à un souper que je la connus; il fut poussé fort avant dans la nuit. Née coquette, elle s'aperçut de l'impression qu'elle faisoit sur moi, et redoubla ses coquetteries. En sortant de table, elle proposa d'aller à Neuilly: cette folie étoit alors dans sa nouveauté, je l'acceptai avec plaisir; je la suivis avec une de ses amies, je la ramenai chez elle, et la quittai avec une ample provision de parties méditées et de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout: j'avois envie de lui plaire, ou plutôt de l'avoir; et

je me trouvai bientôt emporté dans la vie la plus turbulente; mais la destinée me conduisoit à tout voir, et ma facilité naturelle m'engageoit à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquoit, il falloit absolument en substituer une autre; c'étoit alors que l'imagination de madame de Persigny travailloit, que les messages couroient, et qu'il étoit indispensablement nécessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvoit vide. La crainte de l'ennui étoit un ennui pour elle : c'étoit lorsqu'il falloit remplacer une partie, qu'elle devenoit caressante; son esprit étoit insinuant, et c'est avec ce caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je désirois dans une circonstance pareille; mais, après m'avoir tout accordé, elle ne m'en parut pas plus attachée à moi. Les rendez-vous qu'elle me donnoit, étoient presque toujours en l'air. Un souper tête à tête dans une petite maison lui paroissoit toujours trop long; il falloit se contenter d'y aller passer quelques momens. L'envie de s'y rendre lui prenoit au moment que je m'y attendois le moins; ainsi, je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendez-vous les plus ordinaires, parce qu'elle avoit remarqué qu'ils lui prenoient moins de temps.

Il est vrai qu'elle n'avoit pas même l'apparence du tempérament, et que la complaisance et les ouï-dire la déterminoient uniquement. Elle prenoit un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire de mode : sans les faveurs il se retire, il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivoit, partoient du même principe ; on trouvoit à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage, le reste avoit toujours la dissipation pour objet. Son mari, qui étoit un fort galant homme, avoit si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère, qu'il ne la contraignoit en rien, et s'étoit rassuré sur l'indifférence que la nature lui avoit donnée en naissant : on voit qu'il n'y gagnoit pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles et des motifs ridicules de madame de Persigny pour avoir toujours un amant en titre et des aspirans, l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres, l'engageoit à en conserver toujours un, qui ne devoit pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hasard décidoit ; mais elle étoit jolie et brillante, il n'en faut pas tant dans le monde pour être recherchée.

Je ne fus pas long-temps sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d'une vie aussi agitée. L'imagination de madame de Persigny n'étant jamais arrêtée, l'on ne pouvoit être sûr

d'aucun plaisir avec elle; le souper même, qui sembloit l'amuser, se passoit ordinairement dans les arrangemens de ce que l'on pouvoit faire le lendemain.

Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvoit aisément occasionner, et que je craignois de partager, je prétextai plusieurs voyages à la campagne; j'eus soin d'en avertir long-temps auparavant, et les parties s'arrangèrent sans moi. A peine madame de Persigny s'aperçut-elle de mon absence; je ne sais même si elle eut le temps de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empressèrent à me remplacer, et qui bientôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin, sans rompre précisément avec elle, je cessai d'être son amant en titre.

Madame de Persigny m'avoit si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avois tourmenté madame de Sezanne, que celle-ci, dont j'avois blâmé la coquetterie, m'auroit alors paru une prude. Il sembloit que l'amour eût entrepris de me faire l'humeur, en m'assujétissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchois à respirer des fatigues que m'avoit causées la pétulance de madame de Persigny, je me trouvai à dîner chez une de mes parentes avec une femme, dont la beau-

té, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste attirèrent mon attention. Elle pensoit finement, et s'exprimoit avec simplicité. Je demandai qui elle étoit; j'appris qu'elle se nommoit madame de Gremonville, et qu'elle étoit dévote par état. Sa figure, son esprit et son maintien me frappèrent, et firent impression sur mon cœur. Je n'osai lui demander la permission d'aller chez elle : son état et le mien ne sembloient pas compatir, et je ne voulus rien brusquer; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison, où j'appris qu'elle se trouvoit ordinairement, et j'exécutai mon projet. Je voyois donc assez souvent madame de Gremonville chez ma parente. J'étois moins sensible à ses attraits, qu'au plaisir de voir en elle la simple nature ou du moins ses apparences. Elle ne mettoit point de rouge, ce qui étoit une nouveauté pour moi, et le calme du régime ajoutoit encore à sa beauté. Je sentois qu'elle me plaisoit infiniment; j'étudiois ses sentimens, je n'étois occupé qu'à les flatter : elle y paroissoit sensible; mais je n'osois pas encore me déclarer.

Ce qui commença à me donner quelqu'espérance, fut d'apprendre qu'elle n'avoit embrassé l'état de la dévotion, que pour ramener l'esprit de son mari, qu'une affaire assez vive avec un jeune homme avoit un peu éloigné d'elle. Son premier

attachement me fit connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, et je l'obtins. Je remarquai d'abord que madame de Gremonville, outre la considération qu'elle avoit dans le public, avoit pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Les vraies dévotes sont assurément très-respectables et dignes des plus grands éloges; la douceur de leurs mœurs annonce la pureté de leur âme et le calme de leur conscience; elles ont pour elles-mêmes autant de sévérité que si elles ne pardonnoient rien aux autres, et elles ont autant d'indulgence que si elles avoient toutes les foiblesses. Mais les femmes qui usurpent ce titre, sont extrêmement impérieuses. Le mari d'une fausse dévote est obligé à une sorte de respect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut avoir affaire à tout le parti. Madame de Gremonville disposoit à son gré d'un bien considérable; tout ce que la magnificence a de solide et de recherché l'environnoit, sans avoir d'autre apparence que celle de la propreté et de la simplicité : on le sentoit; mais il falloit examiner pour s'en apercevoir.

Madame de Gremonville fut la première des dévotes qui adopta la mode singulière des petites maisons, que le public a passées aux femmes de cet

état par une de ces bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte. C'est là que, sous le prétexte du recueillement, il leur est libre de faire avec très-peu de précaution tout ce que ce même public, si réservé sur elles, ne passeroit point aux femmes du monde. Enfin, sur cet article, les choses en sont au point que toute la différence ne tombe que sur les heures : on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde ; de façon que la même maison pourroit en quelque sorte servir à l'une et à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon ou quelque service dans une église éloignée, donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hasard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carrosse; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens, sous prétexte de cacher ses bonnes œuvres ; ainsi, maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule ou tête à tête avec un directeur. C'est ainsi que, la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauvegarde du plaisir.

Madame de Gremonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes

avec qui j'avois vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvoit ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour-propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au plaisir, qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avois déjà touché son cœur. J'achevai de la séduire en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses grâces, et même sur sa vertu. J'admirois toujours les sacrifices qu'elle faisoit à Dieu; mes discours étoient flatteurs, sans paroître hypocrites. Je lui vantois les plaisirs du monde, et mes yeux l'assuroient que j'étois près de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât le motif de mes visites, elle m'avertit des heures de ses exercices de piété, et de celles où je devois me rendre auprès d'elle, pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassembloient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médisance ne fût pas un des projets décidés de cette assemblée, c'étoit un des devoirs que l'on y remplissoit le mieux. Je prenois assez bien mon temps pour me trouver toujours seul avec madame de Gremonville.

Je m'aperçus bientôt que l'amour me donnoit

de plus en plus sa confiance ; son mari même en plaisantoit avec moi : Prenez garde, me disoit-il souvent, si madame de Gremonville vous entreprend, elle vous convertira. Elle avoit fait observer ma conduite, elle m'avoit fait écrire des lettres qui m'offroient des aventures agréables ; mais le goût qu'elle m'avoit inspiré, et l'envie d'avoir une dévote me rendoient peu curieux d'autres intrigues, et produisirent en moi l'effet de la prudence. Enfin, après avoir subi tous les examens dont je pouvois le moins me douter, j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison, où je fus introduit en habit d'ecclésiastique, et ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise, que le manteau noir en fournit à Paris, où chacun, occupé de ses plaisirs, ne pense guère à troubler ceux des autres.

Le prétexte d'un office particulier donna à madame de Gremonville le moyen de s'absenter, et de dire qu'elle dînoit chez une de ses amies pour retourner avec elle au service de l'après-midi. Malgré tant de précautions, elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnoient à l'envi la simplicité, la propreté et la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. Que vous êtes pressant, me dit-elle ! Quoi !

le plaisir d'aimer et celui d'être aimé ne peuvent vous suffire? Je vous donne un rendez-vous pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté; le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici, ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur; non, vous ne m'aimez point; vous voulez séduire ma vertu, pour me confondre avec les autres femmes, et pouvoir me mépriser comme elles. J'employai les caresses et les empressemens pour la rassurer; je vis qu'elle étoit émue, mais que la pudeur combattoit encore. J'allai fermer les volets, elle ne s'y opposa point, et, revenant à ses genoux, je la trouvai foible et complaisante à tous mes désirs. Je saisis ce moment; je l'emportai sur un lit de repos, et je devins heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus avant le dîner tout le temps de lui prouver mon amour, et d'éprouver sa tendresse que rien ne contraignoit plus. Notre dîner, servi par un tour, étoit simple, mais excellent: on me traitoit en directeur chéri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs, pour en goûter de nouveaux. L'heure où finit l'office, nous obligea de nous séparer; mais nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avoit mille charmes pour moi. Rien ne ressembloit dans celle-

ci à tout ce que je connoissois. Les valets d'une dévote ne sont point dans sa confidence ; ils sont modestes et sages, et n'ont aucune des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur maîtresse. Madame de Gremonville, quoique vive dans ses caresses, paroissoit modérée dans les plaisirs, et sembloit n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction, sans jamais envisager la sienne. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique du monde que madame de Gremonville faisoit avec esprit, étoit toujours un éloge indirect d'elle-même ; elle vantoit les charmes du mystère et les plus grandes voluptés, qu'elle ne présentoit que sous le nom de commodités.

Notre commerce dura six mois, sans que jamais il ait fait le moindre bruit ; mais bientôt j'aperçus du refroidissement et de la contrainte dans les procédés de madame de Gremonville ; elle me fit voir des scrupules, et, comme ils ne pouvoient plus naître de la vertu, je les regardai comme des symptômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de directeur, causée par quelqu'objet d'intérêt, avoit troublé notre commerce. Les rendez-vous devinrent plus rares, les difficultés de se voir augmentèrent chaque jour ; elle me déclara enfin qu'elle

ne vouloit plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser, son parti étoit pris, et je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avois; on ne m'en laissoit jamais qu'une, encore ne disoit-elle rien de positif. Quoi qu'il en soit, notre affaire finit sans aucun éclat. Je fus piqué de me voir quitter; cependant madame de Gremonville n'eut aucun reproche à me faire. J'observai tout ce qu'elle m'avoit recommandé; je la vis même quelque temps chez elle pour la ménager; mais sans remarquer la moindre envie de renouer, ni le moindre souvenir du passé: ses procédés, en un mot, me parurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagemens ordinaires aux femmes dans de pareilles circonstances; il falloit qu'elle comptât beaucoup sur ma probité, et elle me rendoit justice.

La retraite dans laquelle j'avois vécu avec madame de Gremonville, m'avoit fait perdre de vue tous mes amis et les différentes sociétés où j'étois lié auparavant. Je me trouvois donc assez isolé. Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvénient, et de faire assez de maîtresses pour en avoir dans tous les états, et n'être jamais sans affaire, si j'en quittois ou en perdois quelqu'une.

J'étois dans ces dispositions, lorsqu'il m'arriva une discussion avec M. de***, conseiller au par-

lement, pour des droits de terre. Comme j'ai toujours eu une aversion et une incapacité naturelles pour les procès, et que le moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses gens d'affaires, j'allai trouver M. de ***. C'étoit un homme fort raisonnable; d'ailleurs un des grands avantages que les gens de robe retirent de leur profession, est d'apprendre, aux dépens des autres, à fuir les procès; ainsi nous terminâmes nous-mêmes notre différent à l'amiable, et je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai, fut de tâcher de séduire sa femme qui étoit assez jolie, et j'y réussis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles, et qui m'étoient absolument étrangères.

La hauteur de la robe est fondée, comme la religion, sur les anciens usages, la tradition et les livres écrits. La robe a une vanité qui la sépare du reste du monde; tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute noblesse; c'est de là que plusieurs sots et gens obscurs, qui n'auroient pas pu être admis dans la magistrature, prennent droit d'oser la mépriser aussitôt qu'ils portent une épée; c'est le tic commun du militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la robe plusieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condi-

tion. Il est vrai qu'on y distingue deux classes: l'ancienne qui a des illustrations, et qui tient aux premières maisons du royaume, et celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance.

La robe se regarde avec raison au-dessus de la finance, qui l'emporte par l'opulence et le brillant, et qui devient à son tour la source de la seconde classe de robe. Le peuple a pour les magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête; il les regarde comme ses protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses juges.

La plupart des gens de robe sont réduits à vivre entr'eux, et leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la cour qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la robe n'en porte le deuil : c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré; mais il est rare qu'un magistrat porte celui de son cousin l'avocat. Les sollicitations ne les flattent pas tous également; les sots y sont extrêmement sensibles, les meilleurs juges et les plus sensés s'en trouvent importunés, et, pour l'ordinaire, elles sont assez inutiles. En général, la robe s'estime trop, et l'on ne l'estime pas assez.

Les femmes de robe qui ne vivent qu'avec celles de leur état, n'ont aucun usage du monde, ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation; la haine et l'envie, leur seule dissipation.

Madame de *** avoit été élevée dans les principes des avantages de la robe, et son mari, fort attaché à ses devoirs, avoit grand soin de les lui répéter tous les jours. Sa jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi m'arrêtèrent pendant quelque temps; mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe, qui tiennent toujours du collége, la pédanterie de ses usages, et la triste règle de la maison me la rendirent bientôt insupportable. Je vis bien que je devois songer à m'amuser ailleurs, et garder madame de *** pour mes heures perdues.

Je commençai à me rendre à la société dont madame de Gremonville m'avoit éloigné. Aussitôt que je fus rentré dans le monde, je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de la dissipation, et les gens les plus oisifs par goût et par état y sont peut-être les plus occupés; ainsi je n'étois embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étoient proposés chaque jour. Je ne les trouvois pas toujours aussi agréables qu'ils avoient la réputation de l'être; mais je m'y amusois quelquefois. Après avoir examiné les mai-

sons qui pouvoient me convenir davantage, je préférai celle de madame de Gerville. J'y allois plus souvent que dans aucune autre, parce que la compagnie y étoit mieux choisie, et que le jeu y étoit fort rare; on n'en faisoit jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec madame d'Albi. Elle me toucha moins par sa figure, qui étoit ordinaire sans être commune, que par les grâces et la vivacité de son esprit, la singularité de ses idées et celle de ses expressions qui, sans être précieuses, étoient neuves. Je jugeai que personne n'étoit plus propre que madame d'Albi à me guérir de l'ennui que me causoit le commerce de madame de ***. Le hasard m'ayant placé à table auprès d'elle, la conversation, qui étoit d'abord générale, devint particulière entre elle et moi; nous oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie, et en fûmes bientôt à parler bas.

Madame d'Albi m'accorda la permission d'aller chez elle, et j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connoissance, nôtre vivacité réciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement, et nous vécûmes bientôt conformément à cette idée; mais je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir de l'humeur la plus inégale et la plus capricieuse. Jamais elle ne pensoit deux jours de suite d'une façon unifor-

me, une chose lui déplaisoit aujourd'hui par l'unique raison qu'elle lui avoit plu le jour précédent. Son esprit, qui changeoit à chaque instant d'objet, lui fournissoit aussi les raisons les plus spécieuses et les plus persuasives, pour justifier son changement : quand elle parloit, elle cessoit d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendît, on étoit obligé de l'adopter, tant on étoit frappé de la sagacité de son esprit, du feu de ses idées et du brillant de ses expressions. On auroit imaginé qu'elle ne devoit jamais s'écarter de la raison, si l'on avoit pu oublier que son sentiment actuel étoit toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour moi, c'est que son cœur étoit toujours asservi à son esprit, dont il suivoit la bizarrerie et les écarts. Quelquefois elle m'accabloit de caresses, et le moment d'après j'étois l'objet de ses mépris. Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée, madame d'Albi réunissoit en elle tous les caractères; et celui qu'elle éprouvoit étoit toujours si marqué, qu'il eût paru être le sien propre à ceux qui ne l'auroient vue que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une petite maison, pour nous voir, disoit-elle, avec plus de liberté.

Le premier usage de ces maisons particuliè-

res, appelées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des amans qui étoient obligés de garder des mesures, et d'observer le mystère pour se voir, et par ceux qui vouloient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auroient craint de faire dans des maisons publiques et dangereuses, et qu'ils auroient rougi de faire chez eux.

Telle fut l'origine des petites maisons qui se multiplièrent dans la suite, et cessèrent d'être des asiles pour le mystère. On les eut d'abord pour dérober ses affaires au public; mais bientôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avoient pas. On ne les passoit même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenues si communes et si publiques, qu'il y a des extrémités de fauxbourgs qui y sont absolument consacrées. On sait tous ceux qui les ont occupées; les maîtres en sont connus, et ils y mettront bientôt leur marbre. Il est vrai que, depuis qu'elles ont cessé d'être secrètes, elles ont cessé d'être indécentes; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui pour bien des gens qu'un faux air, et un lieu où, pour paroître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secrètement un peu plus qu'ils ne feroient en restant

tout uniment chez eux. Il me semble que ceux qui ont imaginé les petites maisons, n'ont guère connu le cœur. Elles sont la perte de la galanterie, le tombeau de l'amour, et peut-être même celui des plaisirs.

Nous croyions, madame d'Albi et moi, faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soin de la choisir dans un quartier perdu, et où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne saurois peindre le plaisir et la vivacité avec lesquels madame d'Albi vint prendre possession de notre retraite. Elle la trouvoit préférable à tous les palais. Nous y soupâmes et y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes, en sortant, que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce seroit dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre, je passai chez elle. Je la trouvai seule; mais, au lieu de l'empressement que j'attendois de sa part, elle me reçut avec mépris, et me dit qu'elle étoit fort surprise, qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avois fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'étoit par ses ordres que j'avois pris cette maison, les précautions que j'y avois apportées, et le secret avec lequel nous nous y étions vus; elle me répliqua que, si j'avois été jaloux de sa gloire,

je l'aurois détournée d'une pareille idée ; qu'une femme raisonnable, pour peu qu'elle ait soin de sa réputation, ne devoit jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, et que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprétées, lorsqu'on vient à les découvrir : enfin il n'y eut point de reproches que je n'essuyasse à ce sujet.

C'étoit ainsi que je passois ma vie avec madame d'Albi ; il sembloit qu'elle eût dix âmes différentes, dont il y en avoit neuf qui faisoient mon supplice. J'étois toujours prêt à la quitter dans ces momens d'orage qui étoient fort fréquens ; mais sa figure, son esprit, et un caprice plus favorable de sa part, me ramenoient bientôt vers elle. Cependant la tête m'auroit infailliblement tourné, si, pour adoucir la rigueur de ma situation, je n'eusse trouvé une femme qui, sans raffiner sur le plaisir, s'y livroit naïvement, et l'inspiroit de même.

C'étoit une riche marchande de la rue St.-Honoré, qui se nommoit madame Pichon. J'eus occasion de la connoître, parce que M. Pichon venoit de faire l'habillement de mon régiment. Les marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux officiers des régimens qu'ils fournissent ; je me rendis aux instances de M. Pichon, qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étois engagé par complaisance,

comptant m'y ennuyer, et je m'y amusai beaucoup. Je fis connoissance avec madame Pichon; elle étoit jeune et jolie, vive et même un peu brusque, et ce qu'on appelle dans le bourgeois une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier; elle chantoit, elle agaçoit, elle avoit la répartie prompte, plus libre que délicate, et le plus long souper n'altéroit en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'étoit poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération; la suite me fit voir que c'étoit l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir madame Pichon; et, pour y parvenir, je fus obligé de me soumettre à ses parties, et de me livrer à sa société. Madame Pichon étoit portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, et qui se manifeste suivant leurs différens états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de l'avoir, et qu'elle étoit assez jolie pour être aimée; que, si cela ne me convenoit pas, elle s'étoit bien passée jusqu'ici d'un homme de condition, et qu'elle vouloit avoir son amant dans l'arrière de sa boutique, à sa campagne et chez ses amies; qu'elle n'avoit enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendoit point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de ville et de campagne, et que j'eusse

encore l'attention d'en dérober la connoissance à madame d'Albi, dont la fierté eût été extrêmement offensée de la rivalité, et qui ne me l'eût jamais pardonnée.

Quelque nouvelle que fût pour moi la société de madame Pichon, j'en faisois quelquefois la comparaison avec celles où j'avois vécu, et je fus bientôt convaincu que le monde ne diffère que par l'extérieur, et que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures et les manéges sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les marchands qui s'enrichissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites, les portent à ne point élever leurs enfans pour le commerce. De bons citoyens et d'excellens bourgeois, ils deviennent de plats anoblis. Ils aiment à citer les gens de condition, et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun. Leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paroître instruites, estropient les noms, confondent les histoires, et portent des jugemens véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes, croyant imiter celles du monde, et pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses, elles boi-

vent et mangent par état; l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire et d'avoir les jours de fêtes une joie bruyante, éveillée et entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de vie : mon départ pour mon régiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne madame Pichon. Elle me parut touchée de mon départ; et je me crus obligé de lui conseiller de ne jamais prendre d'homme du monde. Je lui représentai les avantages et les commodités de vivre avec un homme de son état, qu'elle choisiroit à son gré. Elle me remercia de mes conseils, et convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle me fit promettre, pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, et je n'y manquai pas. D'ailleurs toutes les femmes avec qui j'ai eu quelqu'intimité, m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de madame Pichon; je l'ai toujours comparée à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du régiment, je comptois bien nouer quelqu'intrigue nouvelle, et quitter décemment madame d'Albi, dont je ne voulois plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avoit

prévu mes arrangemens; mais elle m'avoit donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne sentisse plus de goût pour elle, et que je fusse déterminé à rompre, je ne l'aurois fait qu'avec les ménagemens que j'ai toujours eus pour les femmes; mais je crus devoir me venger. Je ne négligeai rien pour renouer, bien résolu de la quitter après avec éclat. J'allai la trouver; elle venoit d'avoir avec son nouvel amant un de ces caprices que je lui connoissois : il étoit sorti piqué; la circonstance étoit favorable; elle me reçut au mieux, et nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'opéra en grande loge, et trois jours après je la quittai authentiquement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné, et que je lui pardonne volontiers; je me suis même reproché ce procédé que je n'aurois pas eu, si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plutôt terminé cette affaire-là que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avois déjà la réputation, se croiroit déshonoré s'il demeuroit quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas rester oisif, et conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de com-

mencer une intrigue doit paroître ridicule à tous les gens sensés; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens à la mode. La plupart de leurs lettres sont mal reçues; mais de vingt, qu'il y en ait une qui fasse fortune, on n'a pas perdu son temps; cela suffit avec le courant pour entretenir commerce. La comtesse de Vignolles étoit une de celles à qui j'avois écrit. Je ne la connoissois que de vue; mais sa coquetterie, ou plutôt son libertinage, étoit si bien établi, qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hasard faisoit qu'elle n'avoit point alors d'amant en titre, elle ne balança pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne me convenoit pas de lui rendre des soins, qu'en effet elle ne méritoit guère; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison, en l'avertissant que je l'y attendrois le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y rendre, comme je l'avois prévu. Elle avoit tellement secoué les préjugés de bienséance, qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gaîté, que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avoit aucune part à la démarche qu'elle faisoit; ainsi son esprit et sa gaîté parurent en pleine liberté.

Madame de Vignolles possédoit éminemment

le talent de donner des ridicules, et nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connoissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans une petite maison, au défaut de l'amour, nous en goûtâmes les plaisirs, et nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre. L'imagination vive, et même déréglée, de madame de Vignolles m'amusoit, et sa personne m'étoit agréable. Après cinq ou six soupers, j'étois près d'en devenir amoureux, lorsque je m'aperçus que j'étois l'amant qu'elle avouoit en public, et que le jeune comte de Varennes étoit celui qu'elle préféroit en secret. Je voulus faire l'amant jaloux, éclater en reproches; madame de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. Quoi! me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris, a-t-elle dû vous faire imaginer que j'aurois une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimoit? Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre; voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir : j'avoue que ce sont ceux que j'ai eus en vous acceptant si facilement. Cet aveu singulier me surprit, et bientôt me calma. Le sentiment n'étoit point outragé; l'amour-propre seul étoit blessé; ainsi je me déterminai à prendre cette aventure légèrement. Je lui fis seu-

lement promettre, pour la forme, de me sacrifier Varennes; mais, loin de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de robe, sans compter les passades qu'elle regardoit comme choses qui ne tiroient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avoit éteint l'espèce d'amour naissant que je sentois pour madame de Vignolles: les autres achevèrent de me la faire mépriser. Cependant, comme elle étoit devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurois pu me résoudre à la quitter, s'il m'avoit été possible de ne la voir qu'en secret; mais c'étoit précisément ce qu'elle ne prétendoit pas, parce que j'étois l'amant de représentation.

Il ne se passoit guère de jour que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures, ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'étoit donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti; celui de madame de Vignolles ne lui servoit qu'à s'en faire accabler. J'avois, outre cela, la mortification de voir qu'aucune femme ne vouloit aller avec elle. Celles mêmes qui avoient un amant déclaré, croyoient satisfaire le public en la méprisant, au point de refuser jusqu'aux parties de spectacles qu'elle leur proposoit; ainsi, elle se trouvoit réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes, où elle vouloit absolument que je la suivisse. On partage le ridicule

de ce qu'on aime; j'avois beau en parler légèrement tout le premier, on regardoit mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinoit à me croire amoureux, pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de madame de Vignolles. Il faut non-seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour madame de Vignolles étoit généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir pendant trois mois que je vécus avec elle, que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta, je l'avoue; je trouvois à la fois dans madame de Vignolles, la commodité et les agrémens que l'on rencontre avec une fille de l'opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde. Vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonnable, avec beaucoup d'esprit et d'agrémens, elle réunissoit toutes les qualités qui peuvent séduire et amuser : heureusement que le mépris où elle étoit, donnoit des armes contre elle; ce fut ce mépris qui me détermina à finir un commerce qui me paroissoit honteux pour moi. Madame de Vignolles fut désespérée de me perdre. Elle n'épargna rien pour me ramener; mais mon parti étoit pris; j'étois résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion et aux caprices du public; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachoit, et je la

quittai aussi malhonnêtement que je l'avois prise.

C'est l'usage parmi les amans de profession, d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes; mais on doit sur-tout songer à augmenter la liste. J'étois trop enivré des erreurs du bon air, pour avoir négligé un point aussi essentiel; ainsi j'avois toujours quelque ancienne maîtresse qui me recevoit sans façon, lorsque je me trouvois sans affaire réglée. Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soins, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avois quitté madame de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique, je songeai à la remplacer dignement, pour me reconcilier avec le public, et mon choix tomba sur madame de Lery. Elle n'avoit d'autre beauté que des yeux pleins d'esprit et de feu; mais elle passoit pour sage, et l'étoit en effet avec un fonds de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au bal de l'opéra, qui étoit alors dans sa nouveauté, et peut-être le plus sage établissement de police qui se soit fait dans la régence, parce qu'il fit cesser les assemblées particulières, où il arrivoit souvent du désordre. Je

liai conversation avec elle; et, profitant de la liberté du bal, je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce seroit bientôt établi, et que je serois l'écueil de sa sagesse; mais je n'en fus pas plus avancé. Madame de Lery avoit trente amans qui l'assiégeoient; elle les amusoit tous également, et n'en favorisoit aucun. J'allois tous les jours chez elle; chaque jour elle me plaisoit davantage; et mes affaires n'en avançoient pas plus. Comme je m'aperçus bientôt du manége et de la coquetterie de madame de Lery, je ne voulus pas perdre mon temps avec elle, et je songeois à l'employer plus utilement ailleurs; mais elle savoit conserver ses amans avec autant d'art qu'elle avoit de facilité à les engager. Elle ne vit pas plutôt que j'étois près de lui échapper, qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux, et je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'espérois.

Nous nous trouvions toujours chez madame de Lery une demi-douzaine d'amans, et ce n'étoit pas le quart des prétendans. Elle étoit vive, parlant avec facilité et agrément, extrêmement amusante, et par conséquent médisante. Elle plaisantoit assez volontiers tous ceux qui l'entouroient; mais elle déchiroit impitoyablement les absens,

et les chargeoit de ridicules d'autant plus cruels, qu'ils étoient plus plaisans. Il est rare que les absens trouvent des défenseurs, et l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis d'une jolie femme. J'ai toujours été assez réservé sur cette matière; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que madame de Lery tournoit en ridicule le comte de Longchamp en son absence, je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour lui. Comme elle ne l'aimoit point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie, et de donner à ce que j'avois dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué, et ne le dissimula pas. J'étois absent, et madame de Lery, voulant ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le comte de Longchamp, animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication, me témoigna son ressentiment; j'y répondis comme je le devois, et lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la place des Victoires; nous mîmes l'épée à la main, et je n'eus que trop l'honneur de cette affaire, car le comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de lune qui nous rendoit aisés à reconnoître, mon nom qu'il avoit prononcé dans la cha-

leur du combat, et sa mort, qui arriva le lendemain, m'obligèrent à m'éloigner, pour laisser à mes amis le soin d'accommoder cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avois rien obtenu.

Je sortis de Paris, bien convaincu que la coquette la plus sage est quelquefois plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue. Je me rendis d'abord à Calais, où étoit mon régiment, et, après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglois, avec leur juste critique, seroit la matière d'un ouvrage qui pourroit être agréable et singulier; pour moi, qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le duc de Sommerset, que j'avois connu à Paris, me présenta au roi. Ce prince me reçut avec sa bonté naturelle; j'eus même l'honneur de souper avec lui chez madame de Candale, sa maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de la cour; je fus prié à dîner chez toutes les personnes de marque, et je fus fort étonné de voir la maîtresse de la maison et toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurois avec les hommes à toster, et entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des dames, et re-

çu dans les cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs angloises; j'appris la langue; je convins du frivole dont on nous accuse, et je réussis assez pour un François.

Les plaisirs des Anglois, en général, sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, et leur plaisanterie ne nous paroîtroit pas légère. Les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes, et l'âme de la société.

Je fis connoissance avec milady B***. Elle étoit parfaitement bien faite, et sa fierté, jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il falloit se conduire avec art, et cacher mes véritables sentimens à une femme d'un tel caractère. Je commençai par chercher à mériter sa conversation, en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françoises. Je cherchai la simple expression du sentiment; je lui donnai un air dogmatique, et bientôt milady B*** prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda, fut celle de me parler françois, ce qu'elle n'avoit pas encore voulu faire; mais elle n'en conserva pas moins son air froid et imposant. Je ne lui marquois point d'empressemens; je sentois qu'ils ne convenoient pas, sur-tout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de

trois mois sans retirer d'autre fruit de mes soins que celui d'être souffert, et de ne point voir de rival. Je n'osois lui témoigner combien l'indifférence avec laquelle elle me voyoit arriver ou sortir des endroits où je la rencontrois, m'étoit insupportable; je n'avois pas encore acquis le droit de me plaindre. J'étois enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un cocher de place demandoit à me parler. Ce cocher me dit qu'une femme m'attendoit dans son carrosse, à la porte de St.-James. Je m'y rendis, ne comprenant pas quelle affaire pouvoit m'attirer un pareil rendez-vous; mais quelle fut ma surprise, en ouvrant la portière, de trouver milady B*** cachée dans ses coiffes, qui m'ordonna de monter: je lui obéis. Elle dit au cocher de nous conduire dans l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Je voulus lui parler, elle m'imposa silence, et nous arrivâmes dans la Cité, où nous entrâmes par une petite porte dans une maison dont l'extérieur étoit fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avoit la clef. Je lui témoignai ma vive reconnoissance, et je vis qu'elle en recevroit toutes les marques que l'amour peut en donner. Vous devez sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui? Je voudrois, lui répondis-je, la devoir à

l'amour. Soyez content, me dit-elle, je vous aime depuis long-temps. Vous m'aimez, repris-je avec vivacité! comment ne m'en avez-vous rien témoigné? Que vous m'avez fait souffrir! Ne parlons point du passé, reprit-elle; j'ai examiné votre conduite; je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'auriez osé dire: vous devez en être convaincu par la démarche que je fais. Ma fortune et ma vie sont entre vos mains. Je profitai d'un aveu si favorable, et je trouvai cette beauté, qui m'avoit paru si froide et si fière en public, si vive et si emportée dans le tête à tête, que j'avois peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes, après toutes les protestations de fidélité, telles que des amis sincères les peuvent prononcer, c'est-à-dire, dégagées de tout le langage froid et puéril de la galanterie. Ne vous attendez pas, me dit-elle, que je vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulez continuer à me plaire, soyez aussi réservé dans le monde que s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir, ajouta-t-elle, au cercle où je compte vous voir, et ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentimens que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici, soit ailleurs. Je me charge de vous

écrire et de vous faire rendre mes lettres; vous n'aurez que des réponses à me faire.

Nous vécûmes quelque temps sans la moindre altération dans notre commerce; mais la jalousie vint le troubler. Une Françoise de mes parentes, fut attirée à Londres pour quelques affaires; elle devint pour milady un sujet de jalousie, dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche; je remarquai seulement en elle un air plus sombre et plus farouche. Loin de chercher à me ramener par des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des ridicules jetés sur l'objet qui lui déplaisoit, elle évita même de le nommer. Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, et qui ignorois les soupçons de milady, j'étois tranquille, lorsque j'en reçus un billet dont le sens étoit: Que transportée de dépit et de fureur sur ma perfidie, elle se sentoit au moment de se donner la mort, après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit frémir pour elle; je savois le mépris que les Anglois font de la mort, par les exemples fréquens de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur-le-champ à milady pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portoit un caractère de candeur, de simplicité et d'innocence. Je l'aimois et j'étois incapable de lui manquer; et, quoique ce commerce ne paroisse pas séduisant, la sincérité en fait

pardonner la dureté, et un amant est flatté d'inspirer des sentimens aussi déterminés. Milady m'accorda ce rendez-vous, et j'achevai de la détromper; mais son âme avoit éprouvé des agitations dont elle ressentoit toujours l'impression: son amour et sa fierté avoient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avoient ressenties. Je voyois qu'elle étoit agitée. Ce n'étoit pas une femme à laquelle on pût faire dire ce qu'elle n'avoit pas résolu. Je prévoyois un orage; mais je ne m'attendois pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendez-vous dans sa maison de la Cité; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avoit encore fait: M'aimez-vous véritablement, me dit-elle? je ne veux point être flattée, parlez-moi avec candeur. Pouvez-vous en douter, lui dis-je? mon amour fait tout mon bonheur; mais, ajoutai-je, mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que depuis quelque temps vous êtes occupée d'une chose que vous me cachez; croyez-vous que ma délicatesse n'en soit pas blessée? ouvrez-moi votre cœur. C'est, reprit-elle, pour vous découvrir le fond de mon âme que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse, c'est tout dire pour exprimer ce que j'ai souffert; et, puisque ce sentiment n'a pu me forcer à vous quitter, je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans

cette occasion; je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie; vous serez aimé, et bientôt vous me serez infidèle. Je veux vous posséder seule sans la crainte de vous perdre. Londres m'est odieux, je n'y serois pas tranquille : voyez si vous voulez me suivre, et venir au bout de l'univers. J'y suis résolue; si vous me refusez, vôtre amour est foible, et votre cœur n'est pas digne de moi.

Ce projet m'étonna; mais, ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagemens qu'elle avoit avec son mari, l'éclat que feroit son départ. J'ajoutai que ma fortune ne me permettoit pas de l'exposer dans un pays où je n'avois aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre; et, quand j'eus cessé de parler : J'ai tout prévu, répliqua-t-elle; les engagemens que j'ai avec mon mari ne sont à mes yeux qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfans; j'ai fait la fortune de mon mari par les biens que je lui ai apportés, et que je lui laisse; mais je suis maîtresse de vendre des habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est-là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus; les nations me sont égales; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous; l'é-

clat de mon départ m'intéresse peu; mais, parlez moi vous-même avec sincérité, regretteriez-vous votre pays? Un tel attachement seroit bien éloigné de l'amour et même de la raison. Songez-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentimens dont la privation vous eût déshonoré ? Peut-on regretter des hommes dont les idées sont si fausses et si méprisables? Si vous m'aimez, je dois vous suffire; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet, qui est au-dessus du caractère de vos Françoises, peut vous étonner; ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment. Je vous donne huit jours pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. En achevant ces mots, elle me quitta, et me laissa dans un trouble et un embarras inexprimables. La probité étoit révoltée du parti que me proposoit milady; mais l'excès de son amour m'attendrissoit et redoubloit mon attachement pour elle. Je voyois avec douleur que mon refus alloit forcer milady à un éclat affreux pour elle et pour moi. Dans cette situation, j'allai voir l'abbé Dubois, qui depuis a été cardinal, et qui étoit alors chargé à Londres des affaires de France. Il s'aperçut de mon trouble, et me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère, qui le portoit plus à l'intrigue qu'à la négociation, lui avoit fait découvrir mon

aventure; il m'en avoit souvent parlé, et je ne lui avois répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût et prévenir les questions. L'abbé, qui de tous les hommes étoit celui qui avoit la plus mauvaise opinion des femmes, attendu l'espèce de celles avec lesquelles il avoit toujours vécu, n'auroit pas eu grand égard pour milady même; mais il en avoit pour moi; c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre, et les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Milady étoit tory, et le régent avoit intérêt dans ce moment de les ménager. L'abbé, qui sentit la conséquence d'un éclat causé par un François dans les circonstances présentes de sa négociation, ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit une lettre pour M. le duc d'Orléans, et m'assura que ce prince feroit terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces, voyant que je balançois à suivre ses conseils; et les menaces de la politique sont assez communément sérieuses. En un mot, l'abbé me força de partir sans voir milady, et me permit simplement de lui é-

crire. Je lui écrivis dans les termes les plus passionnés; je lui marquai le regret que j'avois de la quitter; je l'assurai que les reproches que j'aurois à me faire en acceptant ses dernières propositions, s'opposoient trop aux sentimens d'un homme d'honneur, et m'obligeoient à partir pénétré de ses bontés, dont je conserverois un souvenir éternel. Mon retour fut heureux; le régent fut sensible à ma situation, comme l'abbé me l'avoit assuré, et mon affaire fut heureusement et promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de milady, où tout ce que l'amour outragé peut inspirer, étoit exprimé. Elle finissoit par me dire un éternel adieu, et j'appris, fort peu de temps après, qu'elle s'étoit elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur; je ne fus plus sensible au plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée milady étoit toujours présente à mon esprit, et même aujourd'hui je ne me la rappelle point sans émotion.

Cependant mes amis n'oublièrent rien pour me tirer de la retraite où je m'obstinois à vivre, et pour dissiper les noires impressions d'une mélancolie dont ils craignoient les suites pour moi. Je me prêtai, d'abord par complaisance, à leurs empressemens et à leurs conseils, et bien-

tôt je m'y livrai par raison. Outre les motifs de chagrin qui m'étoient particuliers, on contracte en Angleterre un air sérieux que l'on porte jusque dans les plaisirs; le mal m'avoit un peu gagné; l'air et le commerce de France sont d'excellens remèdes contre cette maladie.

Aussitôt que je me fus rendu à la société, mon goût pour les femmes se réveilla; mais je fus d'abord assez embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes maîtresses assez complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle m'étoit nécessaire; et je me trouvois dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'étoit une espèce de début; on étoit attentif au choix que j'allois faire : de ce choix seul pouvoient dépendre tous mes succès à venir. Madame de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne de mes soins; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle étoit jeune, elle passoit pour sage, et il falloit qu'elle le fût, car on n'avoit point encore parlé d'elle. L'attaquer et ne pas réussir, c'étoit me perdre; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattois par ces réflexions judicieuses le

goût que je me sentois pour madame de Limeuil, j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agrémens, et sur-tout du mérite de madame de Tonins. On citoit sa maison comme la société des gens les plus aimables de Paris : c'étoit une faveur que d'y être admis. Non-seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisoient une cour assidue; on voyoit même les femmes les plus respectables s'empresser à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, et je l'acceptai. Madame de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de quelques beaux esprits et de gens du monde, donnant le ton et se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde à madame de Tonins et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire, beaucoup de facilité à s'exprimer, du brillant et de la légèreté; mais il me parut qu'ils abusoient de ce dernier talent. La conversation que j'avois interrompue, étoit une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière, madame de Tonins et ses favoris avoient soin de répandre dans leurs discours savans un grand nombre de traits, d'épigrammes, et malheureusement des pointes assez triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étois mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en

amuser. Ils rioient ou applaudissoient tous avec tant d'excès au moindre mot qui se proféroit, que je crus de bonne foi que c'étoit ma faute si je n'admirois pas aussi. Je demandai à madame de Tonins la permission de lui faire souvent ma cour; elle me l'accorda, et me pria même à souper pour le lendemain.

Madame de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs et se donner une plus grande considération, jouoit la mauvaise santé, et en conséquence sortoit rarement de chez elle. Sa maison étoit le rendez-vous de tous ceux qu'elle avoit admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à peu près la même compagnie que la veille; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'aperçus que la conversation languissoit; je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Madame de Tonins me dit que le jeu étoit absolument banni de chez elle; qu'il ne convenoit qu'à ceux qui ne savent ni penser ni parler. C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire. Ce discours étoit fort sensé; mais malheureusement madame de Tonins et sa société étoient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir be-

soin du jeu, et ils éprouvoient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit, est aussi importune que celle de jouer toujours. Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusqu'au souper. Les discours de la table étoient d'une autre nature; toute dissertation, et même toute conversation suivie en étoient bannies. Il n'étoit, pour ainsi dire, permis de parler que par bons mots. Madame de Tonins et ses adorateurs partirent en même temps: ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tiroit l'élixir des moins mauvais; on renchérissoit sur les plus obscurs. Je cherchois à entendre et à pouvoir dire quelque chose; mais, lorsque j'avois trouvé un mot, je m'apercevois que la conversation avoit déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui étoit à côté de moi de me tirer de peine, et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disoit. Il me fit, en riant, un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avoit tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita, ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux; mais, craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle; je répliquai, par quelques traits assez plaisans, à ceux qu'on me lançoit; madame

de Tonins y applaudit : chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étois auparavant la victime. Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on jouoit depuis quelques jours; on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de trouver des défauts, je dis naturellement que dans les deux romans j'avois trouvé beaucoup de choses qui m'avoient fait plaisir; et que la comédie, sans être une bonne pièce, avoit de grandes beautés. Madame de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venois de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorois qu'il n'y en avoit jamais qu'un dans cette société. Madame de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissoit sans cesse à tout ce qu'elle disoit. Je pris le parti de me taire, m'apercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république étoit de blâmer généralement tout ce qui ne venoit pas d'elle, ou qui n'étoit pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avoient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à

l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentimens de madame de Tonins, furent ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle étoit encore aimable; d'ailleurs, la considération où elle vivoit, quoiqu'assez peu méritée, étoit ce qui piquoit mon goût. L'opinion nous détermine presqu'aussi souvent que l'amour. Madame de Tonins étoit à la mode, et dès lors elle me paroissoit charmante. Le respect que l'on avoit pour elle, ne laissoit pas de m'imposer, et je fus un peu embarrassé sur ma démarche : je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chez elle de si bonne heure, que je la trouvai seule, et je lui déclarai mes sentimens.

Madame de Tonins ne fut ni offensée, ni embarrassée de ma déclaration. Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion; je suis sensible à votre hommage. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse; mais, avant d'écouter vos sentimens, il faut que vous soyez instruit des miens, et c'est déjà vous donner une très-grande marque de confiance.

Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible, et que je prétends concilier, quoiqu'elles paroissent inalliables, le plaisir et la

considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable, lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse, ni à la beauté. Une femme n'a point alors d'autre parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion; le dernier parti est trop contraire à mon goût, et je ne le soutiendrois pas; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la considération, sans être obligée de renoncer aux plaisirs dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage, et qui peut-être n'en fissent gloire; pour moi, en prenant un amant, je n'en veux pas l'éclat. J'approuvai le plan de madame de Tonins; je me jetai à ses genoux, et je lui promis une discrétion inviolable, si elle m'accordoit ses bontés. Doucement, monsieur, me dit-elle; il faut que votre conduite me prouve vos sentimens. Dans ce moment il arriva du monde, et je sortis. J'allai quinze jours de suite chez madame de Tonins sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincère qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble dans le plus grand mystère pendant près d'un mois; la société s'aperçut enfin de notre intelligence, et me marqua sur-le-champ autant d'égards que madame de Tonins

m'en témoignoit. On me trouva mille fois plus d'esprit qu'auparavant ; mais j'étois peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois les gens de condition n'osoient y aspirer ; ils sentoient qu'ils ne prenoient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter ; mais ils avoient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit ; et, ce qu'il y a de plus bizarre, c'est qu'en même temps ils y ont attaché un ridicule. J'étois bien éloigné d'avoir un sentiment si faux ; j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit personne qui ne dût être honoré du titre d'homme d'esprit et de lettres ; mais je ne me sentois ni talent, ni étude.

La fureur de jouer la comédie régnoit alors à Paris ; on trouvoit partout des théâtres. La société de madame de Tonins prenoit le même plaisir, et portoit l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y vouloit jouer que du neuf ; presque tous les acteurs étoient auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations (car je fus bientôt admis dans la troupe) étoient d'un ennui mortel ; on se le dissimuloit ; nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Madame de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter com-

bien j'en étois incapable; elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferois d'excellens ouvrages. Je n'en crus rien; mais, par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce temps-là Dufresny, qui étoit un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du *Mariage fait et rompu*, avant de la donner au public; on l'accepta, et on la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation; ma piéce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet, que madame de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens françois en même temps que le *Mariage fait et rompu*. Je voulus en vain m'y opposer, et lui représenter que c'étoit un ridicule de plus que je me donnerois; que les gens de mon état n'étoient point faits pour devenir auteurs, parce qu'ordinairement ils n'y réussissent pas; et que, s'ils l'étoient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devoient jamais se donner en public. Madame de Tonins me cita quelques exemples de gens à peu près de ma sorte qui avoient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que jamais on ne me connoî-

troit pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fussent que spécieuses, il fallut céder et me soumettre à tout. Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritoit; elle est restée au théâtre et le public la revoit toujours avec plaisir; et ma comédie, dont on ne connoissoit point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre, désespéré de ne pouvoir ni s'intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bailler. Le bon ton et l'esprit qu'on admiroit chez madame de Tonins, ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fond, quelques portraits de société qui ne pouvoient pas être entendus et qui ne valoient guère la peine de l'être, ne faisoient pas une pièce qu'on pût hasarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais: l'intelligence générale de toute l'action et le concert ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanoit de notre

société, et sur-tout de madame de Tonins, me dégoûtèrent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connoître véritablement madame de Tonins, et sa petite cour. Je m'aperçus que chaque société, et sur-tout celles de bel esprit, croient composer le public, et que j'avois pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposans et la confiance de madame de Tonins avoient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquoit hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisoient notre société à sa juste valeur, étoient autant d'objets qui excitoient la plaisanterie et la satire publiques. Outre ces ridicules que je partageois en communauté, on m'en donnoit encore de particuliers. On prétendoit que madame de Tonins, qui donnoit de l'esprit à qui il lui plaisoit, n'en pouvoit pas refuser à celui qui avoit l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs, notre société n'étoit pas moins ennuyeuse que ridicule; j'étois étourdi et excédé de n'entendre parler d'autre chose que des comédies, opéras, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'opéra ne renfermoit pas plus de six cents mots; celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai madame de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit, doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement et me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelque temps dans la finance, et ce remède me réussit; mais il n'étoit pas sûr, et je reconnus que j'avois eu jusque-là sur les financiers des idées très-fausses à bien des égards.

La finance n'est point du tout aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois. Il y a eu un temps où un homme, de quelqu'espèce qu'il fût, se jetoit dans les affaires avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité et d'avarice; nulle délicatesse sur la bassesse des premiers emplois; le cœur dégagé de tous scrupules sur les moyens, et inaccessible aux remords après le succès: avec ces qualités, on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riche, en conservant ses premières mœurs, y ajoutoit un orgueil féroce dont ses trésors étoient la mesure; il étoit humble ou in-

soloent suivant ses pertes ou ses gains, et son mérite étoit à ses propres yeux, comme l'argent dont il étoit idolâtre, sujet à l'augmentation et au décri.

Les financiers de ce temps-là étoient peu communicatifs; la défiance leur rendoit tous les hommes suspects, et la haine publique mettoit encore une barrière entr'eux et la société.

Ceux d'aujourd'hui sont très-différens. La plupart, qui sont entrés dans la finance avec une fortune faite ou avancée, ont eu une éducation soignée, qui, en France, se proportionne plus aux moyens de se la procurer qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment et cultivent les lettres, qui sont recherchés par la meilleure compagnie, et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des financiers; on en fait encore des plaisanteries d'habitude; mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation que les traités et les affaires odieuses répandoient sur toute la finance. Je sais que personne n'a encore osé en parler avantageusement : pour moi, qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés de ceux qui déclament stupidement contre

la finance, à qui ils doivent peut-être leur existence sans le savoir.

La finance est absolument nécessaire dans un état, et c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs financiers qui avoient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi ceux qui, avec un cœur bas, ont la tête trop foible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux espèces de financiers sont rampans, insolens, avares et magnifiques; c'est même par cet endroit que j'ai d'abord connu la finance.

M. Ponchard, dont le hasard me fit connoître la femme dans le temps que je cherchois un contrepoison au bel esprit, étoit précisément ce qu'il me falloit. C'étoit un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse, il étoit monté par degrés des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il étoit intéressé dans toutes celles qui se faisoient; et il ne lui manquoit pour décorer, plutôt que pour achever sa fortune, que le titre de fermier général. Sa femme, qui étoit d'une

extraction aussi basse, en avoit toute la grossie-reté qu'on avoit négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en province; mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achèvent, et qu'on en jouit. M. Ponchard avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus, et sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit plus occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition; mais elle n'en saisissoit pas les grâces, qui seules les font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des amans, elle en voulut avoir aussi, et ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, et la facilité de sa conquête me détermina, d'autant plus qu'elle étoit assez bien de figure, quoiqu'elle ne fût pas aimable.

Chaque chose a sa langue; celle de l'opulence m'étoit inconnue, et j'eus le temps de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parloit que d'or et d'argent, comme un gentilhomme de campagne ne parle que de généalogies. Il étoit confiant dans ses propos; son ton étoit décidé, et son triomphe étoit à table, dont la chère, quoiqu'abondante, ne laissoit pas d'être délicate. Il y avoit aussi du goût dans ses meubles; et il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opu-

lentes de Paris, par la facilité que les gens riches, quelque grossiers qu'ils soient, ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais comme ce goût n'est que d'emprunt, il ne sert souvent qu'à faire mieux sentir la crasse primitive du maître de la maison qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

Pour madame Ponchard, elle n'étoit occupée qu'à étudier et copier les grands airs qu'elle avoit le malheur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari, elle rougissoit de sa personne.

Je fus bientôt lié dans toute la finance; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de financiers, dont je ne pouvois pas faire une comparaison qui fût avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs, pour me dégoûter de madame Ponchard, il suffisoit d'elle-même; peu s'en falloit qu'elle ne me fît regretter madame de Tonins, et préférer les ridicules aux dégoûts. Elle regardoit un amant comme un meuble; et, mon hommage flattant sa vanité, elle vouloit que je fusse partout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là, et bientôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avois jamais remplis bien exactement. J'étois obligé de faire ma cour; je voulois vivre avec mes amis, et ma-

dame Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une financière aime à citer souvent un homme de la cour qui lui est attaché; mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public. L'on fait une partie de campagne où l'on donne un souper; toutes les autres femmes ont leur amant, et l'on est réduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue, et donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer sa fantaisie, et n'y pas retourner. Le bon sens l'emporta donc à la fin sur la vanité, et, sans me donner mon congé, madame Ponchard me donna pour associé un jeune commis qu'elle fit entrer dans les sous-fermes, et pour qui elle étoit une duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches. Je la quittai avec autant de mystère; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, et nous nous trouvâmes libres et débarrassés l'un de l'autre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES CONFESSIONS

DU

COMTE DE ***,

ÉCRITES PAR LUI-MÊME A UN AMI.

SECONDE PARTIE.

MALGRÉ l'extrême dissipation qui m'emportoit, je ne laissois pas de me faire des amis : j'en ai dû quelques-uns aux plaisirs ; mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des maîtresses doit être subordonné aux devoirs de l'amitié, on y doit être plus fidèle qu'en amour ; et, lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le temps d'étudier, je me suis toujours informé s'il avoit conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle-là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un par une aventure assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Senecé étoit un de ceux avec qui je n'étois lié

que par les plaisirs. Le fond de son caractère étoit une facilité et une bonté qui alloient jusqu'à la foiblesse. Avec un cœur naturellement droit, ses bonnes et ses mauvaises qualités dépendoient de ses liaisons. Il ne tenoit à rien par son goût, et se livroit à tout par celui des autres; on lui faisoit accepter aussi indifféremment une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir; il assistoit à tout et n'imaginoit rien, parce qu'il étoit uniquement déterminé par l'envie de plaire. Il n'étoit jamais embarrassé que de se conformer à tous nos sentimens qui n'étoient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Senecé étoit enfin le plus complaisant des amis; l'amour en fit un esclave.

Je m'aperçus que depuis un temps Senecé n'étoit plus aussi fidèle à nos plaisirs qu'il l'avoit toujours été. Je lui en parlai; il m'avoua qu'il étoit amoureux à la fureur de la plus aimable et de la plus respectable des femmes. Les éloges des amans m'ont toujours été fort suspects; ceux de Senecé, qui n'avoit jamais rien blâmé, l'étoient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa maîtresse, me dit qu'il lui avoit déjà parlé de moi comme de son ami particulier, et que j'en serois parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposition, et j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre, que m'avoit vanté Senecé, étoit une femme d'environ quarante ans, qui avoit encore des restes de beauté, sans avoir jamais eu d'agrémens. Il lui restoit, de ses anciens charmes, un air un peu plus que hardi, qui relevoit merveilleusement la fadeur d'une blonde un peu hasardée.

Madame Dornal, c'étoit son nom, me fit assez d'accueil, quoiqu'elle m'insinuât que je devois être sensible à une préférence qu'elle me donnoit sur beaucoup de personnes qui désiroient d'être admises chez elle, où toute la compagnie étoit choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction : je ne laissai pas de lui répondre poliment; mais je n'avois pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnoit, et je n'allai chez elle dans la suite que pour céder aux importunités de Senecé. Je connus bientôt le caractère de madame Dornal, et je fus indigné de voir un galant homme assez aveugle pour lui être attaché.

Quoique la dame Dornal fût sans naissance, et son mari un homme assez obscur, une de ses manies étoit de se donner pour femme de condition, et d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours, et ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendoit chez elle, se réduisoit à cinq ou six vieilles joueuses, et quel-

ques ennuyeux qui n'étoient bons qu'à vivre avec elles. Pour le mari, c'étoit une espèce d'imbécile qu'on faisoit manger en particulier, quand sa présence pouvoit incommoder. Celà ne faisoit pas une maison fort amusante; mais, quand la compagnie auroit été capable de m'y attirer, la maîtresse étoit faite pour en écarter tout honnête homme. C'étoit un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence. Elle avoit eu plusieurs amans dans sa jeunesse, et n'en avoit jamais aimé aucun; elle n'en étoit pas digne, son cœur n'étoit fait que pour le vice. Elle auroit été trop dangereuse si elle eût eu de l'esprit: heureusement elle n'en avoit point; ce n'est pas qu'elle n'y prétendît. Elle vouloit même paroître vive, parce qu'elle s'imaginoit que cela lui donnoit un air de jeunesse et d'esprit, et la vivacité qui n'en vient pas ajoute encore à la sottise. Je ne concevois pas l'aveuglement de Senecé, ni qu'on pût être attaché à une femme sans jeunesse, et dont l'âme auroit enlaidi la beauté même. Je crus qu'il étoit du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme, et finit par le rendre méprisable. Je n'ignorois pas qu'une pareille entreprise étoit délicate avec un homme amoureux, et j'étois fort embarrassé. Ce qui me détermina fut de voir que Senecé rompoit

insensiblement avec tous ses amis, et particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parens pour amis; mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étoient, et de cacher au public toutes les dissentions domestiques. Senecé eut avec sa sœur, qu' étoit une femme respectable, une discussion qui t éclat; tout le monde donnoit le tort à mon ami, et je vis clairement que ce scandale étoit l'ouvrage de la Dornal. Elle connoissoit assez la facilité de son amant pour craindre qu'on ne le lui enlevât; elle avoit résolu de le subjuguer; et, comme elle ne se croyoit pas assez jeune pour s'assurer de sa constance, elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auroient pu déranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre. Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Senecé; mais, soit qu'elle l'eût trouvé un peu trop prévenu en ma faveur, et qu'elle craignit une indiscrétion de sa part avec moi, soit qu'elle voulût me mettre dans ses intérêts, il n'y eut point d'avances et de bassesses qu'elle ne fit pour me plaire. Elle ajouta encore par là au mépris que j'avois déjà pour elle. J'en parlai à Senecé, et ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisoit. Apparemment qu'il avoit déjà entendu parler désavanta-

geusement de sa maîtresse : car il m'interrompit sur-le-champ. Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre madame Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une maîtresse, et ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon amie? La pauvre madame Dornal est bien malheureuse, avec les sentimens nobles qu'elle a, de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste qu'un autre à son égard, car elle vous aime, et je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire.

Je laissai Senecé dire tout ce qu'il voulut, après quoi je repris en ces termes :

Vous savez que ma morale est celle d'un honnête homme et d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyez amoureux? ce seroit reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paroisse ridicule, on ne doit que vous plaindre et non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver un ami dans sa maîtresse? Oui, sans doute, et c'est le comble du bonheur de goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une amante tendre et une amie sûre; je ne désirerois pas d'autre félicité : malheureusement pour vous, c'est un état où vous ne pouvez pas prétendre avec la

Dornal. Vous en êtes amoureux, faites-en votre maîtresse : l'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet. On n'est heureux que par l'opinion, et l'on ne dispose pas librement de son cœur; mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite : elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne? Je fis alors à Senecé le portrait de sa maîtresse; il étoit affreux, car il ressembloit. On est bien à plaindre, ajoutai-je, d'aimer l'objet du mépris universel; mais, quand on ne sauroit se guérir d'un attachement honteux, il faut du moins s'en cacher, et il semble que vous affectiez de vous montrer partout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles, sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie que celle que vous y engagez par surprise ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre maîtresse; peut-être n'a-t-elle pris ce parti-là qu'après avoir inutilement essayé de me détruire dans votre esprit; je serois même fâché qu'elles fussent sincères : son amitié me seroit importune, et son estime déshonorante. J'ai cru devoir vous parler avec autant de force et de franchise. D'ailleurs, comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison, je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre

commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs : satisfaites vos désirs ; mais qu'une femme ne vous arrache ni à votre famille, ni à vos amis. Senecé demeura un peu interdit ; il me répondit que, si je la connoissois mieux, j'en prendrois d'autres sentimens. Enfin il me parut confus et plus affligé que converti. La bonté de son cœur, qui rendoit justice à mes intentions, l'empêcha de s'emporter contre moi, comme la plupart des amans l'auroient fait ; mais il n'en parut pas plus détaché de sa maîtresse.

Il n'étoit guère convenable que je continuasse d'aller chez une femme dont je pensois aussi mal ; je cessai mes visites ; je n'y allois que lorsque Senecé m'y entraînoit. Elle m'en fit d'abord quelques reproches ; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs et de notre conversation ; car elle changea tout à coup l'accueil qu'elle avoit coutume de me faire, et me marqua une haine qui étoit aussi sincère que ses premières amitiés avoient été fausses. J'en fus charmé, et je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyois toujours Senecé ; il craignoit de me parler de sa maîtresse, et je ne lui en disois pas un mot. De temps en temps je le trouvois triste et pensif. Je l'aimois véritablement, et je m'intéressois à son état. Je lui de-

mandai un jour le sujet de son chagrin; son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites, il m'avoua qu'il avoit quelquefois des altercations avec sa maîtresse, et qu'elle le traitoit avec beaucoup de hauteur et même de dureté. C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous êtes subjugué, et que cette femme-là n'est pas contente d'avoir un amant auquel elle ne devoit plus raisonnablement prétendre, à moins qu'elle n'en devienne le tyran. Je voulus lui rappeler alors ce que je lui avois déjà dit. Vous ne m'apprendrez rien, reprit-il en m'interrompant, que je ne sache, et que je ne me sois dit. Je sens avec vous, et avec tout le monde, le mépris qu'elle mérite, c'est ce qui achève mon malheur; je la méprise et je l'aime. Dans ce cas, lui répliquai-je, je ne puis que vous plaindre; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. Ce n'est pas tout, reprit-il; je la redoute: c'est un étrange caractère, une femme emportée qui est capable des partis les plus violens. Je lui ai fait connoître que j'étois excédé de sa tyrannie, et sur le point de m'en affranchir; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verroit pas infidèle impunément, et qu'elle auroit recours aux moyens les plus cruels. Impertinence de sa part, repris-je; ridicule de la vôtre! elle n'est

pas si déterminée, et ne vous croit pas si timide. Pardonnez-moi, reprit Senecé; elle a pénétré mes craintes. Ne doutez point, dis-je alors, qu'elle ne soit capable du crime, puisqu'elle est assez indigne pour vous en pardonner les soupçons, et pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer, ce sont ses menaces. Mais il est un moyen plus simple: ne la revoyez jamais, vous n'aurez rien à redouter de sa part. Senecé soupira et rougit: Je suis, reprit-il, assez humilié pour ne pas craindre de l'être davantage. J'avoue que je n'en suis pas détaché; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportemens comme les effets de son amour; je suis persuadé qu'elle m'aime, et l'on doit pardonner bien des choses à l'amour; son cœur est uniquement à moi, et il n'y a personne qu'elle me préférât. Je crois, lui dis-je, que vous pouvez être assuré de sa constance, sans être soupçonné d'amour-propre. Il lui faut un amant; elle vous a trouvé par un destin unique; si elle vous perdoit, pourroit-elle se flatter d'un second miracle qui vous donnât un successeur? Voilà ce qui l'attache à vous, non pas comme une amante, car elle n'est digne ni d'aimer, ni d'être aimée; mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur; et, malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer, je suis

sûr que je vous supplanterois, sans avoir rien pour moi que la nouveauté. Senecé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite : Senecé retourna, le soir même, souper chez la Dornal. Ce que j'avois avancé me fit naître l'idée de l'exécuter, comme l'unique moyen de détromper et de guérir mon ami. Après la première conversation que j'avois eue avec Senecé au sujet de sa maîtresse, j'avois résolu de ne lui en jamais parler, et de respecter l'erreur d'un ami, puisqu'il y trouvoit son bonheur; mais lorsqu'il m'eut fait connoître son état, et que son indigne attachement, en le faisant mépriser, ne le rendoit pas plus heureux, je ne songeai plus qu'à l'arracher à ses fers honteux. La difficulté étoit de revoir la Dornal, le hasard y pourvut. Je l'aperçus un jour à la comédie avec Senecé dans une loge, au fond de laquelle il se cachoit; car, il faut lui rendre justice, il rougissoit d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, et j'allai le trouver comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un et l'autre; je vis, dans les yeux de la Dornal, toute la rage que ma vue lui inspiroit, et qu'elle avoit peine à cacher; elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avois demandée, et que Senecé n'avoit osé me refuser; et, comme j'a-

vois mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grâce dont elle me fut accordée.

Pendant la comédie, je fis à la Dornal quelques politesses qui commencèrent à la calmer; je les augmentai par degrés; enfin, soit qu'elle attribuât mon procédé au remords de lui avoir déplu, soit qu'elle aimât encore mieux me gagner que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Senecé, elle finit par me faire un accueil assez flatteur. Je lui offris la main pour la conduire à son carrosse; elle l'accepta, et me demanda si je ne venois pas souper avec eux. J'y consentis, et Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien; je fis à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit; et nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain, je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours, et je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étois amoureux d'elle. J'y allois dans l'absence de Senecé, et je voyois qu'elle lui faisoit mystère de mes visites. Il me dit qu'il vivoit plus tranquillement avec elle, et que, si elle continuoit à le traiter avec autant de douceur, il seroit le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement; mais je me gardai bien de la lui dire: il n'étoit pas encore temps,

Enfin, lorsque la Dornal crut avoir assez fait de progrès dans mon cœur, elle se hasarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes et des reproches des discours que j'avois tenus sur son compte à Senecé, qui avoit eu la foiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur-le-champ de l'ouverture qu'elle me donnoit; j'en avouai plus qu'il n'en avoit dit, et j'ajoutai que la jalousie m'en avoit encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret, je lui dis en rougissant, et je le pouvois à plus d'un titre, que je l'avois aimée dès le premier moment; que je n'avois pu supporter le bonheur de Senecé; et que j'avois fait tous mes efforts pour le dégoûter et l'éloigner, n'espérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avaloit à longs traits le poison que je lui présentois; ses yeux s'attendrirent; elle me répondit qu'elle avoit été bien injuste à mon égard; qu'elle ne pouvoit pas me blâmer; que l'amour portoit son excuse avec lui; qu'elle m'eût préféré à Senecé si elle eût pénétré mes sentimens; qu'elle l'avoit sincèrement aimé; mais que depuis quelque temps il n'en étoit guère digne, et qu'elle sentoit qu'un hommage tel que le mien étoit bien capable de la déterminer à abandonner un amant qui m'étoit si fort inférieur. Elle prononça ces derniers mots

avec une rougeur qui ne lui convenoit guère. Je me jetai à ses genoux, et lui fis entendre, par mes remercîmens, qu'elle venoit de s'engager avec moi.

Les préliminaires d'une intrigue ne languissent pas avec une femme consommée; les retardemens auroient eu un air d'enfance dont la vertueuse Dornal étoit fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées, et il fût arrêté qu'on me donneroit la première nuit que Senecé passeroit à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'étoit content de sa maîtresse que depuis qu'elle s'éloignoit de lui : ce n'étoit pas mon compte; pour l'exécution de mon projet, il falloit qu'il fût jaloux. J'affectois inutilement d'avoir devant lui un air d'intelligence avec sa maîtresse; nous nous lancions de ces regards qui dévoilent tant de mystères et trahissent les amans ; tout cela échappoit au tranquille Senecé. Un jour il me dit qu'il comptoit aller le lendemain à Versailles pour les affaires de son régiment. J'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chez la Dornal. Je ne doutai point qu'elle ne m'avertît du voyage, et je voulois la mettre dans la nécessité de me l'écrire : je ne me trompai point. Dès le lendemain matin je reçus d'elle un billet très-galant, et encore plus clair, par lequel elle me

donnoit rendez-vous pour la nuit suivante; elle y parloit de Senecé avec mépris, et me donnoit les assurances de l'amour le plus violent.

J'allai aussitôt chez Senecé; je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect, que cela devoit m'être indifférent; il y fit attention, et je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je désirois, je le quittai; mais, en tirant mon mouchoir, je laissai tomber exprès le billet de la Dornal; je vis que Senecé fut près de le ramasser, et qu'il n'attendit que je fusse sorti, que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produiroit sur lui, et je me préparai à mon rendez-vous, dont je n'avois assurément pas envie de profiter; mais je croyois que l'unique moyen de détromper mon ami, étoit de paroître à ses yeux pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je me rendis chez la Dornal sur le minuit, avec un air de mystère affecté. Senecé, qui y avoit soupé, venoit d'en sortir. Il étoit monté en chaise comme pour se rendre à Versailles; mais au bout de la rue il en étoit descendu, et revenu à pied à quatre pas de la maison, où je l'aperçus qui faisoit le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vu, et j'entrai.

Je trouvai la fidèle Dornal dans le déshabillé le plus galant; il ne lui manquoit que de la jeunesse et des charmes, et à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouois; mais je me raffermis par le motif. Je ne doutois point que Senecé ne me suivît bientôt. Je ne me trompois pas. Il entra un moment après moi, et dans le temps que la Dornal vint m'embrasser avec transport en me pressant de nous mettre au lit. Senecé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque temps immobile; la Dornal fut extrêmement déconcertée, et je parus l'être. Enfin Senecé, me regardant avec des yeux furieux : C'est toi, perfide ami ! me dit-il, qui partages l'infidélité de cette malheureuse, et en même temps il vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense, et de parer le coup qu'il me portoit; mais l'audacieuse Dornal, qui s'étoit rassurée dans l'instant, le saisit et lui demanda de quel droit il venoit chez elle faire un tel scandale, et lui ordonna de sortir.

Rien n'égale l'étonnement que me donna cette impudence; il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles, qui auroient dû mettre le comble à la fureur de Senecé, lui imposèrent. La Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, et je vis Senecé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avoit pas autre chose à craindre, je sortis et j'attendois dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien une heure sans voir paroître Senecé. Je ne pouvois pas imaginer ce qui le retenoit; je ne croyois pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue; ennuyé d'attendre, je me retirai chez moi.

Le lendemain j'écrivis à Senecé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendois un compte exact de ma conduite et de mes motifs; je n'en reçus point de réponse. J'appris quelques jours après qu'il continuoit de revoir sa maîtresse. Je ne concevois pas comment elle avoit pu se justifier, ni qu'il eût été assez foible pour lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi, après lui avoir fait faire de ma part toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai su depuis que, le mari de la Dornal étant mort assez brusquement, Senecé avoit eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est parfaitement honnête homme, très-estimable d'ailleurs, et qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, et je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure qu'il est impossible de ramener un homme subjugué, et que la femme la plus méprisable est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la

vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentimens, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de ces femmes qui désunissent les amis, et portent le trouble dans les familles. Les exemples n'en sont que trop communs dans Paris.

Les intrigues où j'étois engagé pour mon compte, m'empêchèrent de songer davantage à cette aventure, Je me trouvois alors trois maîtresses à la fois : il faut des talens bien supérieurs pour les conserver, c'est-à-dire, les tromper toutes, et faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales; la multiplicité des devoirs d'un amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai, et que je quittai bientôt, parce qu'elle étoit trop ce qu'on appelle vulgairement *caillette*. Une femme de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir, elle à l'esprit et le cœur également froids et stériles. Elle n'est occupée que de petits objets, et ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle sera

frappée. Elle aime à paroître instruite, et se croit nécessaire. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes et les ajustemens font son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables, et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe, parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires, et ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différens; la première vous parle d'un voyage de Marly, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont *caillettes!*

Je rompis bientôt après avec une autre, parce que j'étois après le jeu ce qu'elle aimoit le mieux. Ce n'étoit point que je fusse piqué de n'être pas son unique passion; mais il n'y a rien de si désagréable que de ne pouvoir compter sur un rendez-vous fixe, qu'elle sacrifioit toujours à la première partie qui se présentoit. D'ailleurs je ne pouvois aller chez elle, que je n'y trouvasse toujours quelqu'une de ces prétendues comtesses ou marquises, parmi lesquelles on en trouve quelquefois de réelles qui déshonorent leur nom par l'indigne commerce qu'elles font. Une

femme dont la maison est livrée au jeu, s'engage ordinairement à plus d'un métier. Ce n'étoit pas encore ce qui me déplaisoit le plus. Il n'y a point de mauvaise compagnie en femmes qu'on ne puisse désavouer suivant les différentes circonstances; mais on doit être plus délicat sur les liaisons avec les hommes. Malheureusement je trouvois encore chez ma maîtresse de ces chevaliers qui sont réduits à vivre brillamment à Paris, faute de pouvoir subsister dans leur province, dont ils sont quelquefois obligés de sortir par une mauvaise humeur de la justice.

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler, que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. Madame Derval, c'étoit son nom, étoit ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avoit le cœur droit, l'esprit simple, et de la candeur dans le procédé. Il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle l'amour avoit sa source dans le caractère, et ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un amant quel qu'il fût; son cœur n'auroit pas pu en supporter la privation; mais elle en auroit eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédés sans intervalle, qu'à peine se seroit-elle aperçu du changement. Elle aimoit de très-bonne foi celui qu'elle avoit, et conservoit les mêmes sentimens à son successeur. La

figure de madame Derval, qui étoit charmante, lui assuroit toujours un amant; l'inconstance naturelle aux amans heureux le lui faisoit bientôt perdre; mais il ne la quittoit que pour faire place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr et la constance aussi foible.

D'ailleurs le bon air étoit de l'avoir eue, et je voulus en passer ma fantaisie. Je comptois que ce seroit une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement pour moi m'arrêtèrent insensiblement. Je l'avois prise par caprice, je m'y attachai par goût; et il y avoit déjà deux mois que je vivois avec elle sans songer à la quitter, lorsque je reçus un billet conçu en ces termes:

« Lorsque vous avez pris madame Derval, » monsieur, j'étois dans le même dessein; mais » vous m'avez prévenu: votre fantaisie m'a paru » toute simple, et j'ai pris le parti d'attendre » qu'elle fût passée pour satisfaire la mienne. » Cependant votre goût devroit être épuisé depuis deux mois; un terme si long tient de l'amour, et même de la constance. J'espérois » toujours que vous quitteriez madame Derval; » j'attendois mon tour; et, dans cette confiance, » j'ai rompu avec une maîtresse que j'aurois gardée. Vous êtes trop galant homme pour trou-

» bler l'ordre de la société; rendez-lui donc une » femme qui lui appartient : vous devez sentir la » justice de ma demande ».

Ce billet me parut si singulier, que j'allai sur-le-champ le communiquer à madame Derval; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis, par ses réponses obscures et équivoques, que cela lui paroissoit aussi simple qu'indifférent ! Dès ce moment je sentis mes torts; je songeai à les réparer, et je rendis dans le jour même à la société madame Derval, comme un effet qui devoit être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plaisirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'étois trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce ton-là, pour continuer d'y être, lors même qu'on ne le mérite plus. Aussitôt qu'un homme parvient à ce précieux titre, il est couru de toutes les femmes, qui sont plus jalouses d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les détermine; c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent, quoiqu'elles le préfèrent à un amant qui n'a d'autres torts que d'être un honnête homme ignoré.

On croiroit qu'elles en sont assez punies par

l'indiscrétion, la perfidie et tous les mauvais procédés qu'elles essuient : point du tout; elles sont déshonorées; ne désirent que d'être sur la scène du monde; l'éclat, qui feroit périr de désespoir une femme raisonnable, les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde; non seulement la conquête d'un homme célèbre met un plus haut prix à leurs charmes; mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles; de sorte que vous entendez souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seroient pas faites pour avoir les mêmes connoissances. D'ailleurs, indépendamment des commerces réglés, je me trouvois quelquefois engagé dans ces soupers de liberté, où il sembleroit qu'on vînt se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes, si on pouvoit leur faire un reproche aussi mal fondé.

C'étoit dans ces parties que je connoissois les beautés nouvelles que la misère, le libertinage et la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avoue que je ne m'y suis jamais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies et de nos caprices m'ont toujours

offert l'image du malheur, et jamais celle du plaisir.

Je me voyois l'objet des agaceries des coquettes, et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres femmes. Ce manége, qui m'avoit amusé pendant quelque temps, me parut enfin ridicule. Je m'aperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aiment le plaisir, font d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageois avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentimens, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors, acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avoit souvent adressé de ces lettres que les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir ou par leur fortune, sont en possession de recevoir. Le sujet et le style en sont toujours les mêmes. C'est une jeune et aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, et vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissois de ces billets; c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon valet de chambre entra un matin dans mon appartement, et me dit qu'une femme assez mal vêtue attendoit depuis long-temps que je fusse éveillé pour me parler d'une affaire qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fît entrer, et qu'on nous laissât seuls. J'attendois que cette femme m'expliquât ce qu'elle vouloit; mais je n'ai jamais vu d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misère et la vertu humiliée peuvent inspirer, étoit peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche; la parole expiroit toujours sur ses lèvres. Son état me toucha; je cherchai à la rassurer; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvoit l'encourager. Après plusieurs efforts, et, tâchant de me dérober des larmes qui sortoient malgré elle, d'une voix basse et entrecoupée, elle me dit, qu'elle étoit dans la dernière misère; qu'elle avoit perdu son mari qui la faisoit vivre par son travail; qu'elle avoit été obligée de vendre ce qui lui étoit resté pour payer quelques dettes; qu'elle avoit une fille d'environ seize ans qui achevoit son malheur, par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre, et l'impossibilité où elle étoit de la faire subsister. Cette femme s'arrêta là; les larmes qu'elle avoit tâché de suspendre, sortirent avec plus d'abondance, et lui coupèrent la voix. Je

me sentois ému; son discours, son état, sa physionomie m'intéressoient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble, pour calmer le sien, et l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle désiroit que je fisse pour elle. On m'a assuré, me répondit-elle, avec un trouble nouveau, et qui paroissoit encore augmenter à chaque instant, qu'il y avoit des personnes riches qui vouloient bien avoir soin des filles qui n'ont d'autre ressource que la charité : je viens implorer la vôtre. Je sens bien, poursuivit-elle toujours en pleurant, à quelle reconnoissance j'engage ma malheureuse fille; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir, accablée par la misère. Ces dernières paroles furent celles qui lui coûtèrent le plus, à peine les put-elle articuler. La honte lui fit baisser les yeux; je sentis que j'en étois autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissoit à la fois, d'un discours humiliant pour elle, et que la nature qui se révoltoit lui faisoit sans doute trouver offensant pour moi. Je pénétrai toute son âme, ses sentimens passèrent dans mon cœur; j'essayai de la consoler, et, comme je ne me trouvois pas moi-même tranquille, je lui donnai l'argent que j'avois sur moi, et je la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnoissant ! j'eus toutes les peines du monde à me dérober à l'excès de ses remer-

cîmens. Lorsqu'elle fut sortie, je fis réflexion sur son état, sur les combats que son cœur avoit dû essuyer avant de faire cette démarche, et combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire, c'est-à-dire que je me trouvai avec les mêmes personnes et dans les mêmes plaisirs; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avoit faite sur mon âme, ne me laissoit pas tranquille. Je me retirai chez moi, toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin, on m'annonça la même personne : j'ignorois ce qui pouvoit la ramener; j'ordonnai qu'on la fît entrer. Elle entra, suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne, et qui l'étoit en effet. J'étois encore au lit. Elles s'avancèrent l'une et l'autre auprès de moi. La mère me fit encore les remercîmens les plus humbles de ce que je lui avois donné la veille. La fille, qui gardoit le silence, joignoit seulement aux discours de sa mère l'air le plus soumis. J'eus le temps de l'examiner. Je n'ai jamais rien vu de si aimable; la surprise qu'elle me causa, m'empêcha d'imposer silence à la mère. Je la laissois parler sans songer à ce qu'elle me disoit, tant j'étois frappé de la beauté de sa fille. La candeur, la vertu, l'innocence étoient peintes

sur son visage. On ne voit point de ces physionomies-là dans le monde. Les traits les plus réguliers et les plus séduisans ne perdoient rien de leur éclat, malgré l'abattement et la pâleur qui devoient naturellement les éteindre. Elle n'avoit pas la force de se soutenir; elle n'osoit me regarder, et ne respiroit que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher : elle le fit en tremblant; sa frayeur me parut extrême. Que craignez-vous, lui dis-je, mademoiselle? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur? quelle raison vous a fait venir ici? Celle de vous marquer notre reconnoissance, répondit-elle en hésitant. Vous en avez plus, lui dis-je, que ne mérite un simple sentiment d'humanité; il faut que vous ayez d'autres sujets de vous affliger : parlez en assurance; je ne vous demande, pour toute reconnoissance, que de me faire connoître vos nouveaux besoins. Au lieu de me répondre, elle jeta les yeux sur sa mère, et se mit à pleurer. La mère ne put retenir ses larmes, elle prit sa fille entre ses bras; elles se tenoient l'une et l'autre embrassées; elle se serroient comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne savois que penser d'une douleur aussi immodérée; je crus enfin en pénétrer le motif. Auriez-vous craint, leur dis-je, que j'osasse abuser de votre malheur? N'est-ce point une idée aussi injurieuse

pour moi qui cause votre frayeur? Hélas! monsieur, reprit la mère, j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaiteur; nous n'osions l'une et l'autre envisager d'autres motifs. Mais.... Je l'interrompis à l'instant; son embarras ne me fit que trop connoître son idée; je pensai que je devois épargner au malheur de la mère, à la pudeur de la fille, et à moi-même, une explication plus détaillée. Ne parlez plus, repris-je, du foible secours que je vous ai donné; vous ne m'en devez point de reconnoissance, et je vous offre tous ceux dont vous pouvez avoir besoin. Prenez des sentimens plus consolans pour vous, plus flatteurs pour moi, et moins injurieux à nous trois. En leur parlant, je vis tout à coup paroître la sérénité sur leur visage, et particulièrement sur celui de la fille, que je considérois avec plus d'attention et de liberté sitôt que ma présence ne la fit plus rougir: ou plutôt il me parut qu'elle ne sentoit pas des mouvemens moins vifs; mais ils n'étoient ni douloureux ni humilians. Elles tombèrent l'une et l'autre à genoux auprès de mon lit; leurs larmes ne s'arrêtèrent point, le principe seul en étoit changé. Elles parloient ensemble, et se confondoient dans leur remercîmens. Il sembloit que leur cœur ne pût suffire à leur joie; elle éclatoit; elles ne pouvoient l'exprimer; leurs discours étoient sans

ordre ; elles ne se faisoient entendre que par leurs transports. Quoi ! disoient-elles, le ciel nous offre un bienfaiteur dont la générosité pure !... grand Dieu ! que nous sommes heureuses !... que de grâces !... Elles me prenoient les mains ; Julie me les serroit en les mouillant de larmes. La reconnoissance et la vertu la faisoient me prodiguer des caresses dont sa pudeur auroit été effrayée, si j'eusse osé les hasarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle ; mes yeux avoient peine à retenir mes larmes. Je les fis relever, et les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai enfin silence ; je vis combien leur reconnoissance se faisoit violence pour m'obéir.

Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avouerai cependant, cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée. Un sentiment de respect pour son malheur et pour sa vertu, avoit fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mère m'avoit dit la veille : que son mari avoit un emploi qui les faisoit vivre, et qui étoit toute leur fortune ; que, sans cette mort précipitée, Julie alloit épouser un jeune homme dont elle étoit aimée, et qu'elle aimoit. Julie rougit, et sa mère ayant voulu

me faire l'éloge de ce jeune homme, elle renchérit sur elle avec tant de vivacité, que je jugeai que la mère m'accusoit juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentimens, et si leur état n'avoit point changé son cœur. Oh! mon Dieu, non, reprit Julie; les procédés qu'il a eus avec nous depuis la mort de mon père, méritent bien toute mon estime. Il a partagé avec nous, ajouta la mère, les revenus d'un petit emploi qu'il a; mais je me suis aperçu qu'il s'incommodoit extrêmement, sans pouvoir nous fournir le nécessaire dont je vois qu'il se prive; c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité.

Je leur dis de me l'amener le lendemain, et les renvoyai; mais ce ne fut pas sans leur imposer silence sur des remercîmens qu'elles vouloient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avois eu la veille. Je me rappelois sans cesse la beauté de Julie; je songeois qu'elle aimoit, il étoit bien naturel qu'elle fût aimée. L'amour étoit né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur, qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devoient encore lui attacher sa maîtresse par les liens de la reconnoissance; ses services

étoient supérieurs à tous ceux que je pouvois leur rendre: ils me coûtoient trop peu, et il avoit sacrifié le nécessaire. Que cet amant me paroissoit heureux! Ces idées m'occupoient continuellement: je le remarquai; j'en fus affligé, ou du moins inquiet. Je craignis qu'il ne se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux; mais je me rassurai bientôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avoit inspirés, quoique tendres, étoient d'une nature bien différente de l'amour. Quelque belle qu'elle fût, quelque goût que j'eusse pour les femmes, son honneur étoit en sûreté avec moi. J'avois cherché toute ma vie à séduire celles qui couroient au-devant de leur défaite; mais j'aurois regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée, qui étoit née pour la vertu, et que son malheur seul livroit au crime.

Cependant, soit vertu, soit amour-propre, je n'avois été qu'humain; je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux amans heureux, de les unir, et de partager leur félicité par le plaisir de la faire en assurant leur fortune et leur état.

On n'est point vertueux sans fruit. Je n'eus pas plutôt formé ce dessein, que je sentis dans mon âme une douceur que ne donnent point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain

avec sa mère me présenter son amant; il étoit d'une figure aimable, et paroissoit avoir vingt-deux ans. Comme Julie l'avoit prévenu que je ne voulois le voir que pour lui rendre service, il me salua avec cette espèce de timidité qu'éprouve tout honnête homme qui a une grâce à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel étoit son emploi; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevois pas, par les détails qu'il me fit, qu'il eût de quoi subsister, bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse trouver du superflu dans un nécessaire aussi borné. Pendant qu'il me parloit, je remarquai que Julie ne levoit les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignoit qu'il ne me plût pas, et cherchoit à lire dans mes yeux l'impression qu'il faisoit sur moi. En effet je n'eus pas plutôt témoigné à ce jeune homme que j'étois également satisfait de sa figure et de ses discours, que je vis la joie se répandre sur le visage de Julie. Je leur demandai s'ils n'étoient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussitôt la parole : Mon bonheur, me dit-il, dépendroit sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvois la rendre heureuse; je ne désirerois des biens que pour les lui offrir; mais je n'en ai aucuns, et je ne me consolerois jamais de faire

son malheur. Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. Dans ce moment, Julie me fit des remercîmens si vifs des bontés qu'elle disoit que j'avois déjà eus pour sa mère et pour elle, que je vis clairement qu'elle étoit encore plus reconnoissante des offres que je faisois à son amant. Il me dit que les bontés que je lui marquois, lui seroient encore plus précieuses, si elles pouvoient l'attacher à moi, et qu'il y sacrifieroit son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offroient. La plus grande partie de mes biens est en Bretagne, où j'ai des terres considérables. La dissipation où je vivois à Paris, ne me permettoit guère de veiller moi-même à mes affaires, et ceux qui en étoient chargés en province, s'en acquittoient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auroient point de peine à aller vivre dans mes terres, où je leur ferois un parti assez avantageux, et où ils auroient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui seroit celui où il vivroit avec Julie, et qu'il préféreroit à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie et sa mère me firent voir les mêmes sentimens. Peu de jours après, j'unis Julie avec son amant. J'obtins pour eux un emploi considérable, qu'ils pou-

voient exercer sans négliger mes affaires, et je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné une plus vive image du bonheur parfait que l'union et les transports de ces jeunes amans. Ils n'éprouvoient avec leur amour d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance qu'ils s'empressoient de me marquer à l'envi l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti dans ma vie de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il sembloit que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres.

Je n'ai pas eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires; mais je leur ai une obligation plus sensible et plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès lors dans mon cœur. Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon âme que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir; leur tumulte m'étourdissoit au lieu de me satisfaire, et je sentis que je ne pouvois être heureux, si mon cœur n'étoit véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit tous mes autres plaisirs odieux; et, pour me dérober à leur importunité, je résolus d'aller à la cam-

pagne chez un de mes amis, qui me prioit depuis long-temps de le venir voir dans une terre qu'il avoit à quelques lieues de Paris.

J'y trouvai la comtesse de Selve. Elle avoit environ vingt-trois ans, et étoit veuve depuis deux. Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le comte de Selve. C'étoit un homme âgé et d'un caractère extrêmement dur et jaloux, parce qu'il avoit toujours vécu en assez mauvaise compagnie, où l'on n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable, le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune comtesse faisoit, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvoit en exiger. Elle ne pouvoit pas donner son cœur; mais elle remplissoit ses devoirs, et sa conduite la faisoit respecter, sans la rendre plus heureuse.

Je la connoissois à peine, parce qu'elle vivoit peu dans le monde; et, lorsque le hasard me l'avoit fait rencontrer, son caractère sérieux m'avoit prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivois communément, n'avoient guère de rapport avec madame de Selve, qui m'avoit toujours paru trop respectable pour moi. J'étois alors dans des dispositions différentes, et je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation, et le commerce plus familier qu'on a

à la campagne, me la firent mieux connoître, et toujours à son avantage. Comme elle n'avoit jamais eu de goût pour son mari, elle soutenoit le veuvage avec plus de décence que d'affliction, et rien n'empêchoit son caractère de paroître dans tout son jour.

La comtesse de Selve avoit plus de raison que d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un et l'autre, ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, et qui bientôt après fatiguent. On n'étoit jamais frappé ni étonné de ce qu'elle disoit; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables, et respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour, son caractère étoit fait pour l'amitié, son estime supposoit la vertu. Enfin la plus belle âme unie au plus beau corps, c'étoit la comtesse de Selve. J'aperçus bientôt tout ce qu'elle étoit, je le sentis encore mieux; j'en devins amoureux sans le prévoir, et je l'aimois avec passion, quand je croyois simplement la respecter.

Je ne fus pas long-temps sans être au fait de mes sentimens. Il y avoit quelques jours que j'étois dans cette maison avec la comtesse, lorsqu'elle donna ordre qu'on tînt son équipage prêt

pour retourner à Paris. Cet ordre m'affligea sans savoir pourquoi; mais j'en sentis bientôt le véritable motif: j'avois trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connoître l'état. Je reconnus que j'aimois plus vivement que je n'avois jamais fait. J'étois au désespoir de laisser partir la comtesse sans l'avoir instruite de mes sentimens; heureusement pour moi, le maître de la maison l'engagea à rester encore deux jours. Je résolus bien d'en profiter, et de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi, qui avois tant d'habitude des femmes, et qui étois avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osois presqu'ouvrir la bouche avec la comtesse. Que les femmes ne se plaignent point des hommes: ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'expliquer avec madame de Selve; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connoître mes sentimens par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassoit. Au lieu de me répondre positivement, elle me dit que sa maison seroit peu de mon goût; que la retraite où elle vivoit ne convenoit guère à un homme aussi répandu que je

l'étois. Cette réponse approchoit si fort d'un refus, que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interprêter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

Madame de Selve partit le lendemain. Je ne demeurai pas long-temps après elle, et je ne fus pas plutôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut surprise; mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte; j'en fis plusieurs autres qui ne furent pas plus longues; je craignois de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chez elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt je ne quittai plus la maison de madame de Selve; tout autre lieu me déplaisoit. Mes amis, c'est-à-dire mes connoissances ordinaires, me trouvoient emprunté avec eux; ils m'en faisoient la guerre, quand ils me rencontroient, sans me faire cependant aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs : ils se rencontrent avec plus de vivacité qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissois donc tranquillement du bonheur de voir madame de Selve. Comme elle recevoit fort peu de monde, j'aurois trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur; mais, soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter dans la certitude de la retrouver, soit que le respect qu'elle m'avoit d'abord inspiré m'imposât toujours, je n'osois hasarder cet aveu. J'avois fait des déclarations à toutes les femmes dont je n'étois pas amoureux, et ce fut dans le moment que je ressentis véritablement l'amour, que je n'osai plus en prononcer le nom. Je ne disois pas, à la vérité, à madame de Selve que je l'aimois; mais toute ma conduite le lui prouvoit; je m'apercevois même que mes sentimens ne lui échappoient pas. Une femme n'en est jamais offensée; mais l'aveu peut lui en déplaire, parce qu'il exige du retour, et suppose toujours l'espérance de l'obtenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle, étoit d'essayer de me rendre maître de son cœur, avant que d'oser le lui demander. Il y avoit déjà plus d'un mois que je voyois madame de Selve sur ce ton-là, avee la plus grande assiduité, et j'aurois peut-être tenu encore long-temps la même conduite, si elle ne m'eût elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle étoit surprise qu'un

homme aussi dissipé que moi pût demeurer, aussi long-temps que je le faisois, dans une maison aussi retirée et aussi peu amusante que la sienne. Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en désire point d'autre. Je ne cherchois pas, reprit madame de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étois réellement étonnée que vous fussiez aussi dissipé qu'on le dit, ou que vous fussiez si prodigieusement changé. C'est à vous, madame, que je dois, lui dis-je, un changement aussi singulier; c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs; c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus purs que j'aie goûtés de ma vie : trop heureux si vous daigniez un jour les partager! Madame de Selve voulut m'interrompre; je ne lui en donnai pas le temps. J'avois jusqu'alors gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plutôt rompu, que je me sentis délivré du plus pesant fardeau, et je continuai avec la plus grande vivacité : Oui, madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie; que tout me seroit insupportable sans vous, et que vous me tenez lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement

connu l'amour; c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pouviez me l'inspirer. Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à madame de Selve; il suffit de dire qu'il se réduisoit à l'assurer de l'amour le plus violent, et lui jurer une constance à toute épreuve.

Je n'eus pas plutôt fait cet aveu, que je redoutai sa réponse. Madame de Selve ne me marqua ni plaisir, ni colère; mais elle me répondit avec sang-froid. L'habitude, me dit-elle, monsieur, où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire que vous êtes amoureux; peut-être même imaginez-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes, et soient un devoir de votre état d'homme du monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentez quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, et je ne voudrois pas risquer de me rendre malheureuse en y répondant. Eh! quels malheurs, répliquai-je, envisagez-vous à partager les sentimens d'un honnête homme qui vous aimeroit uniquement? Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlez, et tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait; et

celui dont la probité est la plus reconnue, n'est peut-être jamais ni sans reproche, ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret; son amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. Madame de Selve, s'apercevant que j'allois l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes: Il est inutile, ajouta-t-elle, d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet, ni d'entreprendre de détruire mes idées sur des dangers où je serois résolue de ne pas m'exposer, quand j'aurois même à combattre mon cœur, qui heureusement est tranquille. Cependant, comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous, que votre caractère me paroît estimable, je veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre, que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour.

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours, qu'il augmenta encore mon estime pour madame de Selve, et par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre âme ne reçoit plus d'autres sentimens qu'ils ne servent encore à fortifier l'amour. Je me trouvois fort soulagé de m'être déclaré, et trop heureux d'obtenir le retour que m'offroit madame de Selve: ce n'étoit que de l'amitié; mais celle

d'une femme aimable et jeune inspire un sentiment si tendre et si délicieux, que ma reconnoissance étoit celle d'un amant.

Je n'osai combattre les raisons de madame de Selve : quand on les aperçoit, comme elle faisoit, on sait les soutenir, et la contradiction peut affermir dans un sentiment; mais je me proposois de faire naître dans la suite des discours sur cette matière. Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour, s'aguerrit sur les risques, et se familiarise avec la passion; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément.

Je ne manquai pas un jour d'aller chez madame de Selve; mes visites ne pouvoient pas devenir plus fréquentes, mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passai ma vie; sans oser lui demander du retour, je lui parlois de ma passion : l'aveu que j'en avois fait m'autorisoit. Je lui disois que le refus des sentimens que je lui demandois ne pouvoit pas changer les miens; et, puisque je ne pouvois prétendre qu'à son amitié, je la conjurois de m'accorder la plus tendre. Elle m'en assuroit; je me hasardois alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le cœur, et faire naître l'amour. Séduite par le prétexte d'un attachement pur, madame de Selve y résistoit foiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler

de ma passion, et j'attendois que le temps et ma constance lui fissent naître les sentimens que je désirois, ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu; car je m'apercevois que je faisois chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur. L'amour qui ne révolte pas d'abord, devient bientôt contagieux. Je passai trois mois avec elle sur ce ton-là; j'étois étonné de ma constance: toute autre femme ne m'avoit jamais retenu si long-temps, ni en me rendant heureux, ni en me tenant rigueur. Comme il n'y avoit que les sens qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes, le succès me refroidissoit bientôt, et la sévérité me rebutoit; au lieu que l'amour et l'estime m'avoient fixé auprès de madame de Selve. Je n'étois occupé que du désir de lui plaire, elle m'y paroissoit sensible, et il ne me manquoit plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

Madame de Selve m'avouoit que mon caractère, qui l'avoit d'abord effrayée, lui convenoit parfaitement, et que j'aurois été le seul homme pour qui elle eût eu du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisois naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du comte de Selve, son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il y a

de se livrer aux transports d'un amant tendre et passionné, ou d'être asservie aux bizarreries d'un mari odieux. Madame de Selve convenoit de bonne foi avec moi qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour son mari; que la disproportion d'âge et d'humeur ne le permettoit pas; mais, à peine avouoit-elle qu'elle n'avoit pas été parfaitement heureuse; et, comme j'insistois sur les tourmens qu'elle avoit éprouvés de la jalousie du comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devoit jamais faire d'éclat à ce sujet; que c'étoit à elle à guérir la jalousie par sa conduite, et même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin madame de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari pût être offensée. Tout ce qui ajoutoit à mon respect pour madame de Selve, augmentoit aussi mon amour. J'étois presque sûr que l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi, n'étoit plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étois assez heureux pour lui avoir inspiré. Je me hasardai enfin d'en obtenir l'aveu.

Un jour que par ses discours et sa confiance, elle me donnoit les marques de la plus tendre amitié: Pardonnez-moi, lui dis-je, madame, ma témérité; je ne puis plus douter que vous n'ayez pour moi des sentimens plus vifs que ceux de

l'amitié; accordez m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolablement. Madame de Selve parut interdite, et soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le temps de se remettre, je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau, je me jetai à ses genoux, et lui fis les protestations les plus vives. Je crains bien, me dit-elle, de vous avoir plus instruit de mes sentimens par ma conduite avec vous, que toutes les paroles que vous exigez ne le pourroient faire. Je ne cherche point à vous cacher mon âme. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre avant que je m'en fusse aperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraînée; peut-être même n'en aurois-je ni la force, ni la volonté. Vous voyez jusqu'où va ma confiance : puissiez-vous ne m'en pas faire repentir ! Je fus si charmé d'entendre ce que j'avois si ardemment désiré, que je fis éclater ma reconnoissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes, et lui jurai une constance éternelle. J'étois libre de disposer de ma main, je la lui offris pour garant de ma sincérité. Ce ne seroit pas, me dit-elle, les sermens ni les lois qui pourroient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendroit pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que

par ce qu'ils sont forcés, ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites; nos états se conviennent, et je voudrois imaginer des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroitement avec vous. Mais, quoique je sois maîtresse de ma conduite, je ne le suis pas par mon âge de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelqu'autorité sur moi à cet égard, ont d'autres vues intéressées qui nous feroient peut-être essuyer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles; mais il faut que nous différions encore quelque temps. Il ne convient ni à vous, ni à moi, de prendre devant le public que des engagemens absolument libres de tous obstacles. Jusque-là j'aurai le temps d'éprouver votre cœur, et notre union n'en aura que plus de charmes pour nous.

J'approuvai le parti que madame de Selve me proposoit, je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques désirs que j'eusse de la posséder, je n'avois d'autre volonté que la sienne. Je vivois avec elle dans cette espérance, et, quoique je désirasse encore, j'étois dans une situation des plus heureuses que j'aie éprouvées de ma vie.

Je goûtois avec madame de Selve tous les charmes d'un amour pur: c'est l'état le plus

heureux des amans. Ce genre de vie étoit bien nouveau pour moi; j'étois accoutumé à moins d'estime et plus de liberté. Je voulois quelquefois tenter de faire approuver à madame de Selve mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui disois que, lorsqu'on avoit donné son cœur, on ne devoit pas refuser à un amant des faveurs dont le prix est moins précieux, quoique le plaisir en soit plus vif. Je lui présentois mes raisons sous toutes les faces possibles, et je lui débitois enfin ces maximes et tous ces lieux communs que j'avois autrefois employés avec succès avec tant de femmes. Ces raisonnemens m'étoient alors inutiles, parce que madame de Selve ne se conduisoit pas sur les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées.

Elle me répondoit, sans s'émouvoir, quelquefois même en plaisantant, que cet usage, tout ridicule qu'il me paroissoit, décidoit de l'honneur et même du bonheur d'une femme; que son cœur m'étoit aussi favorable que le préjugé m'étoit contraire, quoique les hommes semblassent même l'approuver, puisqu'on ne les voyoit pas rester attachés à une femme qui leur avoit sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentois forcé d'approuver des raisons qui me déplaisoient infiniment; mais il falloit bien me soumettre aux idées de madame de Selve, puisque je ne pouvois pas

lui faire adopter les miennes, qui sans doute n'étoient pas des plus justes. Les amans seroient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels; il n'est pas moins essentiel, pour le bonheur, de conserver des désirs que de les satisfaire.

Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se répandit un bruit de guerre. Il fallut que je songeasse à joindre mon régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en alloit coûter pour me séparer de madame de Selve; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ, je n'osois pas lui en parler de peur de l'affliger encore; mais je ne pouvois pas m'empêcher d'y paroître sensible. Elle le remarqua, et me dit que son état étoit bien différent du mien; que je n'avois que les inquiétudes ordinaires de l'absence; au lieu qu'elle alloit être dans les alarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage; mais son silence et ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'auroit pu faire. Je n'ai jamais vu de douleur plus vive; j'en fus pénétré. Après avoir inutilement essayé de la consoler, je me retirai pour me livrer moi-même librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimérique auquel j'immolois le bonheur de ma vie. Ces idées m'agitèrent long-temps. Je fus tenté de tout abandonner, et de m'inquiéter peu des

discours qu'on pourroit tenir, pourvu que je fusse heureux. Je rougissois bientôt d'écouter des sentimens si peu dignes de ma naissance et de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations.

Je retournai le lendemain, comme à mon ordinaire, chez madame de Selve. Je la trouvai aussi affligée et plus abattue que la veille. J'aurois triomphé de ma douleur; mais je ne pouvois pas supporter la sienne. J'oubliai tous les sentimens d'honneur qui m'avoient soutenu jusque-là; ils me parurent une barbarie, et je résolus de les sacrifier à la tranquillité de madame de Selve. Je me jetai à ses genoux; je lui dis que je ne pouvois pas résister à ses larmes; que, pour les faire cesser, j'allois abandonner le service, trop content de vivre pour elle. Je ne doutois point que ce discours ne rétablît le calme dans son âme. Madame de Selve me regarda quelque temps sans rien dire, et, m'embrassant tout d'un coup avec transport, ce qu'elle n'avoit jamais fait : Je sens, me dit-elle, combien il vous en coûte pour me faire le sacrifice que vous m'offrez; mais j'en serois indigne, si j'étois capable de l'accepter. Oui, ajouta-t-elle, je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous; je vous rends à votre cœur, je vous rends à vos devoirs, et c'est vous rendre à vous-même. Je fus si transporté d'admi-

ration, que je lui aurois fait par reconnoissance ce sacrifice, que je ne lui avois offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avoit fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour et le respect m'inspirèrent; je l'assurai qu'elle étoit maîtresse absolue de mon sort et de ma conduite. Je ne pouvois pas avoir un meilleur guide qu'un esprit aussi juste et un caractère aussi respectable.

Dès ce moment madame de Selve me parut plus tranquille, ou plutot je m'aperçus qu'elle dissimuloit sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avoit point d'autre parti à prendre et à suivre que celui des armes; que c'étoit l'unique profession de la noblesse françoise, comme elle en étoit l'origine; et qu'une femme qui oseroit inspirer d'autres sentimens à son amant, n'étoit digne que de servir à ses plaisirs, et non pas de remplir son cœur. Enfin, aussitôt qu'il fut question de mon devoir, la tendre madame de Selve disparut; je trouvai en elle l'ami le plus sûr et le plus ferme. Quelque cruelle que l'absence dût être pour notre amour, j'étois charmé de trouver des sentimens si généreux; ma passion en devint encore plus vive. Madame de Selve, comme je viens de le dire, m'avoit embrassé dans son premier transport; cette faveur m'enhardit à en exiger d'autres, et, quoique je ne

dusse qu'à une espèce d'importunité les caresses qu'elle me souffroit, je croyois m'apercevoir que la pudeur s'y opposoit plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fût contraire à ses devoirs. Elle me dit que son cœur, dont j'étois sûr, devoit me suffire, et que je lui étois trop cher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressemens l'affligeoient; je n'insistai pas davantage, et je la quittai après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le temps qui me restoit jusqu'au départ, m'étoit trop précieux pour ne le pas donner tout entier à madame de Selve. Je passois tous les jours avec elle; nos entretiens ne rouloient que sur notre amour, la rigueur des devoirs et la nécessité de les remplir. Je trouvois toujours en madame de Selve la même tendresse et les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeoit, je sentois que mes désirs s'enflammoient de plus en plus. Je recommençai à la presser; je lui jurai que mon cœur lui étoit trop inviolablement attaché, qu'elle étoit devenue trop nécessaire au bonheur de ma vie, à ma propre existence, pour qu'elle dût craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle; mon amour étoit

trop violent pour être retenu. Je priai, je pressai : à la vivacité des sollicitations et aux sermens, je joignis les entreprises, je l'embrassai ; elle étoit émue, elle soupiroit : je ne trouvai plus qu'une foible résistance, et je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur, il faut avoir éprouvé les mêmes désirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec les femmes, le plaisir fut nouveau pour moi ; c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des désirs ce dégoût humiliant pour les amans vulgaires : mon âme jouissoit toujours.

Attaché par l'amour, fixé par le plaisir, je trouvois madame de Selve encore plus belle ; je l'accablois de baisers : sa bouche, ses yeux, toute sa personne étoient l'objet de mes caresses et la source de mes transports : une ivresse voluptueuse étoit répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée, que je remarquai que madame de Selve n'osoit me regarder ; elle laissoit même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon âme : j'étois fait pour avoir tous ses sentimens. Je me regardai comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux ; je la conjurai de ne me point haïr. Hélas ! me répondit-elle, seroit-il en mon pouvoir de vous haïr ? Mais je sens que je vous perdrai ? Et puis-je me le pardonner ? Je n'oubliai rien pour dissi-

per ses craintes que je trouvois injurieuses pour moi; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussitôt qu'elle voudroit me donner la main, nous serrerions par le sceau de la loi et de la foi publique, les nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyoit mes sermens. Madame de Selve se calma et me dit, en m'embrassant tendrement, qu'elle ne se reprocheroit jamais d'avoir tout sacrifié à mes désirs tant qu'elle seroit sûre de mon cœur, dont la fidélité ou l'inconstance la rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes sermens, mes transports et l'amour dissipèrent toutes ses craintes; j'obtins mon pardon, et nous le scellâmes par les mêmes caresses qui, un moment auparavant, m'avoient rendu criminel, et qui deviennent également innocentes et délicieuses quand deux amans les partagent. État heureux où les désirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes ! Je passai encore quelques jours avec madame de Selve dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, et notre séparation fut d'autant plus cruelle que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'étoit répandu, ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, et la campagne se borna à un camp de paix.

Je revins à Paris plus amoureux que je n'en

étois parti, et dans la résolution de presser mon mariage avec madame de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir et la reconnoissance, j'aurois voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je passai un an dans une ivresse de plaisir; l'amour en étoit la source, et ils ajoutoient encore à l'amour. Je ne voyois que madame de Selve; j'étois tout pour elle, et sans elle tout étoit étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état aussi délicieux puisse finir? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je désirerois; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine; mais nos cœurs devroient être plus parfaits, la jouissance des âmes devroit être éternelle.

Les principes de mon bonheur étoient toujours les mêmes, et cependant il s'altéra, puisque je commençai à le moins sentir. Les plaisirs, qui m'avoient entraîné autrefois avec tant de violence, m'étoient devenus odieux quand ils m'arrachoient d'auprès de madame de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût; ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux amans. La constance n'est pas loin de s'altérer

quand on la veut réduire en principes. Si je ne cherchai pas mes anciens amis de plaisirs qui s'étoient dispersés, je crus du moins devoir vivre en société. Paris en est plein; on n'est pas obligé de les rechercher : il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez madame de Selve un peu moins assidûment, c'est-à-dire que je n'y allois pas tous les jours, ou du moins je faisois mes visites un peu moins longues, ce qui suppose qu'elles commençoient à me le paroître. Le goût que j'avois eu autrefois pour les spectacles, et que madame de Selve avoit suspendu, parce qu'elle y alloit peu, et que je ne pouvois vivre qu'aux lieux où elle étoit, se réveilla chez moi, et j'y retournai. J'y trouvois ordinairement quelques-uns de mes amis qui m'emmenoient souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chez madame de Selve, où je soupois toujours, elle en fut extrêmement inquiète; elle craignit qu'il ne me fût arrivé quelqu'accident. Dès le lendemain matin, elle envoya savoir de mes nouvelles. J'allai aussitôt la voir; elle me fit de tendres reproches. Il ne me sembloit pas que je les eusse mérités; cependant j'en fus embarrassé, et je rougis. Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une

sagacité du cœur qui est la mesure de notre sensibilité.

Quelques jours après, je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avoit faits madame de Selve, m'inquiétoient en l'abordant; j'en craignois de nouveaux, et je me trouvai fort soulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes; mais je ne manquois jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, et on ne les sent point sans les mériter; quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, madame de Selve étoit presque toujours seule. Comme je lui avois marqué que je ne trouvois rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses et les épanchemens des amans, elle s'étoit défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyoit avant de me connoître. Je devois donc partager une solitude où elle ne s'étoit réduite que pour me plaire. Après les premiers reproches que madame de Selve me fit avec douceur, elle ne m'en fit plus aucuns; mais je remarquois qu'elle avoit l'esprit moins libre, et l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandois quelquefois la raison, elle me répondoit toujours qu'elle n'avoit rien; et, comme j'insistois en lui demandant si elle avoit quelque sujet de se plaindre de

moi, elle m'assuroit qu'elle étoit parfaitement contente, et me faisoit toutes les caresses capables de me détromper. Rassuré, ou plutôt m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étois cependant inquiet de voir madame de Selve plus sérieuse avec moi sans être moins tendre; je me le reprochois; cela m'affligeoit; et, quoiqu'elle ne me contraignît en rien, je me trouvois gêné, parce que j'avois des remords. L'habitude de les mériter les fait bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de madame de Selve y contribuoit. Lorsque j'avois été quelques jours sans la voir, je voulois lui alléguer des excuses; elle me les épargnoit, et me faisoit entendre qu'elle étoit charmée que je m'amusasse; qu'un homme ne peut pas rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme; et, quelque désir qu'elle eût d'être toujours avec moi, mon plaisir, disoit-elle, la consoloit de tout. Ces sentimens m'étoient d'autant plus agréables, qu'ils me mettoient à l'aise. Madame de Selve m'en devenoit plus chère, et non pas plus nécessaire. Nous chérissons machinalement ceux qui nous épargnent des torts, et encore plus ceux qui les excusent. Quelque complaisance qu'elle eût pour mes goûts, je ne pouvois pas me dissimuler le plaisir que lui causoit ma présence.

Je formois quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle, et de faire par reconnoissance ce que je faisois autrefois avec tant d'ardeur, et ce qu'il m'eût été impossible de ne pas faire. Le temps qu'on ne donne qu'au devoir paroît toujours fort long. L'ennui me gagnoit involontairement. Il sembloit que madame de Selve s'en aperçût avant moi. Elle étoit la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs; elle ne me le disoit pas: mais elle m'en fournissoit les prétextes que je n'eusse peut-être pas imaginés, et que je désirois. J'admirois alors combien elle étoit aveugle sur mes torts, avec tant de pénétration à prévenir mes désirs.

J'aimois uniquement madame de Selve; elle n'avoit point de rivale. J'imaginai que rien ne manqueroit à mon cœur, et que notre commerce deviendroit aussi vif que jamais, si elle vivoit en société. Je le lui proposai, elle y consentit: elle n'avoit jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécûmes quelque temps sur ce ton-là; j'y trouvois plus d'agrémens. Les amans qui ont usé le premier feu de la passion, sont charmés qu'on coupe la longueur du tête à tête. Si mes plaisirs n'étoient pas aussi vifs qu'ils l'avoient été, du moins je n'en désirois point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue; je n'étois qu'inconstant, je devins infidèle. Il y a des fem-

mes qui, en faisant des agaceries, n'ont d'autre objet que d'engager un amant; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui seroient insensibles au plaisir de s'attacher à un homme, si elles ne l'arrachoient à une maîtresse. J'en trouvai une de ce caractère, et malheureusement elle me plut. Ma liaison avec madame de Selve étoit connue; un commerce peut être secret; mais il n'y en a point d'ignoré. Madame Dorsigny résolut de devenir la rivale de madame de Selve, et n'y réussit que trop.

C'étoit une petite figure de fantaisie, vive, étourdie, parlant un moment avant de penser, et ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse, jointe à une habitude de plaisir et de coquetterie, lui tenoit lieu d'esprit, et suppléoit souvent à l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur madame de Selve à qui elle étoit inférieure de tout point; elle n'avoit pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à madame de Selve; mais je résolus de m'amuser avec madame Dorsigny : elle ne méritoit pas autre chose, et ne paroissoit pas exiger davantage.

Elle avoit pour mari un homme riche qui tenoit une fort bonne maison, et ne s'embarrassoit guère de la conduite de sa femme, pourvu qu'elle lui attirât compagnie chez lui. Ces maisons-là

n'en manquent point, bonne ou mauvaise. J'y avois été mené par un de mes amis, qui n'avoit pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de madame Dorsigny m'amusa : elle me parut propre à me délasser du sérieux où je vivois avec madame de Selve. Les véritables passions et le vrai bonheur s'accommodent mieux du caractère de madame de Selve ; mais un simple commerce de galanterie veut plus d'enjouement.

La petite madame Dorsigny, qui avoit entendu parler de ma liaison avec madame de Selve, me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire qu'elle fit l'éloge de sa figure et de son esprit avec tous les *mais* et les *si* qui sont d'usage en pareilles occasions. J'y répondis comme je le devois. Je rendis justice à madame de Selve, en ajoutant qu'il n'y avoit jamais eu entr'elle et moi qu'une liaison d'amitié; c'étoit assez dire que j'en pouvois avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration; sans amour j'offrois mon cœur à madame Dorsigny; et elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon âme madame de Selve ; pour moi, je savois bien que je ne faisois que remplacer quelqu'un dont le temps étoit fini. Je fus aussitôt reconnu dans la société pour

l'amant en titre, c'est-à-dire pour le maître de la maison.

Je jouissois de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvois, à la vérité, amener chez madame Dorsigny toutes les personnes qui me plaisoient; mais il falloit aussi que je fusse à la tête de toutes les parties, qui n'étoient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'étoit pas possible que je fusse entraîné par ce torrent, et que je pusse conserver encore auprès de madame de Selve une assiduité décente. J'en étois affligé. Je ne l'aimois pas avec la même vivacité que j'avois fait; mais enfin je n'aimois qu'elle; elle étoit encore plus nécessaire à mon cœur, que madame Dorsigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme, est de ne pouvoir pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentoit encore lorsque j'étois auprès de madame de Selve. Je la trouvois quelquefois dans un abattement qui pénétroit mon âme. Elle recevoit mes caresses; mais elle ne m'en faisoit plus. Je ne remarquois point que son cœur fût refroidi pour moi; il sembloit seulement qu'elle craignît de m'être importune. Quand je l'avois quittée, son image me suivoit et empoisonnoit tous mes plaisirs. Je fus prêt cent fois à revenir pour toujours auprès

d'elle : mon état y pouvoit être languissant ; mais du moins il auroit été sans remords. Ce qui achevoit de m'inquiéter, étoit la crainte que madame de Selve ne vînt à être instruite de mon intrigue avec madame Dorsigny, que je croyois aimer : le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une et à l'autre ; mon esprit étoit plus juste que mon cœur. Je m'amusois avec madame Dorsigny ; mais je n'avois nulle confiance en elle ; au lieu qu'il n'arrivoit rien dans ma fortune et mon état, que je n'allasse sur-le-champ en rendre compte à madame de Selve, et lui demander ses conseils. Je la retrouvois toujours la même, tendre, sage, éclairée ; je n'en étois pas digne. Dans ces occasions mon amour se ranimoit avec vivacité ; mais il retomboit bientôt dans la langueur. Les feux de l'amour, une fois amortis, ne produisent plus d'embrasemens. Je crus que, pour avoir la tranquillité avec moi-même, je devois rendre plus rares mes visites chez madame de Selve, et devenir plus criminel pour perdre mes remords. Mes visites, peu fréquentes, n'étoient donc plus qu'un devoir que je remplissois avec contrainte.

Cependant madame de Selve étoit en état d'accepter ma main ; mais je n'avois plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutois point

qu'elle ne me rappellât une parole dont son honneur dépendoit, et j'en redoutois le moment. Elle ne m'en disoit pas un mot; elle attendoit sans doute que la proposition vînt de ma part. Je profitois de sa délicatesse pour n'en point avoir, et j'écartois tout ce qui pouvoit lui en rappeler l'idée. Madame de Selve ne me faisoit pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté, madame Dorsigny, plus vaine que jalouse, puisqu'il n'y avoit point de véritable amour entre elle et moi, prétendoit que ma liaison d'amitié avec madame de Selve lui étoit suspecte; elle me défendoit de la voir, et j'avois la lâcheté de le lui promettre. J'étois dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus de ces petits intérêts frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'auroit épargné bien des peines.

J'étois dans cet état, lorsqu'un de mes parens, qui vivoit ordinairement dans une terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avoit à la cour. Je m'y employai assez utilement pour la faire terminer à sa satisfaction. Avant de retourner chez lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avoit eu soin de me donner compagnie qui me seroit agréable; qu'une de ses

grandes attentions étoit d'assortir les personnes qui se convenoient. Il me débita, à ce sujet, beaucoup de maximes de savoir vivre, et il en étoit encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer madame Dorsigny. J'en fus charmé, et je trouvois déjà que mon parent, pour un homme qui vivoit à la campagne, avoit des attentions assez délicates; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après on annonça madame de Selve. Mon maudit campagnard s'étoit informé des personnes que je voyois le plus fréquemment, et n'avoit pas manqué de les prier; et, comme toutes celles qui vivent dans le monde se connoissent toujours assez à Paris pour accepter un souper, il avoit rassemblé huit ou dix personnes.

Je ne me suis jamais trouvé de ma vie dans une situation aussi cruelle. Je ne pouvois pas me dispenser de faire à madame de Selve et à madame Dorsigny un accueil qui convînt à la conduite que je tenois dans le particulier avec l'une et l'autre. La supériorité du rang de madame de Selve sur sa rivale m'autorisoit bien à rendre à la première tous les honneurs de préférence; mais, indépendamment des égards dus à la condition, ceux qui partent du cœur ont un caractère distinctif, et toutes deux avoient droit d'y prétendre. D'ailleurs la petite madame Dorsigny ne

doutoit nullement que l'amour ne dût régler les rangs, qu'il ne l'emportât chez moi sur tous les usages, et se promettoit bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptois en vain profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la naissance et l'amitié mes attentions pour madame de Selve : je m'abusois ; toutes les femmes ont de l'esprit dans ces occasions ; et sur cette matière, la vanité les éclaire et, qui pis est, les rend injustes. La plus grande difficulté étoit de cacher à madame de Selve mon intrigue avec madame Dorsigny. Je ne devois pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avois jamais dit connoître. Il faut convenir que la situation étoit embarrassante ; les gens d'esprit la sentiront mieux que les sots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fît madame Dorsigny ; elle outra toutes les libertés que l'usage tolère, et que les femmes raisonnables s'interdisent. Madame de Selve ne paroissoit seulement pas s'en apercevoir ; j'en étois charmé, et la petite Dorsigny en paroissoit piquée, ce qui ne faisoit que la rendre encore plus étourdie. J'étois au supplice quand, pour m'achever, le maître de la maison me rappela tout haut une promesse vague que je lui avois faite de l'aller voir à sa maison de campagne, et en même

tems pria tous ceux qui étoient à table d'être de la partie, voulant, disoit-il, réunir chez lui aussi bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à madame de Selve, qui ne refusa pas absolument, attendant quelle seroit ma réponse. Madame Dorsigny la fit pour moi, et approuva fort la proposition. Le voyage fut fixé au surlendemain. J'allai, le jour suivant, chez madame de Selve, fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvois pas concevoir son aveuglement: il étoit trop grand pour ne m'être plus suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence, et je ne doutois point qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avoit dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir absolument trompée, et qu'elle n'avoit pas le plus léger soupçon sur madame de Dorsigny. Je redoutois la partie de campagne; mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper, cela me seroit aussi facile à la campagne, et je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnèrent; mais enfin elle y consentit, et nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté pour éviter de me trouver avec l'une ou l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper : j'y fus d'abord contraint, madame de Selve fort sérieuse, et madame Dorsigny très-étourdie. La tranquillité de madame de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assez aveugle pour que je n'eusse pas besoin de garder des ménagemens; le plaisir l'emporta sur l'estime, et je me livrai à toutes les fantaisies de madame Dorsigny. Elle ne parut pas elle-même faire plus d'attention à madame de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il étoit important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement : nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus, au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je négligeois extrêmement madame de Selve, qui d'un autre côté étoit l'objet des égards et des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesure, madame Dorsigny et moi, que les moins clairvoyans auroient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il m'importoit le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, madame Dorsigny et moi, dans un endroit du bois très-peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui

n'avoit pas besoin de témoins. Le lieu, l'occasion et le plaisir nous séduisirent, nous le poussâmes aussi loin qu'il pouvoit aller, lorsque madame de Selve, qui cherchoit la solitude, fut conduite par le hasard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'étoit pas équivoque. Elle ne nous eut pas plutôt aperçus, qu'elle se retira précipitamment; mais elle ne le put faire sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avoit échappé.

On ne sauroit peindre la surprise et la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque temps immobiles et sans nous parler. J'étois au désespoir d'avoir eu pour témoin de mon infidélité celle-même que j'outrageois, qui le méritoit si peu, et que je me flattois d'avoir impunément trompée jusque-là. J'avois le cœur déchiré. Madame Dorsigny, qui ne pénétroit pas le fond de mon âme, et qui n'imaginoit pas qu'un homme, qui pour l'ordinaire n'est guidé que par le plaisir et la vanité, pût en pareille occasion avoir des ménagemens pour lui-même, croyoit que le malheur ne tomboit que sur elle. Elle venoit d'être surprise par une femme qu'elle regardoit comme une rivale offensée; d'ailleurs, elle connoissoit son sexe, elle en jugeoit par elle-même, et sentoit qu'une femme n'a pas

besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désoloit, et me dit qu'elle vouloit partir sur-le-champ pour Paris, sans oser retourner au château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer, quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de madame de Selve. En effet, je craignois son ressentiment contre moi; mais j'étois sûr de sa discrétion. Je fis comprendre à madame Dorsigny que notre départ en feroit plus penser que madame de Selve n'en pourroit dire.

Nous retournâmes au château avec la crainte et l'abattement de deux criminels. Avant que madame de Selve m'eût formé un cœur nouveau, j'aurois peut-être paru avec un air de triomphe. Il étoit déjà tard, la compagnie étoit rassemblée, et l'on étoit près de se mettre à table. Madame Dorsiguy dit qu'elle se trouvoit indisposée, et qu'elle avoit besoin de repos. Le maître de la maison crut qu'il étoit de la politesse de la presser de se mettre à table; et, quoiqu'elle eût désiré d'être seule, comme le trouble et la crainte étoient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser. Madame de Selve, qui savoit la cause de l'indisposition de madame Dorsigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fit, point

d'attentions qu'elle ne lui marquât; il n'y avoit que l'excès de ses égards qui pût en déceler les motifs, c'est-à-dire sa compassion généreuse. Ils échappèrent à madame Dorsiguy. Elle n'avoit ni le cœur assez délicat, ni l'esprit assez pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. Madame Dorsiguy se rassura, et crut que sa rivale n'avoit rien aperçu; car elle ne supposoit pas qu'une femme, avec tant d'avantage, pût n'en pas abuser. Sa gaîté revint avec sa santé, et, avant la fin du souper, elle fut aussi vive et aussi étourdie qu'elle eût jamais été. Madame de Selve étoit charmée que madame Dorsigny eût pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portoit le caractère de vertu me faisoit reconnoître madame de Selve. Elle étoit plus sensible au plaisir de rassurer madame Dorsigny, qu'elle ne l'eût été à sa reconnoissance que celle-ci n'eût éprouvée qu'aux dépens de son bonheur.

Je n'osois regarder madame de Selve, et je craignois encore plus de me trouver seul avec elle. Je ne voulois pas tirer madame Dorsigny de l'erreur où elle étoit; mais je brûlois d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que madame de Selve avoit tenue dans cette occasion, m'ouvrit les yeux. Je com-

pris que, si elle n'avoit pas eu jusqu'ici les preuves que je venois de lui donner de mon infidélité, elle l'avoit fort soupçonnée. Je vis clairement la cause de son chagrin et de sa réserve avec moi, mais je ne pouvois pas concevoir ce qui avoit pu l'empêcher de rompre. Je ne doutois point qu'elle n'eût voulu avoir des convictions, et je concluois qu'elle ne me verroit que pour me donner mon congé. J'en étois au désespoir. Je n'avois plus, à la vérité, pour madame de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avoit d'abord rendu tout autre objet importun; mais je ne l'en aimois pas moins. Mon amour, devenu plus tranquille, s'étoit uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avois dans l'esprit plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avois vécu, me faisoient toujours rechercher quelque commerce libre; mais j'aimois uniquement madame de Selve, et je sentois qu'elle étoit absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvois penser sans frémir qu'elle alloit pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurois sacrifié madame Dorsigny et toutes les femmes du monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir madame de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords, et de tâcher de la fléchir; trop heu-

reux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudroit m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation; je n'osois cependant ouvrir la bouche. Enfin, après mille combats que j'éprouvois intérieurement, je lui dis que je venois à ses pieds, comme un coupable, lui demander une grâce dont je sentois que je n'étois pas digne. Madame de Selve eut pitié de mon trouble; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeoit qui me coûtoit si fort.

Je vois, me dit-elle, que vous commencez à connoître vos torts; mais peut-être ne vous reprochez-vous pas tous ceux que vous avez, et qui m'ont été les plus sensibles. Vous savez que je vous ai tout sacrifié; ne croyez pas que les sens m'aient séduite. Ce n'est pas que je n'aie partagé vos plaisirs; mais l'amour seul m'a déterminée. Je n'ai jamais eu d'autre désir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos sermens que je me suis rendue: ils engageoient votre probité; mais ils ne sont pas le lien des cœurs, et je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de les remplir; cependant j'ai vu combien vous craigniez que je ne vous en rappelasse l'idée, je n'en ai rien fait. Je vous aurois peut-être exposé au comble des mauvais

procédés en refusant ma main; ou, si l'honneur vous l'eût fait accepter, je n'en aurois été que plus malheureuse. Vos engagemens n'auroient fait qu'aggraver vos torts, et je vous serois devenue odieuse.

A ce mot, j'interrompis madame de Selve, je me jetai à ses genoux; je lui marquai le plus vif et le plus sincère repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, et je lui jurai une fidélité éternelle.

Il n'est plus temps, me dit-elle; je crois vos offres et vos protestations sincères dans ce moment; mais vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. Vous m'avez été infidèle, vous le seriez encore : il est possible de ne jamais l'être; mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un temps où je pouvois me flatter de votre constance; vous aviez été livré à la galanterie et aux intrigues sans avoir aimé véritablement. L'amour pouvoit vous fixer, j'avois osé l'espérer; puisqu'il ne l'a pas fait, rien ne le peut faire. Vous pourriez observer les décences; mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vu votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amère. J'ai senti avant vous le premier instant de votre inconstance; une amante est bien éclairée. Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pu. J'ai dissimulé mon

chagrin; les plaintes et les reproches ne ramènent personne. Je vous aurois affligé inutilement; vous n'étiez que réservé avec moi, et, si je vous avois paru plus pénétrante, je vous aurois peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes, et leur éducation leur rend l'infidélité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs désirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme, qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les rallume, c'est la nouveauté d'un autre objet. D'ailleurs le préjugé encourage les hommes à l'infidélité; leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, et j'oserois dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidèle que vous l'auriez peut-être désiré; car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, et vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur : je n'ai rien fait pour le perdre, et celles que vous pourrez me préférer

dans vos plaisirs n'en seront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

Jugez à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourrois être heureuse, si je ne trouvois à la fois dans mon mari et un amant et un ami. C'est de ce dernier titre que je suis le plus flattée. Je ne veux, je ne dois, et je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assez d'intérêt de vous étudier, et le temps de vous connoître. Votre cœur est bon et fidèle; mais votre esprit est léger, et la dissipation fait le fond de votre caractère. Suivez vos goûts, ayez des maîtresses; je serai trop flattée de rester votre amie: il est si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour! Que d'autres partagent vos plaisirs; je jouirai de toute votre confiance. Je n'aurai point de rivale dans mes sentimens, et j'ai trop de délicatesse et de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener, j'ai paru aveugle sur vos écarts; la persuasion où vous étiez de paroître innocent à mes yeux, vous laissoit la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposeroit plus, et ne serviroit qu'à m'avilir.

Je fus si frappé de la sagesse du discours de madame de Selve, que tout mon amour se ral-

luma pour elle. Je n'avois dessein de lui sacrifier madame Dorsigny que comme une condition de notre réconciliation, et dans ce moment je lui aurois sacrifié l'univers. Je la conjurai de reprendre pour moi ses premiers sentimens, et d'accepter ma main pour gage des miens. Toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai madame de Selve également tendre dans l'amitié, et ferme dans sa résolution. Tous les droits de l'amant m'étoient interdits. Je vécus ainsi deux mois avec elle, sans la quitter un moment, sans voir aucune femme, et sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin, désespérant de la fléchir, et n'osant la condamner, je cessai de la presser. Je me soumis à ses ordres, et je repris mes anciennes habitudes. Madame de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler, et je l'assurai qu'aussitôt qu'elle le voudroit, je lui sacrifierois tout pour revenir à elle. Je la voyois aussi assidûment que jamais; parce que sa présence ne m'embarrassoit pas, et que je n'étois plus occupé à lui cacher mes intrigues et mes remords.

Elle me parloit de mes maîtresses, elle m'en faisoit le portrait, et me donnoit des leçons pour ma conduite. J'admirois toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisois pas une infidélité, si je puis encore me servir de ce terme dans la

situation singulière où je vivois avec madame de Selve, qui ne me fît découvrir des nouvelles qualités dans son âme, et de nouveaux charmes dans son esprit, et qui ne servît à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui étoit entre madame de Selve et moi, étoit assurément d'une espèce nouvelle. Je craignois quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentimens qu'elle m'avoit juré de me conserver. J'en aurois été au désespoir; son cœur m'étoit encore plus précieux que tous mes plaisirs.

L'indulgence, lui disois-je, que vous avez pour toutes mes intrigues de passage, ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bizarre que ce soit moi qui sois jaloux; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugez innocent, vous ne vous croiriez pas bien coupable vous-même d'écouter un autre amant. Madame de Selve ne pouvoit s'empêcher de rire de ma jalousie.

Ce ne seroit pas, me répondit-elle, votre conduite qui devroit me donner des scrupules, si j'avois des complaisances pour quelqu'autre que pour vous; mais vous pouvez vous rassurer. Rien n'égaloit mon bonheur lorsque j'étois l'unique objet de vos empressemens; mais j'aime encore

mieux conserver votre cœur par mon indulgence, que de vous éloigner par une sévérité dont l'effet retomberoit particulièrement sur moi. Si je suivois votre exemple, vous ne pourriez pas raisonnablement me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes; cependant vous auriez la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnez. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les désirs moins vifs. Les reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité et maltraités des femmes, qu'à des amans favorisés. Pour moi, je vous avoue que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens; je ne les aurois jamais connus sans l'amour. J'ajouterois que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner, et que les hommes mêmes sont souvent plus occupés à les irriter qu'à les satisfaire. Ainsi soyez sûr de ma fidélité, quoique vous ne soyez pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi, et j'ai plus de plaisir à vous aimer que vous n'en trouvez dans votre inconstance.

Mon admiration et mon respect augmentoient chaque jour pour madame de Selve. Ses senti-

mens me faisoient rougir des miens; mais ils ne me corrigoient pas. Ce n'étoit pas la raison qui devoit me ramener et me guérir de mes erreurs; il m'étoit réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leur commerce. Leurs figures, leurs grâces, leurs caractères, leurs défauts même, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avois eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une seule femme pour qui mon goût étoit usé, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que madame de Selve reprenoit à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçoit tout ce que j'avois vu, et je ne concevois pas que j'eusse pu lui préférer personne. L'habitude, qui diminue le prix de la beauté, ajoute au caractère, et ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs, mon inconstance pour madame de Selve lui avoit donné occasion de me montrer des vertus que je croyois au-dessus de l'humanité, et que mon injustice avoit fait éclater.

Madame de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étoient plus ces mouvemens vifs et tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étoient ensuite devenus la source de mes erreurs; ce n'étoit plus l'ivresse impétueuse des sens : un

sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissoit mon âme; il y faisoit régner un calme qui ajoutoit encore à mon bonheur en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avois jamais cessé de voir madame de Selve. Mes visites, que j'avois suspendues pendant quelque temps lorsque je voulois lui dérober la connoissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes aussitôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bientôt je ne trouvai de douceur que chez elle. Insensiblement, et sans que je m'en aperçusse distinctement, le dégoût me détacha du monde que la dissipation m'avoit fait rechercher.

Ce fut madame de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, et je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main. J'y consens aujourd'hui, me dit-elle; je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligée d'attendre qu'il n'eût plus d'amour. C'est cependant ce qui me rend sûre de votre cœur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec qui je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportemens d'un amour aveugle.

Comme notre mariage n'avoit besoin d'autres préparatifs que de notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étoit plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions; un sentiment plus tendre régnoit dans mon cœur. J'étois charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que j'avois de plus cher au monde, et d'être sûr de passer ma vie auprès de madame de Selve, en qui je trouvois les mêmes désirs. Le monde, bien loin d'être nécessaire à notre bonheur, ne pouvoit que nous être importun. Je proposai à madame de Selve d'aller passer quelque temps dans mes terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que partout elle ne désiroit que moi, et que les lieux où elle en jouiroit le plus tranquillement lui seroient toujours préférables. Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Eh! qu'y ferions-nous? le monde est inutile à notre bonheur, et ne feroit que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers entier avec ma femme, qui est mon amie. Elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs, qui est le fruit et le principe de la vertu. Ce qui m'at-

tache le plus à ma femme, c'est que je lui dois cette vertu précieuse, et sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content, puisque je suis persuadé que l'état dont je jouis est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

C'est madame de Selve qui m'a fait connoître de quel prix est une femme raisonnable. Jusque là je n'avois point connu les femmes; j'en avois jugé sur celles qui partageoient mes égaremens, et j'étois injuste à l'égard de celles-là mêmes. De quel droit osons-nous leur reprocher des fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le déréglement, que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes. Plusieurs n'auroient jamais eu de foiblesses, si elles n'eussent pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont en commun les vertus et les vices. La vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, et leurs fautes sont plus dignes de grâce par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance on leur parle de leurs devoirs, sans leur en faire connoître les vrais principes; les amans leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare; mais celle des

femmes est la plus négligée : cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célèbre Ninon Lenclos, amante légère, amie solide, honnête homme et philosophe, se plaignoit de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. J'ai réfléchi, disoit-elle, dès mon enfance sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, et que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles, dès ce moment je me fis homme ; elle le fit, et fit bien.

FIN DES CONFESSIONS DU COMTE DE ***.

HISTOIRE
DE MADAME
DE LUZ

Digitized by Google

HISTOIRE

DE MADAME

DE LUZ.

ANECDOTE DU RÈGNE DE HENRI IV.

PREMIÈRE PARTIE.

IL semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un être étranger, contre lequel tout conspire. L'amour séduit son cœur; elle doit être en garde contre la surprise des sens. Quelquefois l'indigence, ou d'autres malheurs encore plus cruels, l'emportent sur toute la fermeté d'une âme trop long-temps éprouvée : il faut qu'elle succombe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés, ou d'autant plus dangereux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte, la reconnoissance les fait valoir, et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une femme est

séduite, ne devroit-on pas regarder sa foiblesse plutôt comme un malheur que comme un crime : car enfin la vertu est dans le cœur, mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur, quoique, dans d'autres occasions, elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir? Étrange condition que celle d'une femme vertueuse! Les hommes la fuient, ou la recherchent peu; les femmes la calomnient, et elle est réduite, comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la vertu seule.

La baronne de Luz est un des plus singuliers exemples du malheur qui suit la vertu. Elle étoit fort jeune lorsqu'elle épousa le baron de Luz. C'étoit un homme déjà avancé en âge, d'une probité reconnue, et qui, sans avoir aucune des qualités brillantes, avoit toutes les essentielles. Il auroit pu rendre heureuse une femme dont l'âge eût été plus assorti au sien, et dont les devoirs n'eussent été troublés par aucune passion.

Madame de Luz étoit bien éloignée d'un état si tranquille. Peut-être ignoroit-elle encore elle-même le véritable état de son cœur, lorsqu'on disposa de sa main; mais elle ne fut pas long-temps sans le connoître. Elle avoit été élevée a-

vec le jeune marquis de Saint-Géran, son cousin. L'habitude de se voir, la conformité de caractère, la jeunesse et les agrémens qui leur étoient communs, avoient fait naître entr'eux l'inclination la plus forte; ils la sentoient, ils ne la connoissoient pas; ils croyoient obéir à la force du sang; mais ils ne furent pas plutôt séparés qu'ils s'aperçurent en même temps qu'ils se manquoient l'un à l'autre. Ils trouvèrent un vide dans leur cœur; ils en soupirèrent; ils désirèrent de se revoir; ils se revirent; le sang qui les unissoit étoit un prétexte naturel. Mais cette vue, qui étoit pour eux autrefois un plaisir aussi tranquille que vif, sembloit alors augmenter leur chagrin. Ils se regardoient en rougissant. Les mêmes sentimens donnent les mêmes idées : ils n'osoient se parler, mais ils s'entendirent. Malgré les plaisirs et les dissipations qu'on s'empresse de procurer aux nouvelles mariées, madame de Luz fut assez triste. Le baron de Luz, qui ne connoissoit pas encore sa femme, attribua sa mélancolie à un caractère sérieux; il n'en fut pas fâché, ces caractères suppléent quelquefois à l'âge.

Le marquis de Saint-Géran continuoit toujours de voir sa cousine. Le monde qui se trouvoit chez elle, empêchoit qu'on ne remarquât l'embarras qu'ils avoient l'un avec l'autre; mais enfin ils se

trouvèrent seuls. Une entrevue particuliere, après laquelle les amans soupirent ordinairement, étoit l'objet de la crainte de deux personnes qui, loin de s'être communiqué leurs sentimens, n'osoient pas se les avouer à eux-mêmes.

Le marquis de Saint-Géran s'étant un jour présenté chez M. de Luz, ses gens lui dirent qu'il étoit sorti pour quelques affaires, et que madame de Luz étoit un peu incommodée.

M. de Saint-Géran, que l'idée du tête à tête avoit d'abord ému, voulut se retirer, en disant qu'il craignoit de l'importuner, lorsqu'un valet de chambre lui dit que les ordres n'étoient pas pour lui, et que M. de Luz avoit même ordonné, en sortant, qu'on allât le prier de venir tenir compagnie à madame. Le valet de chambre, sans attendre la réponse du marquis, s'avança en même temps vers l'appartement de madame de Luz, et annonça M. de Saint-Géran.

Madame de Luz fut encore plus interdite que le marquis. Il la salua d'un air mal assuré; leur embarras étoit égal. Cependant M. de Saint-Géran, faisant effort pour dissiper son trouble : Madame, lui dit-il, vos gens viennent de m'apprendre que vous étiez indisposée. Il est vrai, monsieur, lui répondit-elle. Ils furent ensuite, l'un et l'autre, quelque temps sans parler. Tous deux craignoient de laisser pénétrer leurs sentimens; tous

deux gardoient le silence : qu'auroient-ils pu se dire qui les décelât davantage? Ils s'en aperçurent en même temps.

Il me semble, madame, dit M. de Saint-Géran, que ma présence vous incommode, et que madame de Luz n'est plus ce que mademoiselle de Saint-Géran étoit pour moi. Vous vous trompez, monsieur; je vois toujours mes amis avec plaisir, et vous avez pu apprendre que M. de Luz vous avoit envoyé prier de passer ici la journée. Oui, madame, répliqua M. de Saint-Géran; je comprends aisément qu'un tel ordre ne pouvoit venir que de lui, et que ce n'est pas à vous-même que j'aurois dû le bonheur de vous voir. Eh! pourquoi, monsieur, dit madame de de Luz? Ah! madame, reprit M. de Saint-Géran, je ne sens que trop que vous avez pénétré mes sentimens, qu'ils vous déplaisent, et que vous m'en punissez. Vos sentimens! monsieur, répliqua-t-elle; pourriez-vous en avoir qui fussent offensans pour moi? Hélas! reprit M. de Saint-Géran, ils ne devroient pas l'être! Élevé avec vous dès l'enfance, séduit par le charme de l'amitié, je me suis livré aux mouvemens de mon cœur: aurois-je dû prévoir que ce qui faisoit alors le bonheur de ma vie, en feroit un jour le malheur? car enfin, j'ai pour vous la passion la plus forte: je l'ai toujours eue sans doute; et il

falloit que je ne connusse véritablement mon cœur que lorsque mon malheur seroit complet.

Madame de Luz, aussi surprise que si elle n'eût pas eu les mêmes sentimens, demeura quelque temps interdite, et elle ne prit la parole que pour empêcher M. de Saint-Géran de poursuivre. Quel espoir, lui dit-elle, monsieur, fondez-vous sur un pareil aveu? Ah! madame, reprit M. de Saint-Géran, s'il me restoit encore quelqu'espoir, j'aurois eu plus de discrétion; mais je vois avec douleur que je vous ai perdue sans ressource; et c'est dans le moment même où je vous perds, que je sens combien vous étiez nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne croirai jamais, monsieur, reprit-elle, que votre sort puisse être attaché au mien; mais je n'aurois pas dû craindre que ce fût de votre part que je fusse obligée de souffrir un pareil discours. Ah! madame, répliqua M. de Saint-Géran, mon malheur peut-il me rendre criminel? Quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle me rend malheureux; mais elle ne peut jamais intéresser votre gloire. L'aveu, du moins, en est offensant, reprit madame de Luz; ma jeunesse et ma conduite m'ont donné peu d'expérience sur un tel sujet, et votre discours doit être bien nouveau et bien étrange pour moi; mais je ne laisse pas de croire qu'un tel aveu

marque toujours un espoir outrageant. Quelque amitié que j'aie eue jusqu'ici pour vous, quoique les liens du sang pussent la faire naître et l'autoriser, je ne sais si je puis encore, sans crime, la conserver à un homme qui m'estime assez peu pour oser espérer davantage. Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Géran, ne suis-je pas assez malheureux? pourquoi voulez-vous que je sois coupable? De grâce, n'ajoutez pas à mon malheur; rien ne peut l'adoucir que l'amitié dont vous m'honoriez. Ne me la refusez pas, cette cruelle amitié. Je craindrois, dit madame de Luz, que mes sentimens, qui jusqu'à ce jour étoient innocens, ne cessassent de l'être, ou du moins ne fussent dangereux à mon repos: cependant je vous les conserverai toujours, si vous continuez à les mériter en vous défaisant des vôtres; j'en crains trop les suites; et, si vous voulez me persuader de la sincérité de votre repentir, j'exige que vous cessiez de me voir: De vous voir, madame, s'écria M. de Saint-Géran! Oui, monsieur, reprit-elle aussitôt, du moins pendant quelque temps; j'en vois la nécessité, et pour vous et pour moi. Madame, ajouta M. de Saint-Géran, quoique vous exigiez le plus cruel sacrifice, je respecterois assez vos ordres pour m'y soumettre; mais daignez faire attention que le public est témoin de mes visites: el-

Digitized by Google

les ne lui sont pas suspectes, le sang qui nous unit les autorise; on sera surpris de mon éloignement, on en cherchera les raisons, et celles que l'on suppose sont toujours plus injurieuses que les véritables. Monsieur, reprit madame de Luz, je suis très-sensible à vos craintes ou à vos égards; mais des scrupules imaginaires ne doivent pas balancer un péril certain pour mon repos et pour mon honneur; vous avez d'ailleurs un moyen bien simple de me satisfaire, sans courir tous les risques que vous paroissez appréhender; vous pouvez aller quelque temps à la campagne, les prétextes en sont toujours prêts. Je vous en prie par l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, et qui, dites-vous, vous est chère : je vous l'ordonne, si j'ai quelque droit sur votre cœur; et si ces motifs ne sont pas capables de vous déterminer, mon ressentiment me fournira d'autres moyens pour vous interdire ma présence.

M. de Saint-Géran alloit sans doute répliquer; et peut-être eût-il promis d'obéir aux ordres de madame de Luz : le respect d'une passion naissante est plus sûr que la reconnoissance d'un amour heureux et satisfait. Mais le baron de Luz rentra dans ce moment. Son arrivée les troubla l'un et l'autre; le baron n'y fit pas attention. Les personnes qui ont passé l'âge des passions, ou qui n'en ont jamais connu les égare-

mens, ne sont pas ordinairement les plus clair-voyans. Le baron, sans prendre garde à leur embarras, alla d'abord embrasser son cousin.

Madame de Luz, désirant que le marquis de Saint-Géran prît le parti qu'elle avoit exigé de lui, s'adressa sur-le-champ à M. de Luz : Le marquis, lui dit-elle, venoit ici prendre congé de vous; il va passer trois mois dans ses terres. Ah ! ah ! dit le baron, quel esprit de retraite, marquis, vient vous saisir, et vous fait subitement abandonner la cour ? Auriez-vous donc des affaires si pressées qui exigeassent votre présence chez vous ? M. de Saint-Géran n'osant ni désavouer ouvertement madame de Luz, ni se résoudre à l'abandonner : Ce ne sont pas, dit-il, précisément des affaires qui m'appellent en province; mais j'avois quelque dessein d'aller dans mes terres.

Oh bien! reprit le baron de Luz, puisque vos affaires ne sont pas plus importantes, je compte que vous me les sacrifierez, et que vous nous accompagnerez. J'arrive du Louvre, où le roi m'avoit ordonné de me rendre. Il vient de me donner la lieutenance générale de Bourgogne; il me l'a annoncé lui-même, et je ne saurois trop me presser de partir, et d'aller, par mes services, mériter ses bontés. Je vais donner ordre aux équipages qui nous sont nécessaires. Comme le

maréchal de Biron demeurera encore quelque temps à la cour, les affaires du gouvernement de la province rouleront sur moi pendant son absence, et je veux que vous veniez avec madame de Luz m'aider à en faire les honneurs. Madame de Luz, qui vit toutes les suites d'un pareil engagement, voulut l'éviter, et, prenant la parole : Personne, dit-elle, ne seroit plus propre que M. de Saint-Géran à nous rendre le service que vous lui demandez; mais ce seroit abuser de sa complaisance que de lui faire abandonner ses affaires; et, s'il ne va pas dans ses terres, il est obligé de rester ici pour faire sa cour. Bon! reprit M. de Luz; on ne sauroit mieux faire sa cour au roi qu'en allant apprendre le métier de la guerre. Il viendra avec moi. Le roi accorde plutôt les emplois aux services, et à ceux qui marquent l'envie de s'instruire, qu'à toutes les importunités d'un courtisan oisif. Si quelqu'autre chose pouvoit le retenir à Paris, ce seroit sans doute une maîtresse; il est jeune et aimable, il en trouvera partout; et je suis sûr que, si vous le priez bien de faire ce voyage avec nous, il ne vous refusera pas, et qu'il sacrifiera ses maîtresses à ses amis.

M. de Saint-Géran, croyant avoir marqué assez de déférence aux ordres de madame de Luz en ne se pressant pas d'accepter la proposition

du baron, répondit que personne ne connoissoit mieux que lui la force de l'amitié, et qu'il étoit disposé à les accompagner partout. Je n'en doutois point, marquis, reprit le baron de Luz. Dans le moment plusieurs personnes entrèrent pour lui faire leur compliment, et M. de Saint-Géran sortit.

Quoique madame de Luz n'eût pas reçu la déclaration de M. de Saint-Géran d'une façon à lui donner de grandes espérances, il se sentoit fort soulagé. Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une femme, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour qu'on ressent pour elle; et l'on n'est jamais malheureux quand on espère. Madame de Luz même, née avec la vertu la plus pure, attachée à ses devoirs, et craignant les suites d'un pareil engagement, n'étoit pourtant pas encore aussi affligée qu'interdite. Elle ne pouvoit plus se dissimuler ses propres sentimens pour M. de Saint-Géran. Elle sentoit combien il lui étoit cher. Il auroit été trop humiliant pour elle d'aimer seule. Elle venoit de connoître toute la passion de M. de Saint-Géran. Ainsi, quoiqu'elle redoutât le danger où elle alloit être exposée, en vivant aussi intimement avec lui, quoiqu'elle eût fait tous ses efforts pour s'en séparer, elle ressentoit involontairement un plaisir secret. La nature est a-

vant tous les devoirs, qui ne consistent souvent qu'à la combattre.

M. de Saint-Géran n'étoit pas le seul sur qui les charmes de madame de Luz eussent fait impression ; il avoit plusieurs rivaux cachés, qui n'attendoient que le moment de se déclarer.

Aussitôt qu'une femme paroît à la cour, son mari semble être la personne qui lui convient le moins. Ceux qui n'ont point encore de commerce réglé, viennent offrir leurs soins. Les amans déjà pourvus veulent du moins en être les médiateurs. On consulte particulièrement les convenances de société, et, si l'on peut, le repos du mari et le goût de la femme.

Parmi ceux auxquels on n'auroit jamais pensé, il y en eut plusieurs qui se mirent sur les rangs, et qui prétendirent plaire à madame de Luz.

M. de Thurin parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas qu'il fût de la cour ; son état sembloit même l'en exclure : il étoit conseiller au parlement.

Les magistrats, alors appliqués aux affaires, ne sortoient guère de la gravité de leur place et de leur caractère. Ils n'alloient à la cour que lorsque le roi les mandoit, ou qu'ils étoient obligés de lui représenter les besoins du peuple. Ils y étoient annoncés, attendus, et reçus avec dis-

tinction. Dans tout autre temps, le poids, le nombre et la discussion des affaires leur donnoient assez d'occupation, et ils tiroient leur considération du pouvoir qu'ils ont de juger de la vie et des biens de ceux qu'on appelle communément des seigneurs, et qu'ils ne voyoient qu'en recevant chez eux leurs sollicitations.

M. de Thurin fut un des premiers qui ne comprit pas toute la dignité de ces mœurs. Il imagina qu'elles étoient trop simples: et dès lors on commença à prostituer son état, en le voulant illustrer. De jeunes magistrats méprisèrent leurs devoirs, au lieu de se mettre en état de les remplir : les imitateurs ne saisissent ordinairement que les ridicules de leurs modèles. Ces jeunes sénateurs s'imaginèrent que, pour être courtisans, il suffisoit de jouer gros jeu, de perdre en ricanant, d'avoir une avarice contrainte, et de dire des fadeurs à une femme.

M. de Thurin, entr'autres, crut que sa gloire seroit hors de toute atteinte, s'il pouvoit faire croire que madame de Luz fût sur son compte. Il commença à lui faire sa cour par air; mais il en devint bientôt éperdûment amoureux. Dans le premier cas, il n'eût été que ridicule; son amour le rendit odieux: il avoit à combattre le rang, le cœur et la vertu.

M. de Thurin offrit bientôt son hommage à

madame de Luz. Les amans d'un rang inférieur sont ordinairement timides ou insolens. Thurin parut l'un et l'autre dans sa conduite, et fut toujours le dernier dans le caractère.

M. de Thurin avoit réellement de l'esprit, et fut dans la suite employé dans les grandes affaires. Mais, au lieu de s'occuper alors des devoirs de son état, il avoit la ridicule ambition d'être de la cour; et l'on n'en est pas toujours, quoiqu'on affecte d'y vivre. Il n'est que trop ordinaire de voir le goût du frivole et la dissipation étouffer ou suspendre les talens les plus graves et les plus importans.

M. de Thurin étoit dans cette folle ivresse, lorsqu'il jugea à propos de s'attacher à madame de Luz. Il commença par employer le langage des yeux. Le peu de vraisemblance de ses prétentions fit que madame de Luz ne s'en aperçut pas d'abord. M. de Thurin crut devoir se rendre plus intelligible. Se trouvant un jour auprès de madame de Luz: Madame, lui dit-il, il est bien dangereux de vous voir. Eh! pourquoi, monsieur, lui répondit madame de Luz? J'avois osé croire que mon caractère étoit assez sûr pour mériter des amis. Il n'y a personne, madame, reprit M. de Thurin, qui n'aspirât à cette gloire; on ne sauroit sans doute vous refuser l'estime que vous méritez; mais il est bien difficile

de s'en tenir à des sentimens aussi simples et aussi tranquilles, et je sens qu'il m'en a coûté ma liberté.

Madame de Luz ne fut pas si embarrassée de la déclaration de M. de Thurin, qu'elle l'avoit été de celle de M. de Saint-Géran : la liberté du cœur donne celle de l'esprit. En vérité, monsieur, lui dit madame de Luz, je n'aurois pas imaginé que vous fussiez si galant : comment, au milieu des affaires graves qui vous occupent, pouvez-vous conserver assez de gaîté pour badiner avec autant d'agrément? Ah! madame, reprit M. de Thurin, je n'ai ni le cœur, ni l'esprit aussi libres que vous le supposez. Le désir de vous plaire est la seule affaire qui m'occupe; et je sens que, si vous ne me permettez pas de l'espérer, je serai le plus malheureux de tous les hommes. Mais, reprit madame de Luz, c'est donc sérieusement que vous êtes amoureux de moi? M. de Thurin voulut alors expliquer tous ses sentimens; et, pour en faire mieux sentir le prix, il se répandit dans les protestations d'une constance éternelle qu'on ne lui demandoit point. Le désordre de ses discours fit aisément connoître à madame de Luz qu'il étoit véritablement amoureux. Leur conversation n'eut pas plus de suite ce jour-là; mais, quelques jours après, M. de Thurin voulut la reprendre : mada-

me de Luz lui répondit toujours en plaisantant; et, pour se dispenser de lui parler plus sérieusement, elle affecta de n'être pas persuadée de son amour.

M. de Thurin se flattoit cependant de la rendre sensible, et ne pouvoit pas s'imaginer qu'une femme pût refuser son hommage. Il en devint plus importun: madame de Luz le trouvoit partout, et il ne manquoit jamais de l'entretenir de sa passion, quand il pouvoit s'approcher d'elle, ou de s'expliquer par ses regards lorsque la présence de quelqu'un l'empêchoit de s'exprimer autrement. Madame de Luz s'en trouva fatiguée.

La plupart des femmes, qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas un scrupule d'en plaisanter assez hautement, et veulent le punir par le ridicule; mais une femme raisonnable ne se permet pas cette conduite. Madame de Luz jugea qu'il étoit plus décent de n'être la matière d'aucune histoire, et de rappeler M. de Thurin à sa raison. Un honnête homme, qui peut d'ailleurs mériter quelques égards, est déjà assez malheureux d'aimer sans être aimé, sans devenir encore l'objet du mépris. Une femme, qui en pareille matière plaisante de la foiblesse d'un homme, a pour l'ordinaire de

l'indulgence pour quelqu'autre plus heureux.

Madame de Luz prit donc le parti de parler avec bonté à M. de Thurin, avant que l'amour lui fît faire quelque folie d'éclat. La première fois que M. de Thurin voulut encore lui parler de sa passion, elle lui dit qu'elle avoit imaginé que sa conduite avec lui n'avoit pas dû lui donner assez d'espérance, pour qu'il continuât sa poursuite, qui devenoit enfin une persécution; qu'elle lui conseilloit de se défaire d'une passion inutile; qu'elle l'estimoit assez pour le recevoir au rang de ses amis, pourvu qu'il ne lui laissât pas soupçonner davantage qu'il eût d'autres desseins.

Un discours aussi simple et aussi sensé auroit dû guérir M. de Thurin de son amour, ou du moins lui ôter tout espoir de réussir; mais, pour un homme vain et présomptueux, tout est faveur. Il se persuada que la douceur et la modération de madame de Luz ne marquoient pas une âme invincible; qu'il en devoit concevoir les plus flatteuses espérances, et qu'il touchoit au moment d'être l'amant le plus heureux. Il résolut de se conduire d'après cette idée; et, au lieu d'accepter le parti que madame de Luz avoit bien voulu lui offrir, il lui parla avec une confiance avantageuse, dont elle fut extrêmement offensée. Elle prit un ton aussi fier et aussi im-

posant, qu'elle avoit eu jusqu'alors d'indulgence. Je vous prie, lui dit-elle, de ne paroître jamais devant moi, et de songer qu'une femme de mon rang peut être déshonorée et par l'amour et par l'amant. Un homme assez vain pour croire qu'il ne peut jamais être l'objet du mépris, y est d'autant plus sensible lorsqu'il ne peut plus se le dissimuler. M. de Thurin le sentit vivement; il auroit désiré ardemment de s'en venger; mais il comprit qu'il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui du silence.

Cependant M. de Saint-Géran n'avoit point eu de conversation particulière avec madame de Luz, depuis que le baron de Luz l'avoit engagé à venir en Bourgogne. Il évitoit même de se trouver seul avec elle. Il n'ignoroit pas qu'elle craignoit ce voyage, et il ne doutoit point qu'elle n'eût exigé de lui de le rompre; il ne se sentoit pas capable de lui faire un tel sacrifice, et il ne vouloit pas s'exposer à lui désobéir ouvertement.

Cependant le baron de Luz faisoit tous ses préparatifs. Il fut bientôt en état de partir. Il prit congé du roi; et, quelques jours après, madame de Luz, M de Saint-Géran et lui, se rendirent à Dijon. Le baron de Luz s'étant absolument livré aux affaires du gouvernement, M. de Saint-Géran ne manquoit pas d'occasions de se trou-

ver seul avec madame de Luz. Il n'osa pas d'abord lui parler de sa passion; mais toutes ses actions la prouvoient. Madame de Luz, pour le rendre encore plus retenu, étoit extrêmement sérieuse avec lui. Mais enfin M. de Saint-Géran, prenant occasion de la tristesse même de madame de Luz pour rompre le silence : Je vois avec douleur, lui dit-il, madame, que ma présence ici vous déplaît. Rien ne seroit si sensible pour moi que le bonheur de vivre auprès de vous, si j'en jouissois de votre aveu; mais, si vous me voyiez avec peine, je ne me pardonnerois pas de vous avoir suivie. Vous savez que, soumis à vos ordres, j'ai fait tous mes efforts pour les exécuter; et je n'ai cédé aux instances de M. de Luz, que lorsque j'ai vu que je ne pouvois les combattre davantage sans manquer à ce que je lui dois. Je veux croire, répondit madame de Luz, que c'est uniquement le désir d'obliger M. de Luz qui vous a fait accepter ce voyage. En effet, si mes ordres ou mes prières avoient eu plus de pouvoir sur vous, vous n'auriez pas été fort embarrassé à trouver des raisons pour vous en dispenser. Eh quoi! madame, répliqua M. de Saint-Géran, ne devez-vous pas être satisfaite de ma soumission? et falloit-il encore que je fusse assez ennemi de moi-même pour refuser un bien que je ne dois qu'à la fortune? Ne m'enviez pas

le bonheur de vous voir. Mon respect et la pureté de mes sentimens ne doivent pas vous les faire condamner. Que pouvez-vous en appréhender? Tout, monsieur, répliqua madame de Luz. Le bonheur de la vie d'une femme dépend d'être attachée à ses devoirs. Il n'y a de véritable tranquillité pour elle que dans la vertu; et n'est-ce pas déjà la trahir que de recevoir l'aveu de votre passion? Car enfin quel est votre objet en m'aimant? De vous aimer, madame, reprit M. de Saint-Géran; je n'en ai point d'autre: votre vertu peut-elle en être blessée? Peut-elle dépendre de ma passion? Suis-je moi-même le maître de mon cœur? Mes vœux n'ont rien d'offensant pour vous. Je ne vous demande point de retour. Souffrez seulement l'aveu de ma passion; mon bonheur dépend de vous aimer, de vous le dire et de vous voir. Mais, monsieur, reprit encore madame de Luz, malgré la pureté de vos intentions, cette indulgence de ma part ne sera-t-elle pas criminelle? Si le ciel, pour m'en punir, venoit à me rendre sensible? Ah! madame, s'écria M. de Saint-Géran, serois-je assez heureux pour que vous pussiez concevoir une pareille crainte?

Le transport et la vivacité de M. de Saint-Géran firent sentir à madame de Luz qu'elle venoit de s'engager plus avant qu'elle n'en avoit des-

sein: elle en rougit; et son embarras en dit plus à M. de Saint-Géran qu'il n'auroit osé l'espérer. Il survint alors du monde qui interrompit leur conversation, et qui donna à madame de Luz la liberté de se remettre un peu du trouble qu'elle ressentoit.

Depuis cet entretien, M. de Saint-Géran se livra aux plus douces espérances. Il ne douta point qu'il ne fût aimé. L'amour est toujours assez pénétrant sur ce qui peut le flatter, et passe naturellement de la timidité à la présomption. M. de Saint-Géran s'empressoit de marquer chaque jour à madame de Luz l'excès de sa passion. Ses regards, ses actions, toutes ses attentions étoient de l'amant le plus tendre et le plus vif. En même temps qu'il cherchoit à la toucher par la vivacité de son amour, il n'oublioit rien pour la rassurer par ses respects. La confiance d'avoir plu donne de plus en plus les moyens de plaire. Madame de Luz y fut enfin sensible, ou plutôt, elle ne songea plus à le cacher. Elle avoit d'abord tâché de se dissimuler à elle-même ses véritables sentimens: bientôt elle les laissa connoître à celui qui en étoit l'objet.

Un jour que M. de Saint-Géran l'entretenoit de sa passion: Comme je crois, lui dit-elle, que je puis encore plus compter sur votre amitié que sur votre amour; que l'ami me touche plus en

vous que l'amant, je ne crains point de vous laisser voir le fond de mon âme. Vous m'avez toujours été cher, je vous ai aimé presqu'en naissant. Unis dès l'enfance, je n'ai pu combattre une inclination dont je n'ai pas aperçu la naissance. J'aurois fait mon bonheur d'être unie avec vous par des liens éternels; mais puisque le sort en a disposé autrement, au lieu de nous livrer au penchant de notre cœur, ne seroit-il pas plus sage de chercher à en triompher pour assurer notre repos, que de nous abandonner à une passion inutile. Je vous aime, je ne prétends point vous le cacher, je ressens même du plaisir à vous le dire; mais n'attendez rien de moi qui soit contraire à mon devoir. Je veux croire même que vous ne m'avez jamais fait l'injure de l'espérer. Je veux que mon honneur vous soit aussi cher qu'à moi-même; et j'ai plus de confiance dans la fidélité de votre amitié, que de crainte de la vivacité de vos désirs.

Oui, madame, répondit M. de Saint-Géran; oui, vous me rendez justice; je vous serai toujours inviolablement attaché; ma passion sera toujours pour vous la plus vive et la plus pure. M. de Saint-Géran, en prononçant ces paroles, se jeta aux pieds de madame de Luz, et lui baisa la main. Il s'en falloit peu qu'en lui protestant de la pureté de ses feux, il ne lui donnât des

preuves du contraire. Madame de Luz elle-même, plus occupée du discours qu'attentive à l'action de M. de Saint-Géran, en recevant ces protestations, ne pouvoit se défendre d'un plaisir secret qu'elle ne démêloit qu'imparfaitement, et qui fait le charme de l'âme sans alarmer l'innocence. Depuis ce moment heureux, toutes les fois que ces amans se trouvoient seuls, leur amour faisoit la matière et le charme de leurs entretiens.

Il y avoit peu de jours que M. de Saint-Géran n'eût pas osé espérer un état aussi charmant que celui dont il jouissoit alors. Des idées tendres et délicates l'occupèrent pendant quelque temps; mais en amour il suffit d'obtenir pour prétendre. Il y a un terme pour lequel l'amant soupire, vers lequel il se porte, même en protestant, même en croyant le contraire. M. de Saint-Géran, en admirant la vertu de madame de Luz, faisoit tous ses efforts pour la séduire. Je suis, lui disoit-il, le plus heureux des hommes; mais je pourrois l'être encore davantage : pourquoi faut-il que l'amour et le devoir aient des droits séparés? Devroit-il y en avoir qui fussent interdits à l'amant? M. de Saint-Géran essayoit par là de persuader à madame de Luz l'innocence de sa passion, et de lui prouver la vivacité de ses désirs. Il cherchoit aussi à faire naître ces

conversations qui, en échauffant l'imagination, peuvent enflammer les sens, et dont il espéroit recueillir le fruit. Lorsque de pareils discours ne peuvent ébranler la vertu, ils ne servent souvent qu'à lui donner des scrupules et des remords, et madame de Luz en éprouvoit de cruels. Les hommes, disoit-elle, n'ont en aimant qu'un intérêt, c'est le plaisir ou une fausse gloire; nous en avons un second beaucoup plus cher, qui est l'honneur et la réputation : c'est de là que dépend notre vrai bonheur. De la perte de l'honneur naissent des malheurs trop certains : ce n'est pas que je craigne de trahir jamais la vertu; mais je ne suis peut-être déjà que trop criminelle de vous avoir laissé voir mes sentimens, de ne les avoir pas assez combattus; ou, si ce n'est pas un crime de ne pouvoir régler les mouvemens de son cœur, c'est du moins un très-grand malheur.

Lorsque madame de Luz se livroit à ces réflexions, M. de Saint-Géran n'oublioit rien pour dissiper ses craintes, et pour lui persuader que leur union n'offensoit pas la vertu la plus pure. Si le public même, disoit-il, venoit à pénétrer le secret de notre cœur, pensez-vous qu'il osât nous condamner? N'avons-nous pas à la cour une estime singulière pour les amans dont le commerce est fondé sur une passion que la cons-

tance rend respectable. De tels amans sont plus estimables que des époux que les lois forcent de vivre ensemble; car il faut qu'une passion toujours heureuse et toujours constante soit fondée sur des qualités supérieures, et sur une estime réciproque. Si le commerce de deux amans n'étoit pas innocent, auroit-on imaginé de leur imposer des devoirs? Cependant les amans ont les leurs comme les époux; ils en ont même de publics, et que les personnes mariées ne peuvent pas s'empêcher d'approuver. Voyez, par exemple, le chevalier de Sourdis: il a été à la mort; madame de Noirmoutier, par une discrétion mal entendue, n'osoit pas aller le voir. M. de Noirmoutier, qui n'ignore pas leur liaison, a été le premier à conseiller à sa femme de rendre à son ami ce qu'elle lui devoit, sans quoi elle ne donneroit pas bonne idée de son cœur. Elle n'a plus quitté son amant pendant tout le cours de sa maladie : elle a été généralement approuvée, et le roi lui en a su bon gré. J'avoue, répondit madame de Luz, que, si vous étiez dans un état pareil à celui du chevalier de Sourdis, je serois dans des inquiétudes mortelles : je sens que vous m'êtes bien cher; mais je ne sais si j'oserois laisser paroître mes alarmes, et mon état en seroit d'autant plus cruel.

C'étoit ainsi que M. de Saint-Géran vivoit a-

vec madame de Luz. Il ne pouvoit pas douter qu'il ne fût tendrement aimé, et qu'elle n'eût fait son bonheur d'être unie avec lui; mais elle ne cessoit de lui répéter que, le sort en ayant disposé autrement, elle ne lui sacrifieroit jamais ses devoirs. Elle n'avoit avec lui ni caprices, ni humeur, ni dédain. M. de Saint-Géran n'éprouvoit enfin, de la part de madame de Luz, aucune de ces bizarreries qui marquent une inégalité de cœur et d'esprit, qui font aujourd'hui le malheur d'un amant, et qui demain peuvent l'en dédommager par un caprice plus favorable.

Madame de Luz, toujours tranquille, toujours la même, ne cachoit plus à M. de Saint-Géran l'état de son cœur. Elle sentoit, elle convenoit avec lui qu'on n'est pas maître d'en disposer; qu'il y avoit même plus de vertu à suivre ses devoirs contre son penchant, et à distinguer les droits du mari d'avec ceux de l'amant. Quand on connoît les limites de la vertu, quand on ne s'exagère point ses devoirs, on est incapable de les violer.

Insensiblement M. de Saint-Géran s'étoit fait aux idées et à la vertu de madame de Luz. Il sembloit que son amour ne fût plus qu'une amitié tendre, une jouissance de l'âme qui renaît d'elle-même, toujours nouvelle, et préférable sans doute au commerce le plus vif. Quel bonheur

d'admirer ce qu'on aime! Quelque chimérique que cet état paroisse à la plupart des hommes, peuvent-ils y préférer un commerce languissant, où souvent le dégoût succède au plaisir? Ce n'est pas un vice de notre âme, c'est celui de nos organes. La nature n'a attaché la vivacité de nos goûts qu'à la nouveauté des objets; et, s'il étoit possible d'apercevoir dans un seul instant tout ce qu'il y a de charmes dans un objet, il n'inspireroit peut-être qu'un seul désir, et la jouissance ne seroit pas suivie d'un second. Mais on ne découvre que successivement ce que cet objet a de piquant; le commerce se soutient quelque temps; mais enfin le goût s'épuise: je n'en voudrois pas même d'autres juges que ceux dont la vie est une inconstance perpétuelle; que ces hommes dont une figure aimable, un jargon séduisant, une saillie brillante font tout le mérite, et dont la raison détruiroit les grâces. Courus des femmes, le plaisir et la vivacité les emportent; mais bientôt la multiplicité des objets ne leur offre plus de variété: rien ne pique leur goût, et leurs sens sont émoussés. Malheureusement pour eux ils se sont fait un métier d'être aimés des femmes; ils en veulent soutenir la gloire; ils y sacrifient le plaisir, le repos et la probité. Toutes leurs intrigues leur paroîtroient souvent insipides, s'ils n'y joignoient le goût de

la perfidie. Le plaisir les fuit; et, lorsqu'en vieillissant ils sont obligés de renoncer au titre d'aimables, inutiles aux femmes, au-dessous du commerce des hommes, ils sont le mépris des deux sexes. M. de Saint-Géran, d'un caractère bien opposé, étoit aussi dans une situation bien différente; et, quoiqu'il désirât encore, il n'en étoit pas moins heureux. Le désir peut être le fruit du bonheur, et même y ajouter.

C'étoit ainsi qu'il vivoit avec madame de Luz, lorsque le maréchal de Biron arriva en Bourgogne. Le baron de Luz alla remettre entre ses mains l'autorité dont il n'étoit que dépositaire pendant son absence. Le maréchal reçut le baron avec toutes les distinctions qui étoient dues à un si bon officier. Quelques jours après, le maréchal alla rendre visite à madame de Luz, et lui fit toutes les politesses que sa naissance et sa figure exigeoient naturellement. Il lui dit même quelques-unes de ces galanteries dictées par l'habitude de vivre à la cour, et qui étoient alors usitées, et peut-être plus convenables que la familiarité indécente des jeunes courtisans d'aujourd'hui. Ce n'étoit pas que les charmes de madame de Luz fissent aucune impression sur le maréchal : l'ambition avoit fermé son cœur à toute autre passion. Il étoit alors rempli de projets qui l'occupoient tout entier; et il avoit dès

lors conçu des desseins qui devoient être funestes à l'état, et qui ne le furent qu'à lui seul.

Comme le baron de Luz eut beaucoup de part aux projets du maréchal, et qu'ils furent l'origine des malheurs de madame de Luz, il est nécessaire de rapporter en peu de mots quelles circonstances d'événemens précipitèrent la ruine du maréchal.

Biron, avec de la naissance, de la valeur, et après avoir servi utilement et glorieusement l'état, auroit dû être satisfait de la reconnoissance et des bienfaits du roi, si l'ambition pouvoit être juste. Mais, comblé de biens et d'honneurs, il devint ingrat aussitôt qu'il n'eut plus rien à prétendre. D'ailleurs, nourri dans la guerre qui étoit la source de sa grandeur, il vit avec chagrin que le roi venoit de conclure la paix avec l'Espagne. Un homme, accoutumé à être souverain dans un camp et à la tête d'une armée, ne revient qu'avec dépit à la cour, où, quelque grand qu'il soit, il trouve des égaux, et où tout lui fait sentir qu'il est sujet. Le maréchal crut rendre inutile la paix conclue à Vervins, s'il pouvoit dissuader le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, de satisfaire le roi au sujet du marquisat de Saluces.

Le roi avoit cette affaire fort à cœur. Il en avoit plusieurs fois demandé la restitution au duc

de Savoie. Ce prince s'étoit flatté de faire relâcher le roi de ses prétentions, en tirant les choses en longueur. Il lui avoit envoyé des ambassadeurs à ce sujet; mais, comme ils ne purent rien gagner sur l'esprit du roi, le duc de Savoie crut qu'il réussiroit mieux lui-même. Il vint à Paris. Le roi le reçut avec honneur; mais il ne lui accorda rien. Le duc espéroit toucher le roi, en lui proposant de se liguer avec lui contre l'Espagne; mais il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'avant de parler de toute autre affaire, il falloit terminer celle du marquisat, le rendre, ou se préparer à la guerre. Soit que le roi se fût exprimé avec dureté, ou que le duc fût piqué de n'avoir pas réussi dans cette affaire comme il s'en étoit flatté, il en conserva un vif ressentiment; et, n'osant le marquer au roi, il résolut de le faire tomber sur quelqu'un de ses favoris.

Quelques jours après, Biron se trouvant à la chasse avec lui, et étant tous deux assez écartés, le duc de Savoie lui parla du roi en termes peu mesurés. Il comptoit que Biron ne manqueroit pas de s'en offenser, et que, de l'humeur dont il étoit, il mettroit l'épée à la main.

Si le maréchal de Biron eût pénétré l'intention du duc de Savoie, il eût saisi avec avidité l'occasion d'un combat où il y avoit tant d'hon-

neur pour lui, et dont la cause auroit fait excuser sa témérité, au cas que le succès en eût été malheureux pour le duc. Mais, soit qu'il ne pût pas supposer que le duc de Savoie eût eu dessein de se mesurer avec un particulier, soit que les discours de ce prince flattassent l'ingratitude du maréchal pour le roi, Biron, au lieu de répondre avec fermeté, comme son devoir l'exigeoit, applaudit aux discours du duc de Savoie, et lui fit voir, contre le roi, la plus grande animosité. Le duc de Savoie changea de dessein sur-le-champ, et crut qu'il convenoit mieux à sa dignité et à ses intérêts de détacher Biron du service du roi, que d'exécuter la folie qu'il avoit d'abord projetée. Il continua donc ses emportemens contre le roi, en y mêlant les éloges du maréchal. Il le plaignit de servir un prince ingrat qui, loin de récompenser les services, ne savoit pas même les reconnoître. Je parlai dernièrement au roi, dit artificieusement le duc, de votre valeur qui lui a été si utile, et si funeste à ses ennemis. Biron, me dit-il, n'est qu'un fanfaron.

Le duc de Savoie n'eut pas plutôt prononcé ce mot, que le maréchal s'emporta dans les discours les plus outrageans contre son prince.

Biron étoit véritablement brave; la valeur lui étoit naturelle; mais l'estime qu'il faisoit de lui-

même à cet égard, étoit sa manie. On prend quelquefois pour objet de son amour-propre une qualité réelle; l'orgueil peut en diminuer le prix, mais il ne la détruit pas. Le maréchal de Biron, enivré de son courage, en parloit lui-même avec complaisance. Il avoit en effet mérité le titre d'intrépide, et il l'eût sans doute conservé jusqu'à la mort, s'il n'eût fallu l'affronter que dans les combats. Mais, lorsqu'il s'agit de la voir d'un œil tranquille, ce n'est alors ni le courage du général, ni même la férocité du soldat qui inspire la fermeté, c'est la vertu d'un philosophe.

Le maréchal de Biron fut donc extrêmement sensible à l'injure qu'il croyoit que le roi lui faisoit. Ma valeur, dit-il, lui a été assez nécessaire pour qu'il ne dût pas en douter; et, quelques droits qu'il eût à la couronne, ils auroient pu lui devenir inutiles, s'ils n'eussent été soutenus par l'épée de Biron: et peut-être qu'il en connoîtroit le prix, si je voulois l'employer pour ses ennemis.

Le duc de Savoie, après avoir excité le ressentiment du maréchal, voulut achever de le détacher du service du roi, en flattant son ambition. Il sentit qu'il pouvoit porter ses offres jusqu'à l'excès, sans que le maréchal pût se soupçonner d'avoir une ambition ridicule. On

prétend que ce fut dans cette même conférence que fut formée la conspiration du maréchal de Biron.

Les principaux articles du traité étoient : Que le duc de Savoie paroîtroit s'engager à tout avec le roi; mais que, lorsqu'il seroit sorti de France, il n'exécuteroit rien. Que, de concert avec l'Espagne, il entreroit à main armée par la Bourgogne, dont le maréchal lui livreroit le passage. On ne doutoit point que le roi, accablé de tant de côtés, ne fût obligé d'accepter toutes les conditions de paix qu'on voudroit lui imposer; ainsi le maréchal devoit garder la souveraineté de la Bourgogne, en épousant la troisième fille du duc de Savoie, dotée de cinq cent mille écus. Le roi d'Espagne, qui entra bientôt dans ce traité, devoit céder à cette princesse tous ses droits de souveraineté sur la Bourgogne, qui formeroit le nouvel état du maréchal.

La conspiration devoit encore s'étendre plus loin; ils se promettoient de faire, à l'exemple du maréchal, soulever tous les seigneurs de France. Suivant ce projet, tous les grands gouvernemens seroient devenus autant de principautés, qui n'auroient pas eu plus de dépendance du roi, que les princes de l'Empire n'en ont de l'Empereur; et que les grands vassaux, après leur usurpation, n'en eurent du temps de Hugues-Capet.

Quelque temps après, le duc de Savoie partit de Paris. On prétend qu'on lui fit quelques railleries sur l'inutilité de son voyage, dont il n'avoit retiré d'autre avantage que la réputation d'un prince magnifique et généreux, qui, sans avoir été, à la cour de France, ni haut avec les particuliers, ni rampant devant le roi, avoit toujours paru un grand prince à la cour d'un grand roi. Il répondit donc aux plaisanteries qu'on lui fit, qu'il n'étoit pas venu en France pour recueillir, mais pour semer. Ce mot fut le premier indice qu'on eut de la conspiration.

Biron, ayant besoin d'un confident habile pour conduire son intrigue, choisit Lafin; et, après l'avoir instruit de tout, il l'envoya à Somo sur le Pô, pour y conférer avec le comte de Fuentes; et ce fut là que le traité fut signé pour le roi d'Espagne.

Lafin étoit un gentilhomme, parent du maréchal, et mécontent de la cour. C'étoit un homme adroit, d'un esprit vif et entreprenant, et très-propre à manier une affaire et à conduire une conjuration.

D'ailleurs, Lafin connoissoit la cour et les hommes. Il avoit avec les grands le caractère qu'ils ont avec leurs inférieurs; il songeoit à les faire servir à ses intérêts, au lieu d'être la victime des leurs. Le maréchal n'étoit pour lui qu'un

moyen et un instrument pour parvenir. Les grands n'étoient à ses yeux que des hommes rampans dans le besoin, faux dans leurs caresses, ingrats après le succès, perfides à tous engagemens. Il n'avoit point pour eux cet attachement désintéressé, dont la plupart sont si peu dignes. Il n'avoit pas la vanité ridicule de rechercher leur liaison, et de se croire honoré d'essuyer leur faste. Il n'étoit point la dupe d'un accueil caressant, qui marque le besoin qu'ils ont des autres, plus que l'estime qu'ils font de leurs personnes. Il entra dans les desseins du maréchal de Biron, avec un dessein formé de profiter de ses succès, ou de le sacrifier lui-même à sa sûreté, en le trahissant si l'affaire tournoit mal : Lafin étoit né pour être grand seigneur.

Les choses étoient en cet état lorsque, le duc de Savoie refusant d'exécuter ce qu'il avoit promis au roi, on fit marcher des troupes pour le réduire par la force. Biron en eut le commandement. On s'aperçut, dans cette campagne, des ménagemens que le maréchal avoit pour le duc de Savoie, dont il eût pu défaire entièrement l'armée. Cependant le duc vit bien qu'il ne résisteroit pas long-temps aux armes du roi; et il se soumit, par le traité de Lyon, à toutes les conditions qui lui furent imposées. Il n'en continua pas moins ses intelligences avec Biron. Ce-

lui-ci en eut pourtant quelque repentir, et avoua au roi qu'il avoit écouté quelques propositions du duc de Savoie. Le roi, naturellement bon, lui pardonna, sans autre condition que celle de lui être plus fidèle à l'avenir.

Quelque temps après, le maréchal de Biron se rendit dans son gouvernement; et, soit qu'il fût sollicité de nouveau, ou qu'il fût naturellement ingrat, il reprit ses anciennes intrigues. Il signa une association avec le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, pour se maintenir les uns les autres envers et contre tous.

Le maréchal de Biron, jugeant qu'il lui seroit difficile de rien entreprendre dans son gouvernement sans que le baron de Luz, qui en étoit lieutenant général, en eût connoissance et ne dérangeât ses projets, prit le parti de les lui communiquer, et de l'engager dans son parti. Le baron de Luz y eut d'abord beaucoup de répugnance; mais enfin, gagné par les sollicitations et les promesses du maréchal, il devint son complice. Biron lui accorda bientôt sa confiance, et lui marqua tant de distinction, que Lafin en conçut de la jalousie; et craignant que, dans la disposition où le maréchal paroissoit être pour le baron de Luz, celui-ci ne recueillît à son préjudice tout le fruit du succès, il conçut le dessein de trahir le maréchal, ou du moins de pren-

dre de telles mesures, qu'il pût, en cas d'accident, l'immoler à sa sûreté.

Il dit au maréchal qu'il étoit dangereux de garder l'original du traité de Somo ; que, si par malheur le roi le faisoit arrêter sur des soupçons qui commençoient à transpirer et qu'on le trouvât saisi de cet écrit, il suffiroit pour lui faire faire son procès, et pour justifier la sévérité du roi; qu'une copie des articles étoit suffisante pour conduire l'entreprise, et qu'il falloit brûler l'original.

Le maréchal trouva la réflexion prudente, et lui remit ce traité pour en tirer copie. Lafin la fit sur-le-champ, et, après l'avoir donnée au maréchal, il chifonna l'original, comme pour le brûler en sa présence; mais il y substitua adroitement un autre papier qu'il jeta au feu, et retint l'original.

Cependant le roi, soupçonnant toujours la fidélité du maréchal de Biron, résolut d'éclaircir ses doutes. Il en apprit assez pour ne plus douter de sa trahison. Il sut que Lafin étoit l'agent secret du maréchal, et il mit tout en œuvre pour le détacher de Biron. Le vidame de Chartres, à qui le roi se confia et qui connoissoit particulièrement Lafin, entreprit de tirer son secret. Il lui écrivit que le roi avoit quelques vues sur lui, et qu'il se rendît à Fontainebleau. Lafin, trou-

vant que le motif d'un tel ordre étoit bien vague, imagina que ce n'étoit qu'un prétexte pour s'assurer de lui; mais, craignant aussi de se rendre suspect s'il n'obéissoit pas, il communiqua cette lettre au maréchal. Celui-ci eut à peu près les mêmes soupçons, mais sans les laisser paroître. Il jugea que si le roi faisoit arrêter Lafin, ce seroit un avis de se tenir lui-même sur ses gardes; que Lafin, étant extrêmement habile, pourroit démêler ce qu'on pensoit à la cour, et l'en instruire; et il lui conseilla de partir. Lafin pénétra les intentions du maréchal; et, sachant encore mieux cacher les siennes, il partit dans le dessein de ne songer qu'à ses intérêts et à sa sûreté, et de se conduire suivant les circonstances. Il alla, en arrivant à Fontainebleau, trouver le vidame. Celui-ci, sans lui donner le temps de se reconnoître, lui dit que les desseins du maréchal étoient connus du roi. Lafin répondit froidement qu'il ignoroit ce qui regardoit le maréchal. Eh bien! je vous apprends, moi, lui dit le vidame, que le maréchal est un traître, que vous êtes son complice, et que le roi va vous faire arrêter. Comme fidèle sujet, je lui ai obéi en vous attirant ici; comme votre ami, je veux vous sauver, et je le puis: le roi m'a promis votre grâce, mais elle dépend de votre aveu; vous êtes encore maître de votre sort,

dans une heure vous ne l'êtes plus. Il faut que je vous présente au roi; si vous sortez d'ici sans moi, vous allez être arrêté, et il n'y a plus de grâce. Ne vous perdez pas inutilement.

Lafin, après avoir réfléchi quelque temps, jugea qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour lui, que de sacrifier le maréchal de Biron; et, ayant été présenté au roi, il lui remit l'original du traité de Somo.

La conjuration étant découverte, il fut question de tirer le maréchal de Biron de son gouvernement. Lafin fit, en cette occasion contre lui, tout ce qu'il auroit fait en sa faveur s'il eût été plus heureux. Il écrivit au maréchal que le roi n'avoit eu que de légers soupçons qui étoient déjà détruits, et qu'il lui conseilloit de venir par sa présence achever de calmer son esprit. Quoique le maréchal n'eût aucun soupçon de la trahison de Lafin, il envoya devant lui le baron de Luz, pour ne se hasarder que sur ce qui lui seroit mandé par l'un et par l'autre.

Lafin qui, outre ses raisons d'intérêt, conservoit encore un ressentiment particulier contre le baron de Luz dont il avoit toujours été jaloux auprès du maréchal, ne manqua pas de déclarer au roi toute la part que le baron de Luz avoit dans la conspiration. L'accusation étoit d'autant plus vraisemblable, que le maréchal de Biron

auroit eu de la peine à réussir sans le secours d'un homme qui étoit lieutenant général de la province.

Le baron de Luz vint à la cour. Madame de Luz et M. de Saint-Géran l'accompagnèrent. L'un et l'autre ignoroient absolument la conjuration; et l'accueil que le roi fit au baron, ne les éclaircit pas davantage.

Le roi, par la connoissance qu'il avoit du caractère du baron, très-opposé à celui de Lafin, jugea qu'il étoit inutile de l'interroger; et que, s'il avoit eu la foiblesse de se prêter aux idées du maréchal, il n'auroit pas celle de le trahir.

Un honnête homme qui s'est malheureusement écarté de son devoir, croit ne pouvoir, en quelque façon, excuser le parti qu'il a pris, que par sa fermeté à le soutenir. Les véritables conjurés et les plus dangereux sont ceux qui auroient été les sujets les plus fidèles, s'ils n'eussent pas été séduits; c'est l'erreur qui les jette dans le crime. Le roi résolut de se servir de Lafin pour apprendre tout le secret, et de la sécurité du baron de Luz pour attirer à la cour le maréchal de Biron.

Le roi, dans un entretien qu'il eut avec le baron, lui dit qu'il étoit convaincu que tous les bruits qui avoient couru au sujet du maréchal, étoient faux, et n'avoient d'autres fondemens

que ses rodomontades; mais que ses ennemis en abusoient pour le perdre.

Le baron de Luz écrivit tout ce détail au maréchal, et lui conseilla de se rendre auprès du roi. Ce fut principalement ce qui détermina le maréchal à partir. Il crut que la fortune lui offroit une occasion favorable de se venger de ceux qui parloient mal de lui; que cette démarche assureroit dans la suite ses projets, parce qu'on n'oseroit plus hasarder sur son compte des discours mieux fondés, lorsqu'on verroit le roi lui faire raison de ses ennemis dans une pareille circonstance. Ce fut avec ces idées que le maréchal arriva à la cour.

Comme je ne prétends point écrire l'histoire de cette conjuration, et que je n'en ai rapporté que ce que j'ai cru nécessaire pour faire mieux entendre ce qui regarde madame de Luz, il seroit inutile d'en dire davantage. Tout le monde sait que le maréchal, après avoir refusé de mériter son pardon par un aveu sincère, fut arrêté, convaincu, condamné, et périt sur un échafaud.

Quoique le roi n'eût pas dessein de donner d'autres exemples de sévérité que celui du maréchal de Biron, il fit cependant arrêter les principaux de ceux qu'on soupçonna d'avoir eu part à la conjuration; et le baron de Luz fut un des

premiers dont on s'assura. Le maréchal ne l'avoit point chargé; mais le roi jugea à propos, après l'exécution, de faire examiner par les mêmes juges tout ce qui pouvoit avoir rapport à cette affaire. MM. de Fleury et de Thurin en avoient été les rapporteurs. M. de Thurin, qui étoit chargé de l'examen des pièces qui contenoient toutes les charges, trouva parmi les papiers du maréchal plusieurs lettres du baron de Luz, et entr'autres celle par laquelle le baron mandoit au maréchal que le roi n'avoit aucun soupçon, et que les conjurés ne devoient rien craindre. Le baron de Luz entroit dans des détails qui prouvoient sa complicité, et il n'en falloit pas davantage pour le faire condamner.

M. de Thurin n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il se souvint des mépris de madame de Luz. Il crut avoir trouvé les moyens de s'en venger, ou du moins de la rendre plus complaisante à ses désirs qui se réveillèrent aussitôt. Thurin commença par soustraire cette lettre, pour qu'elle ne fût pas connue de M. de Fleury, dont il connoissoit l'intégrité, et pour se rendre seul arbitre et maître du sort du baron de Luz.

Thurin n'eut pas besoin d'aller chercher madame de Luz. Depuis que son mari étoit arrêté, elle étoit dans les inquiétudes les plus grandes. Elle le croyoit innocent; mais elle n'en étoit pas

moins alarmée. Elle voyoit que le roi, naturellement clément, venoit de sacrifier le maréchal de Biron à la sûreté de l'état. Elle craignoit qu'après un tel exemple les moindres indices ne devinssent des preuves dans une affaire aussi délicate. Elle ne cessoit d'aller chez tous les juges pour s'informer des moindres circonstances de l'affaire, afin de demander la liberté de son mari s'il étoit innocent, ou sa grâce s'il étoit coupable.

Les craintes de madame de Luz n'auroient pas été plus vives, si elle eût eu pour son mari la passion la plus forte. Il sembloit que, dans l'intérieur de son âme, elle se reprochât de ne l'avoir pas aimé autant qu'elle l'auroit dû et qu'elle l'auroit voulu. Elle espéroit, en remplissant les devoirs les plus délicats, prendre les sentimens qui les font pratiquer, et porter l'honneur encore plus loin que l'amour. L'orgueil même dans une belle âme a ses scrupules comme la vertu, et produit les mêmes effets.

Elle sut que le sort de cette affaire dépendoit principalement de M. de Thurin. Elle se souvint, aussi bien que lui, de ce qui s'étoit passé entr'eux, et du mépris qu'elle lui avoit marqué; elle craignoit qu'il n'en eût conservé quelque ressentiment: mais elle pensa bientôt qu'elle lui faisoit injure, et que, dans les hommes déposi-

taires de la justice, l'homme public étoit bien différent de l'homme privé, et l'amant du magistrat.

Dans cette confiance, madame de Luz alla voir M. de Thurin : Je suis, lui dit-elle, dans les dernières inquiétudes pour M. de Luz. Il est certainement innocent; mais la place qu'il occupoit dans le gouvernement du maréchal de Biron, a pu le rendre suspect; il suffira sans doute d'examiner sa conduite, pour la trouver innocente. Cependant les formalités de la justice pourroient le faire languir long-temps dans les fers: je vous supplie de travailler à prouver au plutôt son innocence au roi; quelqu'assurée qu'elle soit, je sens que mes craintes ne finiront que lorsqu'il aura obtenu sa liberté. Vos craintes, madame, répondit M. de Thurin, ne sont que trop fondées, et je désirerois fort qu'il fût innocent; mais.... Quoi! monsieur, reprit aussitôt madame de Luz, pouvez-vous penser que M. de Luz soit coupable? Madame, répliqua M. de Thurin, il y a assez long-temps que je vous suis attaché à l'un et à l'autre, pour désirer qu'il ne le fût pas; et j'ai eu besoin des preuves les plus fortes pour le croire. Non, monsieur, reprit encore madame de Luz, cela n'est pas possible; je n'en ai pas eu la moindre connoissance. M. de Luz n'a jamais eu de secret pour moi; il a toujours été

autant mon ami que mon mari; il n'auroit jamais pris un parti si dangereux sans me consulter; et je ne l'aurois pas laissé s'engager dans des démarches aussi criminelles. Non, monsieur, encore un coup, cela ne sauroit être. Et c'est justement, madame, répondit M. de Thurin, c'est votre vertu qui l'a effrayé, et qui l'a empêché de vous faire part de son dessein. Apparemment qu'il s'étoit d'abord si fort engagé avec le maréchal de Biron, qu'il ne lui étoit plus permis de reculer. Il étoit convaincu, par l'expérience qu'il avoit faite de la sagesse de vos conseils, que vous voudriez vous opposer à une entreprise aussi folle; et son respect pour votre vertu a été la cause de son silence. Malheureusement son crime n'est que trop prouvé; et il est bien cruel pour moi d'être son juge, après avoir été, et étant encore son ami. Eh! pourquoi, monsieur, reprit madame de Luz, si mon mari est coupable, si vous êtes réellement notre ami, êtes-vous si fâché d'être chargé d'une affaire dans laquelle vous pouvez nous rendre des services que nous attendrions peut-être inutilement de tout autre? Les priviléges de votre état ne sont pas si grands qu'on le dit, ou il doit vous être aussi facile que naturel de sauver un ami coupable.

Le jour que le roi nous confie ses intérêts, ré-

pondit M. de Thurin, quand il nous rend dépositaires de sa justice et de son autorité, nous devons tout oublier, excepté nos devoirs. Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, je ne vois que trop que nous ne trouverons en vous que notre juge. Il y a eu un temps où ma sollicitation auroit eu quelque poids auprès de vous. Elle sera toujours infiniment puissante sur mon esprit, reprit M. de Thurin en s'adoucissant; vous ne me rendez pas justice; mais je vous convaincrai, madame, que personne ne vous est plus dévoué que moi; et, pour me mettre en état de vous servir avec plus de succès, il n'est pas à propos que nous ayons aujourd'hui un plus long entretien. J'attends M. de Bellegarde qui doit venir m'apporter quelques ordres de la cour; il n'est pas nécessaire qu'il vous trouve ici, quoiqu'il soit naturel que vous veniez chez moi, qui suis juge de M. de Luz. Je ne veux pas que l'on puisse soupçonner que vos sollicitations aient contribué à me le faire trouver innocent. Demain je vous attendrai après midi; je vous ferai voir les preuves du crime de M. de Luz, et nous chercherons les moyens pour le soustraire à la sévérité des lois.

Madame de Luz promit à M. de Thurin de se trouver le lendemain chez lui, et sortit. Le discours de M. Thurin lui avoit d'abord donné

trop de crainte, pour qu'elle ne fût pas infiniment sensible au procédé d'un homme à qui elle avoit autrefois marqué assez de mépris pour qu'il eût pu en conserver quelque ressentiment, et qui cependant lui faisoit voir la plus grande générosité. Madame de Luz, déjà pénétrée de reconnoissance, se promettoit bien de la marquer à l'avenir à M. de Thurin par tous les sentimens de l'amitié la plus vive, et de l'estime la plus parfaite. Cependant, toujours inquiète du sort de son mari, elle ne manqua pas de se trouver le lendemain, à l'heure marquée, chez M. de Thurin. Elle le trouva seul, comme il le lui avoit promis; et il avoit eu soin de faire, ce jour-là, défendre sa porte, afin de n'être pas troublé dans cette conférence.

Aussitôt qu'on annonça madame de Luz, M. de Thurin alla au-devant d'elle; et lorsqu'ils furent entrés dans son cabinet: Madame, lui dit-il, comme vous pouvez dès à présent être tranquille sur le sort de M. de Luz, par les mesures que j'ai déjà prises, je ne craindrai point de vous alarmer en vous montrant les preuves de son crime. Ce n'est point un soupçon vague; ce n'est pas sur la déposition du maréchal de Biron, c'est sur les lettres mêmes de M. de Luz. Prenez et lisez, ajouta-t-il; voilà la moins forte de plusieurs qu'il a écrites au maréchal. M. de Thu-

rin donna en même temps à madame de Luz une des lettres que le baron avoit écrites au maréchal, et dans laquelle il entroit dans un grand détail au sujet de la conjuration, comme nous l'avons déjà dit. Madame de Luz, qui reconnut d'abord l'écriture de son mari, n'eut pas plutôt lu cette fatale lettre, qu'elle ne put douter davantage de son crime. Je vois, lui dit-elle, monsieur, que M. de Luz auroit besoin de toute la clémence du roi, si vous ne nous aviez pas permis de compter sur votre amitié. Vous le pouvez sans doute, reprit M. de Thurin, et vous n'avez déjà plus rien à craindre. Ces lettres, ajouta-t-il, en reprenant celle que madame de Luz venoit de lire, qui sont les seules pièces contre M. de Luz, ne sont pas connues de M. de Fleury. Je les ai soustraites du procès ; et je puis, à présent, tourner l'affaire de telle façon que M. de Luz ne sera plus qu'un innocent arrêté sur de simples soupçons, pour la sûreté de l'état, et à qui le roi se croira obligé de faire oublier sa prison en le comblant de ses grâces.

Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, que ne vous dois-je pas! et par quelle reconnoissance pourrai-je m'acquitter envers vous! Madame, reprit M. de Thurin, il vous est aisé de le faire; et, quel que soit le service que je vous rends aujourd'hui, je me trouverai encore char-

gé de la reconnoissance. Ah ! parlez, monsieur, répliqua madame de Luz ; qu'exigez-vous ? Croyez que je ne suis pas plus sensible aux marques de votre amitié, que je le serai au plaisir de la reconnoître. Ah ! madame, reprit M. de Thurin en soupirant, que je serois heureux si vous teniez votre promesse ; car enfin mon cœur est toujours le même. Oserois-je espérer d'avoir enfin touché le vôtre, quand je trahis mon devoir pour vous? Croirez-vous pouvoir encore m'accabler de mépris? Ah! madame, soyez enfin sensible à la passion d'un homme qui, en conservant la vie de votre mari, se trouveroit encore heureux de vous sacrifier la sienne.

Madame de Luz fut si frappée de ce discours, qu'elle ne savoit comment y répondre ; mais passant tout à coup de la vivacité que lui avoit d'abord inspirée la reconnoissance, à un sentiment plus fier, et tâchant cependant de cacher son indignation, pour ne laisser voir que sa surprise et sa douleur : Quoi ! monsieur, dit-elle, votre procédé n'étoit donc qu'une fausse générosité? Vous ne m'offrez vos services que pour vous acquérir le droit de m'outrager. Avez-vous cru pouvoir abuser de mon malheur? Pensez-vous que la vertu me soit moins précieuse que la vie de M. de Luz? Plus il m'est cher, moins je dois le sauver à ce prix; mais vous n'avez sans doute

voulu que m'éprouver. N'abusez pas davantage de ma situation, et déclarez-moi plutôt si je ne dois plus compter sur vous, et si je ne dois songer qu'à fléchir la clémence du roi pour mon malheureux époux. Il faut que je vous sois bien odieux, madame, reprit M. de Thurin, ou que le sort de M. de Luz ne vous touche pas autant que vous voulez le faire croire, puisque vous refusez de lui racheter la vie par un peu de complaisance. Cessez, monsieur, répliqua promptement madame de Luz, cessez de m'outrager davantage; je ne sens que trop les ménagemens que je vous dois dans ce moment, et combien le malheur traîne encore après lui d'humiliations; mais cependant ne vous prévalez pas aussi cruellement et, je ne puis m'empêcher de le dire, aussi indignement de mon état. Vous savez que, dans tout autre temps, vous n'auriez pas osé me tenir des discours aussi outrageans; et, dans la crainte de me livrer à mon ressentiment dont les effets pourroient bien retomber sur M. de Luz, je vais sortir, et vous laisser à vos réflexions: elles vous rappelleront sans doute ce que vous devez à votre état, à mon rang, et peut-être à mon malheur. M. de Thurin crut remarquer, dans les paroles de madame de Luz, plus de mépris pour lui que de vertu. Il s'imagina qu'elle en ressentoit encore plus qu'elle

n'en faisoit éclater. Il en fut piqué, et lui répliquant avec quelqu'aigreur : Je sais, madame, que ce que j'exigeois de vous est ordinairement le fruit de l'inclination, plutôt que de la reconnoissance ; cependant la dernière rend peut-être une femme encore plus excusable que si elle se livroit à un vain caprice. Thurin ajouta tout de suite, soit qu'il eût pénétré quelque chose de l'amour de M. de Saint-Géran, dont l'amitié tendre pour sa cousine pouvoit être suspecte à un homme amoureux, jaloux et méprisé, pour qui tout est rival, soit qu'il n'eût d'autre dessein que d'exhaler son dépit par quelques reproches injurieux; il ajouta : M. de Saint-Géran, madame, vous trouveroit sans doute plus disposée à reconnoître un service de sa part, qui de la mienne vous devient odieux; et c'est ainsi que la vertu des femmes n'emprunte sa force que de la foiblesse de celui qui l'attaque.

Madame de Luz fut d'abord frappée de ce reproche; et elle y fut d'autant plus sensible qu'elle ne se sentoit pas absolument innocente à cet égard. On ne reste ordinairement dans les bornes de la modération, que lorsqu'on est injustement accusé; l'innocence est d'une grande consolation : c'est ainsi qu'il faut plus de philosophie dans les malheurs qu'on a mérités, que dans ceux dont on peut accuser le sort.

Madame de Luz ne put supporter ce dernier trait de la part de Thurin, et ce ne fut qu'aveo beaucoup de peine qu'elle put conserver encore quelque dignité dans son emportement: Qu'a de commun, lui dit-elle, M. de Saint-Géran avec votre audace? Je sens assez ce que je dois attendre d'un homme qui trouve le crime ou l'innocence suivant les passions dont il est agité. Je ne vous demande plus rien, vous n'êtes pas digne de rendre un service; mais j'espère en la clémence du roi: il aura sans doute pitié d'un ancien serviteur qui, par son repentir et par de nouveaux services, effacera son crime. Le roi est naturellement bon, et, pour le fléchir, je ne lui laisserai pas ignorer à quelles indignités le malheur de mon mari m'a réduite. Il saura en quelles mains il a remis son autorité respectable, et par quels crimes vous voulez la profaner. Il jugera que les outrages où j'ai été exposée, doivent en quelque sorte diminuer la peine de mon mari; et peut-être sera-t-il flatté que j'aie assez compté sur sa générosité pour préférer de lui devoir une grâce que j'ai eu horreur d'acheter par un crime.

Madame de Luz auroit sans doute continué, si Thurin ne l'eût interrompue: Madame, lui dit-il, avec un sang-froid et une tranquillité dignes du crime le plus réfléchi, votre colère vous

aveugle. Le roi ne vous croira pas. Toutes les parties dont les affaires prennent un mauvais tour, et qui ne peuvent en prévoir qu'un succès malheureux, ont coutume de déclamer contre leurs juges. Ces reproches, trop souvent répétés, ont aujourd'hui perdu tout crédit, lors même qu'ils sont les mieux fondés. Mais je suppose que le roi ajoute foi à vos discours : pouvez-vous imaginer que la grâce d'un rebelle soit le prix de votre vertu qui importe peu au salut de l'état ? Cette vertu, si précieuse à vos yeux, n'est qu'un préjugé chimérique, que les hommes, par un autre préjugé, exigent dans leurs femmes ou dans leurs maîtresses, et dont ils font peu de cas dans les autres. Elle peut quelquefois faire naître une estime stérile; mais, comme elle est contraire à leurs plaisirs, qui est leur intérêt le plus cher, ils ne croient pas lui devoir beaucoup de reconnoissance. Ainsi détrompez-vous qu'elle soit un moyen bien puissant auprès du roi. Il m'a déjà fait connoître qu'il vouloit, par plusieurs exemples de sévérité, prévenir dans la suite toute espèce de conjuration. Il semble que jusqu'ici sa clémence n'ait fait qu'enhardir la révolte. Il veut prendre une voie plus sûre, et sans doute l'unique qui convienne dans un état qui n'a été si long-temps la proie des guerres civiles, que parce qu'on ne s'est pas d'abord op-

posé avec assez de fermeté aux premières entreprises des esprits inquiets. C'est par là que les étrangers, jaloux de la puissance de la France, ont osé s'armer contr'elle, quand ils étoient sûrs de trouver dans son sein des complices.

D'ailleurs, si le roi vouloit encore user de quelqu'indulgence, elle ne s'étendroit jamais sur le baron de Luz: le roi s'en est déjà expliqué; il en est comptable à l'état, à sa sûreté, à sa gloire. Le baron de Luz est un homme de qualité, l'exemple en sera plus grand; ce sont les seuls qui fassent impression. C'est sur ce principe que le roi vient de sacrifier le maréchal de Biron, malgré les services qu'il en avoit reçus. Il a refusé sa grâce aux sollicitations de sa famille, qui est considérable dans l'état, et qui tient à tout ce qu'il y a de grand en France. Il aura du moins les égards pour elle de ne pas l'accorder à un homme qui, avec de la naissance, est cependant inférieur au maréchal, à un homme qui étoit même un complice plus dangereux et plus criminel que le comte d'Auvergne, dont le roi s'est assuré. La jeunesse et la naissance du comte peuvent être des motifs de clémence; car enfin il n'avoit que son nom dans la conjuration: au lieu que le baron de Luz étoit chargé, avec le maréchal de Biron, de maintenir dans le devoir la Bourgogne, où ils ont semé ensemble la re-

bellion, et qui devoit être le théâtre de la guerre. Ainsi, madame, vous pouvez voir le roi. Il vous plaindra, louera votre démarche, tâchera même de vous consoler, et sacrifiera votre mari à sa justice. Mais vous vous flattez du moins de me rendre la victime de votre ressentiment. Vous espérez que le roi ne se contentera pas de punir un sujet rebelle, et que le même esprit de justice lui fera sacrifier un juge dont la conduite n'aura pas été régulière, et qu'il me retirera la commission pour la remettre en des mains plus intègres : détrompez-vous encore à cet égard. Vous sentez d'abord que le baron de Luz n'en seroit pas mieux pour tomber entre les mains d'un homme qui ne pourroit se distinguer de son prédécesseur que par une sévérité inflexible. D'ailleurs, puisque nous sommes ici sans témoins, et s'il faut que je vous parle avec une franchise qui ne peut rien ajouter au mépris que vous avez déjà pour moi, pensez-vous, madame, que les rois soient bien persuadés qu'ils n'ont dans leurs tribunaux que des hommes incorruptibles ; et qu'ils remettent toujours leur autorité en des mains pures? Non, madame ; mais ils le supposent ; et, s'ils viennent quelquefois à se détromper, ils aiment mieux tolérer ou dissimuler un abus, que d'annoncer par un châtiment d'éclat qu'ils ont fait un mauvais choix,

et laisser soupçonner au public, dont les jugemens sont toujours outrés, que ceux qui sont en place peuvent être aussi criminels, mais qu'ils ont plus de prudence.

J'ajouterai que les juges dont l'intégrité n'est pas absolument inflexible, ne sont pas toujours les moins nécessaires à la cour. Il se rencontre souvent des affaires délicates où l'on a besoin de ces génies adroits, de ces consciences souples qui sachent le grand art de se prêter aux circonstances, en méprisant les formalités. On leur passe souvent bien des irrégularités à cause des services qu'ils peuvent rendre en plusieurs occasions où il s'agit d'affaires importantes, dont quelques-uns, qui prendroient leurs répugnances pour de la vertu, ne voudroient pas se charger, et que des esprits libres et dégagés des scrupules font réussir. Ainsi, madame, ajouta encore M. de Thurin, perdez toute espérance de sauver M. de Luz par d'autres voies que par celles que je vous ai offertes; ou de me faire craindre votre ressentiment, en essayant de me faire connoître au roi.

Madame de Luz, plus effrayée encore que surprise de la sincérité et de l'aveu affreux que Thurin venoit de lui faire, vit avec crainte et avec horreur qu'elle avoit affaire au plus adroit, au plus dangereux et au plus scélérat de tous les



hommes. Elle n'eut pas la force de répondre, et, se laissant tomber dans un fauteuil, elle ne put s'exprimer que par des sanglots.

Thurin parut ému de son état, ou plutôt il espéra profiter de son abattement pour oser porter plus loin ses entreprises. Une personne alarmée, abattue et humiliée ne voit que son malheur, et n'ose quelquefois pas avoir de la vertu; elle accompagne rarement l'infortune.

Thurin se jeta aux genoux de madame de Luz, et voulut la consoler. Elle ne sentit pas plutôt qu'il osoit lui baiser la main, qu'elle se releva avec précipitation, et s'avança vers la porte. Il voulut la retenir; mais elle, sans daigner lui parler, lui lança un regard plein de fureur et de mépris, sortit, monta en carrosse et retourna chez elle.

Thurin resta interdit, confus, et la fureur dans l'âme. Il n'avoit pas douté de triompher de madame de Luz. Un scélérat n'a point de remords, mais il a de l'orgueil. Il étoit au désespoir de lui avoir fait connoître son caractère affreux, sans en avoir retiré d'autre fruit que de lui avoir inspiré une horreur invincible. Peut-être que, s'il eût prévu le mauvais succès de son dessein, il auroit offert généreusement ses services à madame de Luz. Il se seroit du moins acquis une amie; et ce sont celles dont on n'a rien exigé,

que la reconnoissance mène le plus loin. Thurin, voyant qu'il n'avoit plus rien à prétendre pour son amour, ne songea plus qu'à satisfaire son dépit. Il venoit d'offrir de rendre innocent un coupable; avec son ressentiment et ses talens, il lui auroit été aussi facile de rendre criminel un innocent; et malheureusement le baron de Luz n'avoit fourni que trop de preuves contre lui-même. Cependant, comme l'amour est toujours inséparable de l'espérance, Thurin ne voulut pas se priver de tous les moyens d'appaiser madame de Luz. Il se contenta de paroître, en public, appréhender pour le baron de Luz; et, sans prononcer expressément qu'il eût été complice du maréchal de Biron, il laissa soupçonner, à ceux qu'il vit ce jour-là même, qu'il n'étoit guère possible que le baron fût absolument innocent, après avoir eu des liaisons aussi étroites avec le maréchal.

Cette affaire étoit alors la nouvelle de Paris. L'heureuse oisiveté dont jouissent, dans cette capitale, les gens du grand monde plus attachés à cette ville qu'ils n'y sont nécessaires, fait que la moindre aventure les intéresse et les partage. On y prend parti sur tous les événemens; et il n'est pas étonnant que la fin tragique du maréchal de Biron, et les suites de cette affaire importante, occupassent alors entièrement les es-

prits. Dans une telle circonstance, les moindres paroles de Thurin donnèrent matière à bien des commentaires. Un juge qui laisse pressentir le jugement qu'il porte d'une affaire, en occasionne beaucoup de téméraires.

Il se répandit, dès le jour même, que le baron de Luz étoit extrêmement criminel; qu'il avoit inspiré les premières idées de révolte au maréchal de Biron, et qu'il auroit bientôt un pareil sort. Ces bruits parvinrent jusqu'à M. de Saint-Géran. Il alla dès le soir même voir madame de Luz, pour s'éclaircir de la vérité, et pour lui rendre tous les services que les amis se doivent réciproquement. L'abattement où il la trouva lui fit croire que la nouvelle qui se répandoit n'avoit que trop de fondement. Ah! madame, lui dit-il, qu'avez-vous appris de M. de Luz? Je me flattois que le bruit qui court dans Paris n'étoit qu'un artifice de ses ennemis; mais l'état où je vous vois ne me confirme que trop ce qu'on vient de me dire. Eh! que vous a-t-on dit, répondit madame de Luz, l'esprit encore rempli de toutes les images funestes qu'y avoient imprimées les discours de Thurin?

Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Géran, est-ce avec moi que vous devez dissimuler? Quand le public ne m'auroit pas instruit du tour malheureux que prend cette affaire, de-

vriez-vous m'en faire un secret; et ne connoissez-vous pas assez mon attachement inviolable pour tout ce qui vous touche? N'ai-je pas sujet de me plaindre de ce que vous n'avez pas pour moi la confiance qu'on doit à ses amis, dans les temps où ils nous sont le plus nécessaires? De grâce, reprit précipitamment madame de Luz, apprenez-moi vous-même ce qui se répand au sujet de M. de Luz. Madame, répondit M. de Saint-Géran, quoique j'aie peine à me persuader, sur-tout par l'accablement où je vous vois, que vous ignoriez l'état de son affaire, je vous dirai qu'on la regarde dans Paris comme très-sérieuse, et devant bientôt finir par le plus grand malheur qui pût arriver et à vous et à moi. Quoi! monsieur, s'écria madame de Luz, il y auroit à craindre pour la vie de mon mari, et l'on croit que le roi veut le faire périr? Il est vrai que j'ai trouvé M. de Thurin peu prévenu en sa faveur, et c'étoit la cause de mes alarmes; mais je ne croyois pas que mon malheur fût aussi assuré.

Madame de Luz ne voulut pas encore laisser soupçonner ce qui s'étoit passé entr'elle et Thurin : elle auroit voulu se le cacher à elle-même. L'éclat, en pareil cas, est plus ordinaire aux fausses prudes qu'aux femmes vertueuses. Les prudes espèrent en recueillir une réputation dont

elles sentent bien qu'elles ont besoin, peut-être même faire honneur à leurs charmes qui leur sont plus précieux que la vertu. Une femme raisonnable est effrayée de tout ce qui porte l'idée du crime. Elle craint qu'on ne soupçonne que l'espoir et la facilité aient enhardi l'insolence. Il y a au moins autant de vertu à ne pas éclater; et il y a certainement plus de pudeur.

Tandis que ces réflexions agitoient madame de Luz : Je crois, continua M. de Saint-Géran, qu'il n'y a pas un instant à perdre. Il faut dans le moment voir les juges. Il faut pressentir l'esprit du roi, employer tous nos amis, et ne rien oublier pour sauver un mari qui vous est cher, et à moi un ami respectable. Oui, madame, c'est en vain que l'amour voudroit me donner quelqu'espoir; je ne vois plus M. de Luz comme un rival dont la vie est contraire au bonheur de mes jours, je ne vois que son malheur. Je serois trop heureux qu'il pût devoir son salut à mes soins. Je ne formerai point de souhaits indignes de vous et de moi. Je ne serois pas digne de vous aimer, si ma vertu ne m'étoit plus chère que vous-même. Je vais dans ce moment chez tous les juges, voir quelles mesures nous pouvons prendre; et je viendrai demain vous en rendre compte.

Madame de Luz ne put s'empêcher d'être sen-

sible à la générosité de M. de Saint-Géran. Elle lui fit les remercîmens les plus tendres, et il sortit aussitôt. Lorsqu'elle fut seule, elle se livra à toute sa douleur. Elle comprit aisément que Thurin, n'ayant pu la faire consentir à ses infâmes désirs, étoit au désespoir de s'être inutilement déshonoré dans son esprit; qu'il se livroit maintenant à son dépit et à sa rage; et qu'il avoit sans doute fait connoître au parlement et au roi les preuves qui condamnoient M. de Luz. Si Thurin n'eût été qu'un juge intègre et sévère, madame de Luz n'auroit été qu'affligée; mais elle ne pouvoit s'empêcher de se livrer à toute son indignation et à toute sa fureur, quand elle envisageoit que son mari n'étoit pas sacrifié à la justice du roi, mais qu'il devenoit la victime d'un scélérat. Elle ne pouvoit penser qu'en frémissant, que son mari seroit devenu innocent, si elle eût voulu se rendre criminelle.

Ce qui lui donnoit encore plus d'horreur pour Thurin, étoit le procédé généreux de M. de Saint-Géran qu'elle aimoit, dont elle étoit adorée; et qui, loin de se prêter au moindre espoir qu'un amant ordinaire, avec une probité commune, auroit sans doute conçu dans une telle circonstance, faisoit tous ses efforts pour assurer le salut de son rival, aux dépens d'un bonheur qu'il se seroit reproché. Quelle différence la

probité délicate met entre deux hommes qui ont les mêmes désirs ! Madame de Luz étoit donc tour à tour occupée du crime de Thurin, de la vertu de M. de Saint-Géran, et du malheur de son mari.

Cependant, à force d'admirer la générosité de M. de Saint-Géran, madame de Luz crut s'apercevoir qu'elle en étoit trop touchée, elle se le reprocha : le malheur des âmes délicates est de se faire des scrupules. Elle craignit qu'une estime si réfléchie ne fût un désir caché, un espoir déguisé de pouvoir un jour être à M. de Saint-Géran ; elle s'imaginoit avoir déjà trahi ce qu'elle devoit à son mari. Ah ! dit-elle, seroit-ce donc l'amour et non pas la vertu qui m'a fait résister à Thurin? Violerois-je mes devoirs quand je crois les remplir? ou ne sont-ils qu'un vain fantôme qui couvre les plus lâches sentimens? N'est-ce point à M. de Saint-Géran que je sacrifie mon mari? Est-ce lui, du moins, que je dois charger de son salut? Dois-je m'en reposer sur sa générosité? Non, je ne dois pas lui donner un si grand avantage sur moi. Allons plutôt implorer le secours de tous mes amis; me jeter aux pieds du roi; et, s'il le faut, lui déclarer que Thurin est capable de faire périr mon mari, malgré son innocence ; lui découvrir à quel indigne prix il avoit mis sa grâce. Essayons

du moins ou de sauver mon mari, ou de perdre mon persécuteur. Madame de Luz passa la nuit dans ces agitations.

Le jour paroissoit à peine, qu'elle demanda si M. de Saint-Géran avoit envoyé personne; on lui dit que non. Elle s'imagina qu'il ne s'étoit pas donné tous les soins qu'il lui avoit promis; que tant de négligence marquoit peu d'intérêt; et qu'elle ne devoit rien attendre que d'elle-même. Elle délibéra quelque temps sur le parti qu'elle avoit à prendre, et résolut enfin de faire encore une tentative auprès de Thurin. Elle sortit dans ce dessein, et se rendit chez lui. Elle apprit, en y entrant, que M. de Saint-Géran venoit d'en sortir.

Thurin ne s'attendoit guère qu'il dût recevoir la visite de madame de Luz, après la hauteur, le mépris, et l'horreur qu'elle lui avoit marqués en le quittant. Il croyoit qu'elle sacrifieroit plutôt la vie de son mari que de chercher à obtenir son salut d'un homme qui lui étoit si odieux. Il ne laissoit pas de craindre, malgré la fermeté qu'il lui avoit montrée, qu'elle n'allât en effet se jeter aux pieds du roi. Mais ses discours avoient fait trop d'impression sur l'esprit de madame de Luz, pour qu'elle osât hasarder une pareille démarche: si elle ne réussissoit pas, c'étoit perdre son mari sans ressource.

Thurin ressentit donc quelque joie lorsqu'on lui annonça madame de Luz; mais il n'abandonna pas son premier dessein, et il voulut dissimuler le plaisir qu'il avoit de la revoir. Madame de Luz, en l'abordant, étoit pâle, tremblante, et si confuse qu'elle eut beaucoup de peine à s'exprimer. La vertu malheureuse est plus aisée à déconcerter que le crime; et il n'y a peut-être pas de situation plus cruelle et plus humiliante pour une âme noble, que d'être réduite à demander une grâce à quelqu'un qu'on méprise.

Dois-je croire, lui dit-elle, monsieur, ce qu'on vient de m'annoncer? Est-il vrai que vous ayez condamné mon mari? Ah! je ne vois que trop que vous avez résolu sa perte. Moi! madame, reprit froidement Thurin; je suis son juge et non pas sa partie. Je souhaiterois le trouver innocent, et c'est malgré moi que je condamne un coupable. Ah! monsieur, reprit madame de Luz, vous trouviez hier qu'il vous étoit si facile de le sauver: qu'est-il survenu depuis qui rende sa mort nécessaire? Madame, répliqua Thurin, vos scrupules sur votre devoir m'ont éclairé sur le mien; et votre vertu a été pour moi une leçon d'intégrité. Un juge, reprit-elle, est-il donc un barbare qui ne puisse se relâcher de la rigueur des lois en faveur de l'humanité? Madame, reprit encore Thurin, vous vous alarmez

peut-être mal à propos, et M. de Luz peut bien être innocent. Hélas ! dit madame de Luz, vous ne le croyez pas ; et, quand il le seroit, n'est-ce pas vous?..... Mais la douleur m'aveugle, et je ne pense pas que je ne suis ici que pour vous fléchir, et non pour vous irriter. Ce n'est pas à moi, madame, répliqua Thurin, que doivent s'adresser vos supplications : voyez le roi; c'est à nous à faire justice, et ce n'est qu'à lui qu'il appartient de faire grâce. Dans ce moment, madame de Luz, suffoquée par les sanglots et fondant en larmes, tomba aux genoux de Thurin. Hélas! lui dit-elle, serez-vous inexorable? Ayez pitié de mon malheureux époux; ayez pitié de l'état où vous me réduisez, mon sort est entre vos mains.

Madame de Luz étoit dans cet état lorsque Thurin, ne pouvant s'empêcher de rougir de voir une femme de cette naissance dans un abaissement si peu digne d'elle et de lui, la releva ; et, la faisant asseoir, il se jeta lui-même à ses pieds. Vous voyez, madame, ce que peuvent vos charmes, puisqu'ils me font violer mon devoir. Devez-vous être surprise qu'ils aient égaré ma raison? Oui, madame, je vous suis entièrement dévoué. Quoique le roi soupçonne une partie du crime de M. de Luz, quoique le public en porte le même jugement, et qu'il me soit

d'autant plus dangereux de le rendre innocent, que je me perds sans ressource si le roi vient à savoir que j'ai trahi sa confiance, vos moindres désirs sont mes lois les plus sacrées : vous ne devez pas être inflexible à mon égard, lorsque je vous sacrifie tout. Mais je ne vous dissimule point que mon amour méprisé se changeroit en fureur ; je perdrois M. de Luz : ne soyez pas insensible à sa perte et à l'amour le plus violent. Thurin, en prononçant ces paroles et toujours aux genoux de madame de Luz, tâchoit de porter ses entreprises plus loin. Madame de Luz, effrayée et toute en pleurs, voulut le repousser : Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, qu'exigez-vous de moi ? Grand Dieu ! quelle est ma situation ! Mais Thurin tout en feu et devenu plus entreprenant : C'en est trop, dit-il ; il faut ou satisfaire mes désirs, ou voir votre mari sur l'échafaud. L'infortunée madame de Luz, malgré ses soupirs et ses larmes, malgré l'horreur que lui inspiroit Thurin, vaincue par le malheur, fut forcée d'immoler au salut de son mari, la vertu, le devoir et l'amour ; et Thurin fut, dans ce moment, le plus heureux des hommes, s'il étoit possible de l'être dans le crime, et lorsque le cœur devroit être déchiré de mille remords.

Thurin se jeta ensuite aux pieds de madame de Luz ; il lui prit les mains, et, ne cessant de

les baiser, il lui fit mille protestations de ne vivre jamais que pour elle. Il se livra enfin à tous les transports qui n'appartiennent qu'à des amans heureux, c'est-à-dire à des amans aimés.

Madame de Luz, devenue insensible à toutes les actions et à tous les discours de Thurin, n'y répondoit que par les larmes les plus amères. Elle ne pouvoit parler, les sanglots lui coupoient la voix. Elle n'osoit le regarder. Elle n'osoit plus lui faire de reproches; elle ne s'en trouvoit pas digne, et elle se livroit à toute sa douleur. Thurin ne la quitta que pour prendre sur son bureau les lettres de M. de Luz, et tout ce qui y avoit rapport; il les mit dans un porte-feuille : Voilà, lui dit-il, madame, tout ce qui pouvoit décider le sort de M. de Luz. Mais ce n'est pas assez : je vais au Louvre; je rendrai compte au roi de tout ce qui le regarde; et je ne manquerai pas de le peindre comme l'homme le plus innocent, le sujet le plus fidèle, et à qui on ne sauroit, par trop de grâces, faire oublier une prison injuste.

Madame de Luz, toujours fondant en larmes, ne répondoit pas à ce discours. Quoique le salut de son mari eût été l'unique cause de son malheur, elle n'y paroissoit plus sensible par la grandeur du prix qu'il lui avoit coûté. Cependant Thurin continuant toujours à lui parler, elle revint enfin à elle, se leva, et, sans lui répon-

dre, voulut sortir. Thurin essaya de la calmer, et lui demanda sa grâce; mais madame de Luz, s'efforçant de parler, et sa voix se faisant passage à travers mille sanglots : Monsieur, lui dit-elle, n'abusez pas davantage de mon état; de grâce, laissez-moi me retirer, et du moins vous cacher ma honte. Thurin craignant de l'affliger encore, ou peut-être quelques remords commençant à se faire sentir dans son cœur, et rougissant d'un bonheur dont il étoit si peu digne, il n'osa pas lui résister. Alors madame de Luz, rappelant toute la fermeté qui pouvoit cacher sa honte et le désordre où elle étoit, essuya ses larmes, prit le porte-feuille qui étoit devant elle, et sortit. Elle cacha à ses gens le trouble de son âme le mieux qu'il lui fut possible.

Lorsqu'elle fut seule, ses larmes recommencèrent; les sanglots la suffoquoient; elle se livra à toute sa douleur. Elle envisagea ce qui venoit de lui arriver; il lui sembloit que c'étoit un songe qu'elle ne pouvoit se persuader. Elle ouvre ce fatal porte-feuille, elle y trouve en effet les lettres de M. de Luz : elle les lit, et ne peut s'empêcher de les mouiller de ses larmes : elles lui rappeloient des idées trop funestes. Enfin, après avoir vu que Thurin lui avoit remis les moindres papiers où le nom et l'écriture de M. de Luz se trouvoient, elle les brûla tous pour en

dérober à jamais la connoissance. Heureuse si elle eût pu anéantir en même temps l'idée de de son malheur, la douleur et les remords qui la dévoroient!

Tandis que madame de Luz se livroit à son désespoir, M. de Saint-Géran n'étoit occupé que du sort de M. de Luz, et du soin de le sauver. Il étoit allé, le jour précédent, pour voir Thurin, et n'avoit pu lui parler. Il y étoit retourné le lendemain matin. Thurin ne lui donna pas une longue audience; et, sans laisser pénétrer ses sentimens, lui dit, pour toute réponse, qu'il étoit parfaitement instruit de l'affaire de M. de Luz, et que dès ce jour même il en rendroit compte au roi. M. de Saint-Géran, ne pouvant pas le faire expliquer davantage, sortit un moment auparavant que madame de Luz y arrivât. Il résolut d'aller au Louvre pour savoir quel seroit le succès du rapport que Thurin devoit faire au roi. Il y avoit déjà quelque temps qu'il y étoit, lorsqu'il vit arriver Thurin au lever. En effet, aussitôt que madame de Luz l'eut quitté, il se rendit auprès du roi pour tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Le roi, l'ayant aperçu, lui demanda s'il avoit quelque chose de nouveau à lui apprendre. Oui, sire, répondit-il, je suis maintenant en état de rendre compte de toute la suite de l'affaire du maréchal de Biron à

votre majesté, s'il lui plaît de m'accorder un moment d'audience particulière.

Le roi, qui avoit cette affaire fort à cœur, ayant fini de s'habiller, donna ordre à Thurin de le suivre dans son cabinet, où étant seul avec lui : Sire, lui dit-il, votre majesté ayant donné aux rebelles de son royaume un exemple de justice en la personne du maréchal de Biron, j'ai examiné avec soin quels indices on pourroit trouver dans les papiers du maréchal : j'aurois soupçonné la fidélité du baron de Luz par les liaisons étroites qu'il paroissoit avoir avec lui; mais, après l'examen le plus exact, non-seulement je n'ai rien trouvé qui chargeât le baron; mais il y a des preuves de son innocence. Le maréchal gardoit des copies des lettres qu'il écrivoit : en voici plusieurs adressées à Picoti, son agent à Bruxelles, qui sont absolument la justification du baron de Luz. Le roi les prit, les lut, et vit que le maréchal mandoit à Picoti que la seule personne qui l'embarrassoit et qui l'inquiétoit pour l'exécution de son projet, étoit le baron de Luz; que c'étoit un homme extrêmement attaché à son devoir, et qui, dans les guerres civiles, étoit un des plus déterminés royalistes; qu'il étoit difficile qu'on pût donner passage aux Espagnols par la Bourgogne, sans que le baron en fût instruit et en avertît la cour; qu'au surplus, on

Digitized by Google

pourroit s'en défaire et l'immoler au secret de la conjuration, lorsqu'il seroit temps d'agir.

Ces lettres avoient effectivement été écrites par le maréchal de Biron avant qu'il eût séduit le baron de Luz, et dans le temps où il désespéroit d'y réussir. Vous voyez par là, sire, reprit Thurin, que non-seulement le baron de Luz n'étoit pas instruit de l'intrigue; mais que sa présence en Bourgogne a peut-être empêché qu'elle n'éclatât, et que, pour en assurer le succès, on en vouloit même à ses jours. Je crois donc que votre majesté, après avoir satisfait à sa prudence en le faisant arrêter, doit aujourd'hui reconnoître sa fidélité en lui faisant rendre sa liberté.

C'est assurément, dit le roi, la moindre chose que je lui doive quant à présent : je ne prétends pas m'acquitter à si peu de frais; et je veux lui faire oublier, à force de bienfaits, ce que la malheureuse nécessité m'a obligé de lui faire souffrir. C'en est assez, M. de Thurin, ajouta le roi; je ne veux pas que vous poussiez vos recherches plus loin. Puisque le baron de Luz est innocent, et qu'il étoit le seul homme considérable dont la conduite méritât mon attention, ce n'est pas la peine de rechercher les autres, qui auront sans doute plutôt été séduits que mal intentionnés pour l'état, et dont ma clémence fera des sujets d'autant plus fidèles, qu'ils croiront, par

Digitized by Google

la tranquillité où je les laisserai, qu'ils n'ont pas même été soupçonnés. Ils ne sont pas à craindre; et, puisque je leur pardonne, je ne veux pas même les connoître, afin de les traiter comme le reste de mes sujets. Que cette affaire soit donc absolument ensevelie : je me charge du comte d'Auvergne. Pour vous, allez promptement faire rendre la liberté au baron de Luz, et l'assurer de mes bontés.

C'est ainsi que l'adroit Thurin étoit également propre à servir ou à nuire, suivant ses intérêts ou ses plaisirs. Sire, dit-il, le marquis de Saint-Géran, ami particulier du baron de Luz, est dans l'antichambre; vous ne sauriez donner la commission d'aller faire sortir le baron à quelqu'un qui y soit plus sensible. Tant mieux, répondit le roi, j'estime Saint-Géran; qu'on le fasse entrer. M. de Saint-Géran, extrêmement surpris, parut devant le roi. Je vous sais bon gré, lui dit le roi, d'être demeuré attaché à votre ami dans sa disgrâce. Allez, de ma part, lui rendre la liberté. Le marquis de Saint-Géran, transporté de joie, remercia le roi d'avoir bien voulu le choisir pour cette commission. L'ordre fut expédié sur-le-champ, et M. de Saint-Géran partit en répandant cette nouvelle.

Tous ceux qui étoient restés amis de M. de Luz, ou qui crurent qu'il étoit permis de le re-

devenir, partirent avec lui. D'autres se récrièrent sur la justice du roi, sur l'innocence du baron; et disoient qu'ils ne l'avoient jamais soupçonné d'être criminel; que tôt ou tard la vérité perce, et que l'innocence triomphe. Enfin les courtisans de ce temps-là pensoient et parloient comme ceux d'aujourd'hui.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE MADAME

DE LUZ.

ANECDOTE DU RÈGNE DE HENRI IV.

SECONDE PARTIE.

LE marquis de Saint-Géran, suivi d'un grand nombre de personnes, arriva à la Bastille, et en fit sortir le baron de Luz. Aussitôt que le baron apprit qu'il étoit libre, il sentit qu'il étoit plus heureux qu'innocent. Après avoir embrassé le marquis de Saint-Géran et tous ceux qui l'avoient suivi, il partit sur-le-champ, croyant que, malgré l'idée que l'on avoit de son innocence, son premier devoir étoit de remercier le roi: les princes voulant en général que l'on reçoive toujours une justice comme une grâce. Il arriva donc au Louvre, suivi de tout ce cortége. Le roi le reçut avec bonté. Baron, lui dit-il, aussi-

tôt qu'il l'aperçut, je viens enfin de vous rendre justice; oublions le passé, continuez à me bien servir, et comptez que je ne vous aimerai pas moins, quoique j'aie eu tort avec vous. Le baron de Luz ne répondit au roi qu'en se jetant à ses pieds. Le roi lui tendit la main, et le releva. Allez, lui dit-il, voir madame de Luz et calmer toutes ses alarmes. Le baron de Luz prit congé du roi, et arriva chez lui suivi des mêmes personnes qui l'avoient accompagné au Louvre.

Madame de Luz, plongée dans la douleur, et qui avoit fait défendre sa porte à tout le monde, fut extrêmement surprise d'entendre plusieurs carrosses qui entroient dans sa cour, et bientôt après le bruit d'un grand nombre de personnes qui s'approchoient de son appartement, sans être annoncées. Elle appeloit ses gens pour en savoir le sujet, lorsqu'elle vit paroître devant elle M. de Luz suivi d'une foule de ses amis. Il courut l'embrasser avec mille transports.

Jamais surprise ne fut égale à celle de madame de Luz. La présence de son mari fut pour elle un coup de foudre: celle de Thurin, le souvenir de son crime, et tout ce qui lui étoit arrivé, ne pouvoient pas lui porter un coup plus cruel. Elle revoyoit un mari à qui elle n'osoit plus donner ce nom; qui, en paroissant devant elle, sembloit moins touché du plaisir de jouir

de la liberté, que de celui de retrouver une femme qu'une longue séparation lui avoit rendue plus chère. Elle le voyoit se livrer aux transports les plus vifs, et l'accabler des caresses les plus tendres, dans le moment qu'elle venoit de lui faire le plus sensible outrage. Elle n'osoit répondre à ses caresses; peu s'en fallut qu'elle ne lui déclarât qu'elle en étoit indigne. Cependant elle se remit le mieux qu'il lui fut possible; et le baron de Luz attribua le désordre de sa femme à la surprise où elle étoit de le voir dans un temps où tous ses amis craignoient pour ses jours. Le nombre prodigieux d'amis qui l'avoient accompagné depuis la Bastille jusque chez lui, achevèrent, par leur empressement, de cacher l'embarras de madame de Luz.

M. de Saint-Géran étoit le seul qui, dans la joie qu'il marquoit, ressentoit en lui-même quelques mouvemens secrets et involontaires qui la combattoient. Ce n'est pas qu'il n'eût fait tout au monde, et qu'il n'eût hasardé même sa vie pour sauver celle du baron. Mais, lorsque M. de Luz fut en sûreté, que la générosité fut satisfaite et inutile, l'amour reprit tous ses droits. M. de Saint-Géran ne laissoit cependant rien paroître qui pût déceler ses sentimens secrets; peut-être ne les démêloit-il pas bien lui-même. Ce n'étoit qu'un mouvement secret de la nature

qui ne pouvoit éclater sur son visage que pour des yeux aussi clairvoyans que ceux d'une amante, et personne ne crut faire à M. de Luz des complimens plus sincères que M. de Saint-Géran.

Pendant que M. de Luz recevoit les complimens de toute la cour, madame de Luz étoit obligée de cacher le chagrin intérieur qui la dévoroit, et de prétexter souvent quelqu'incommodité qui pût paroître la cause de l'abattement où elle étoit.

Le baron de Luz ne manquoit pas un jour d'aller faire sa cour. Le roi l'entretint souvent des affaires de la Bourgogne; et, quelques jours après, il déclara qu'il donnoit ce gouvernement à M. le Dauphin; que M. de Luz et M. de Bellegarde en seroient les lieutenans généraux sous lui, et partageroient entr'eux toute l'autorité dont étoit revêtu le maréchal de Biron.

Ce changement dans la forme du gouvernement de Bourgogne étoit extrêmement favorable au baron de Luz. Quoiqu'il eût un collègue dans M. de Bellegarde, son autorité partagée devenoit cependant plus grande sous M. le Dauphin, que lorsque le maréchal de Biron y commandoit. Mais la faveur dont le baron de Luz commençoit à jouir, ne consoloit pas madame de Luz.

Quoiqu'elle ne fût devenue la victime de la scélératesse de Thurin que pour sauver la vie de son mari, elle se repentoit toujours de ce qu'il lui en avoit coûté. La présence de son mari lui reprochoit d'avoir violé ses devoirs. La vue de M. de Saint-Géran lui rappeloit l'amour outragé, et le souvenir de Thurin lui causoit une horreur qui achevoit de déchirer son âme.

Thurin s'étoit en vain flatté de s'être acquis le droit de continuer quelque commerce avec madame de Luz. Il s'imaginoit, sur le caractère ordinaire des femmes, que le sacrifice qu'il en avoit obtenu la lui avoit soumise. Une femme qui s'est une fois livrée à un homme, si elle ne lui a pas engagé son cœur, lui a du moins donné des droits sur sa complaisance: ou elle s'attache à son amant, ou elle obéit à son tyran; et la passion brutale d'un scélérat n'en exige pas davantage. Thurin crut n'avoir pas besoin d'autre titre pour aller la voir; et il comptoit bien, s'il la trouvoit seule, prendre avec elle des arrangemens, et lier un commerce réglé.

Madame de Luz étoit seule en effet lorsqu'on le lui annonça. L'indignation, qui au nom de Thurin s'éleva dans son cœur, l'empêcha de répondre. Si elle eût prévu son audace, elle lui eût fait défendre sa porte; et elle n'étoit pas encore revenue de son trouble lorsqu'il entra. Ma-

dame, lui dit-il, quoique je n'aie pas dû l'excès de vos bontés à votre inclination, qui seule pourroit rendre mon bonheur parfait, je sens que je vous suis attaché pour ma vie. Je veux faire tous mes efforts pour effacer de votre esprit ce que mon entreprise paroît avoir eu de violent; et je ne puis être heureux, si par mes soins, mes respects, et une entière soumission à toutes vos volontés, je ne parviens à toucher votre cœur. Vous pouvez, ajouta-t-il, si vous approuvez mes vœux, déclarer à M. de Luz que c'est à moi qu'il doit son innocence, et la facilité qu'il a eue d'appaiser le roi. Par là vous le disposerez aisément à m'accorder son amitié, et elle servira facilement de voile à mon assiduité à vous faire ma cour. Madame de Luz, qui jusque-là, retenue par la colère, la honte et l'indignation, avoit gardé le silence, le rompit enfin.

Pourrois-tu, lui dit-elle, malheureux, te flatter d'exciter dans mon cœur d'autres sentimens que ceux du mépris et de l'horreur? Ne dois-tu pas être content de m'avoir plongée dans l'infamie et dans le crime? Après avoir déshonoré mon mari, veux-tu, par une lâcheté encore plus grande, le trahir en l'obligeant à l'amitié et à la reconnoissance envers un monstre digne de toute sa fureur? Ah! respecte du moins son erreur, et ne la fais pas servir à combler tes cri-

mes et mon indignité. Ne suis-je pas assez criminelle? Crois-tu que je puisse encore devenir complice de ta perfidie? Ah! sans doute tu peux croire que tu m'as rendue assez méprisable pour oser tout hasarder avec moi; mais ne t'abuse pas davantage, ne cherche pas à me rappeler l'idée de mon crime. Je veux croire que ma honte n'est connue que de toi, ne viens pas la redoubler par ta présence; c'est assez pour moi de rougir à mes yeux. Va, fuis, délivre-moi de l'horreur de te voir; pour expier mon crime, pour punir ta lâcheté, je suis capable de découvrir l'un et l'autre; et mes remords me donneront plus de fermeté que je n'en ai eu pour conserver mon innocence. Madame de Luz finit en répandant un torrent de larmes, et suffoquée par ses sanglots. Thurin, ému de ce spectacle, soit crainte ou respect, soit repentir ou admiration, n'eut pas la force de répliquer, et se retira.

Lorsqu'il fut sorti, madame de Luz continua encore de s'affliger; mais enfin elle se calma, ou du moins elle tâcha de cacher son trouble, parce que le marquis de Saint-Géran entra presque dans le même moment.

De quelque honte que madame de Luz se sentît accablée en présence de son mari, celle de M. de Saint-Géran lui donnoit encore plus

de confusion. En effet, elle n'avoit trahi que ses devoirs envers M. de Luz : si les exemples en pareille matière pouvoient autoriser, elle en avoit assez pour ne se pas juger extrêmement criminelle ; mais elle étoit peut-être la seule qui, avec la passion la plus violente dans le cœur, sût résister à son penchant. Elle avoit manqué à la fois à la vertu et à l'amour ; et les reproches de l'amour sont peut-être les plus sensibles.

La présence de M. de Saint-Géran augmentoit donc le dépit de madame de Luz. Elle ne s'étoit pas encore trouvée seule avec lui, depuis que M. de Luz étoit rentré en grâce auprès du roi.

Madame, lui dit M. de Saint-Géran, quoique vous m'ayez peut-être soupçonné d'avoir eu au sujet de M. de Luz, des sentimens plus intéressés que généreux, je puis vous assurer que personne n'a été plus sensible que moi à sa justification. J'aurois sans doute fait mon bonheur de vous posséder ; mais, quelle que soit ma passion pour vous, je ne voudrois pas vous devoir au malheur d'un ami, et, ce qui est encore plus respectable pour moi, d'un homme qui vous est cher. Vous m'avez accoutumé à n'avoir d'autres sentimens que les vôtres ; et si de moi-même j'en eusse eu de moins généreux, depuis que j'ai le bonheur de vous être attaché, je vous aurois dû ma vertu.

Je n'ai jamais pensé, répondit madame de Luz, que vous ayez été capable de concevoir des espérances qui pussent nous faire rougir l'un et l'autre. Je vous ai toujours cru vertueux. Quelque flatteur qu'il fût pour moi de vous avoir inspiré ces sentimens, il ne l'est peut-être pas moins de supposer que vous les avez toujours eus, qu'ils vous sont propres et naturels. C'est par là seulement que je puis excuser mon penchant pour vous; et il m'est encore plus doux de justifier mon attachement que de flatter mon amour-propre. Je sais que M. de Luz mérite, par l'amitié qu'il a pour vous, que vous soyez son ami; mais je ne sais si un rival est un ami bien sûr. Quoi qu'il en soit, vous savez que je vous ai toujours ouvert mon cœur, je vous l'aurois peut-être caché difficilement; mais enfin, si vous connoissez le fond de mon âme, c'est à ma confiance, et non pas à ma foiblesse ou à mon indiscrétion, que vous devez l'attribuer. Je ne changerai point avec vous de conduite à cet égard. Quels que soient mes sentimens, je vous les ferai connoître; et, pour continuer à vous convaincre de ma sincérité, je vous avouerai que vous m'êtes infiniment cher; que je crois que vous me le serez toujours: j'ajouterai même que je le crains. Oui, je ne vous dissimulerai point que je souhaiterois vous voir avec plus

d'indifférence. Les alarmes que la prison de M. de Luz m'a causées, les frayeurs que j'ai eues sur son sort, me l'ont rendu plus cher. Si la vertu, si la raison doivent nous faire combattre des sentimens contraires à notre repos, pourquoi ne pas chercher à fortifier ceux qui y sont conformes? L'on prétend que les réflexions peuvent affoiblir une inclination; elles peuvent aussi contribuer à la fortifier dans un cœur. Je veux faire tous mes efforts pour m'attacher de plus en plus à M. de Luz; je crains bien de n'y pas réussir; mais enfin je suis obligée d'y travailler; et je sens bien qu'il ne fera pas de grands progrès dans mon cœur, tant que votre présence détruira tout le fruit de mon attention et de mes soins. Je vous demande en grâce de me voir avec moins d'assiduité; les dissipations qui se trouvent dans Paris, peuvent vous en fournir aisément le prétexte et les moyens. Ce n'est peut-être qu'en nous arrachant l'un à l'autre, que nous cesserons de nous être nécessaires. Je vous avouerai même, et je ne puis porter plus loin le désir de me livrer à mes devoirs, que je voudrois que votre cœur pût s'attacher. Plusieurs femmes en briguent la conquête; leur facilité est un grand charme : en les voyant, et cessant de me voir, vous m'oublierez aisément; les chaînes de l'habitude sont bien fortes. Ce n'est pas

que j'espère ressentir pour M. de Luz la tendresse que vous seul jusqu'ici m'avez inspirée. Je serois trop heureuse que mon cœur et mon devoir fussent d'accord; si je ne dois pas m'en flatter, ils ne seront pas du moins dans un combat perpétuel, et la vertu n'exige rien de plus : l'amour pour mon mari feroit mon bonheur; mais il n'est pas nécessaire à mon devoir.

Tandis que madame de Luz parloit ainsi, M. de Saint-Géran étoit dans un étonnement qui ne lui permettoit pas de l'interrompre; mais lorsqu'il vit qu'elle avoit cessé de parler: Je n'aurois jamais soupçonné, lui dit-il, madame, que le malheur, qui ne sembloit d'abord menacer que M. de Luz, ne dût enfin tomber que sur moi. Vous savez combien j'ai été sensible à sa disgrâce; j'aurois sans doute désiré de contribuer par mes soins à lui procurer sa liberté; mais je suis encore plus satisfait qu'il ne l'ait due qu'à son innocence. J'aime assez mes amis pour ne pas désirer de leur rendre des services qu'ils ne devroient qu'à leur malheur; et je n'ambitionne point de me les assujétir par la reconnoissance. Je ne sais pas si de pareils sentimens auroient dû vous détacher de moi; ils étoient faits pour toucher votre âme. Vous espérez, dites-vous, qu'en cessant de vous voir, je cesserai de vous aimer; et que mon cœur pourra de-

venir sensible pour quelqu'autre que vous : vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Un cœur que vous avez une fois touché, doit être bien difficile sur tout autre objet; et d'ailleurs, soit vertu, soit malheur, je ne suis point de ceux qui s'attachent plutôt par foiblesse que par goût, qui offrent leur hommage et non pas leur cœur. Vous connoissez le mien ; vous savez qu'il n'étoit fait que pour vous : vous m'aviez permis de croire que vous en acceptiez le don : faut-il le rejeter aujourd'hui avec mépris? Que vous êtes injuste, reprit madame de Luz! Pouvez-vous imaginer que je vous méprise? Ah! croyez que je vous estime, puisque je vous aime. Je serois trop malheureuse si vous cessiez de mériter mon estime : c'est elle seule qui peut justifier mon penchant pour vous ; mais notre amour est aussi contraire à mon bonheur qu'à mon innocence. Que je vous doive l'un et l'autre; cessons de nous voir : cette séparation me sera plus cruelle qu'à vous-même ; mais je la crois nécessaire ; peut-être lui devrons-nous un jour notre tranquillité.

M. de Saint-Géran, ne pouvant se résoudre à un si cruel sacrifice, fut quelque temps à combattre la résolution de madame de Luz; mais, voyant qu'au lieu de lui faire changer de dessein, il ne faisoit que l'affliger, jugeant aussi qu'il

lui seroit impossible de cesser de la voir, en demeurant dans le même lieu, il prit enfin le parti de s'éloigner, autant par désespoir que par obéissance. Il alla prendre congé d'elle. Jamais adieux ne furent plus tendres; jamais il n'y eut de séparation plus cruelle; jamais leur amour n'avoit été plus vif. Ils gémissoient; ils soupiroient; la douleur les empêchoit de parler, et ils ne pouvoient s'exprimer que par leurs larmes. Madame de Luz fut prête à révoquer un ordre qu'elle trouvoit trop barbare contre M. de Saint-Géran, et contre elle-même. Elle n'avoit exigé cette séparation que pour cesser de l'aimer; et, n'écoutant alors que son cœur, elle lui jura cent fois l'amour le plus tendre et le plus constant. Ils se séparèrent enfin; et M. de Saint-Géran, qui avoit demandé au roi la permission d'aller servir en Hongrie, partit le jour même, le cœur déchiré par l'amour et par le désespoir.

La France, qui avoit été long-temps agitée par les guerres civiles et étrangères, jouissoit enfin d'une paix stable qu'elle devoit à la valeur, à la fermeté et à la prudence de son roi. Henri, après avoir calmé les troubles intérieurs, dissipé les factions et épouvanté les rebelles, venoit encore d'assurer la paix avec l'Espagne et la Savoie par les traités de Vervins et de Lyon.

Un grand nombre d'officiers françois, n'ayant

plus de guerre chez eux, allèrent la chercher chez les étrangers. Les uns passèrent, avec le prince de Joinville, chez les Hollandois; les autres suivirent les ducs de Mercœur et de Nevers, et offrirent leurs services à l'empereur Rodolphe II contre les Turcs. Il semble que le François ne fasse la guerre que pour la gloire. Il combat son ennemi sans le haïr; et, sitôt qu'il a fait sa paix, il est prêt à servir avec zèle celui contre lequel il vient d'exercer sa valeur. Les services que Rodolphe reçut des François furent tels, que Mahomet III, qui régnoit alors sur les Ottomans, leur attribua les plus grands succès des Imperiaux. Il envoya à ce sujet au roi, Barthélemi Lueur, renégat françois, et le premier que les Turcs aient chargé d'une pareille commission. Son principal objet étoit d'engager le roi à rappeler le duc de Mercœur et les François qui l'avoient suivi. Henri reçut cet envoyé avec distinction, quoique sans grand appareil. Il le chargea de plusieurs présens, pour répondre à ceux du sultan; mais il ne lui donna aucune réponse positive sur ses demandes. En effet, Henri, élevé parmi les armes, ayant conquis son royaume à la pointe de l'épée, et justifié ses droits par sa valeur, aimoit naturellement la guerre. C'étoit par là qu'à la fois général et soldat, il étoit devenu le plus grand capitaine de

son siècle. La plupart de ses officiers, qui dans d'autres temps ou d'autres lieux eussent été des généraux, ne paroissoient que des soldats sous lui. Ce prince, en faisant la paix, avoit sacrifié son inclination particulière au bonheur de ses sujets : quand on sait combattre, on doit savoir aussi faire glorieusement la paix.

Henri aimoit tous ses sujets. Il protégeoit le peuple comme la partie la plus foible, quoique la plus nécessaire à l'état ; mais il considéroit particulièrement la noblesse et les soldats, comme les défenseurs de la patrie.

Il savoit que la noblesse n'étoit exempte de quelques impositions, que parce qu'elle étoit destinée à servir plus glorieusement l'état ; qu'elle ne tiroit le droit de porter l'épée que de l'obligation où elle est de l'employer contre les ennemis de la nation ; et il ne regardoit comme véritables gentilshommes que ceux qui portoient les armes. On ne voyoit point un homme, au sein de l'oisiveté, prétendre à des places qui sont le prix du sang versé pour la patrie, ou quitter le service après les avoir obtenues.

Le roi n'étoit donc pas fâché que la plupart des gentilshommes allassent chez les étrangers continuer à s'instruire du grand art de la guerre. Il sut bon gré à ceux qui lui en demandèrent la permission ; ainsi le marquis de

Saint-Géran n'avoit pas eu de peine à l'obtenir.

Quelque temps après, le baron de Luz partit avec M. de Bellegarde, pour aller à Dijon régler ensemble la forme du nouveau gouvernement. Comme il ne comptoit pas y faire un long séjour, il laissa madame de Luz à Paris. Aussitôt qu'elle n'eut plus devant les yeux son amant et son mari, deux objets dont la vue déchiroit le plus cruellement son âme, elle ne craignit plus que de rencontrer Thurin, dont le souvenir la faisoit frémir d'horreur. Elle prit le parti d'aller passer, à une maison de campagne qu'elle avoit auprès de Paris, tout le temps que M. de Luz seroit absent. Lorsqu'elle y fut, elle se livra encore à toute sa douleur. C'est une douceur pour les malheureux que de pouvoir s'affliger en liberté. Mais enfin le temps la calma un peu; et elle commençoit à jouir de quelque tranquillité, lorsque plusieurs personnes, abusant du voisinage, vinrent troubler sa solitude. Madame de Luz, après avoir satisfait à tout ce que la politesse et l'usage exigent en pareille occasion, fit tous ses efforts pour rompre ou prévenir des liaisons qui lui étoient importunes. Le monde ne s'attache qu'à ceux qui le recherchent: madame de Luz eût été bientôt rendue à sa solitude, si parmi ceux qui vinrent la voir, il n'y en eût eu deux qui avoient été attirés chez elle par un in-

térêt trop vif pour s'en éloigner aussi facilement.

Le comte de Maran et le chevalier de Marsillac, qui avoient vu madame de Luz à la cour, en étoient devenus amoureux l'un et l'autre.

Le comte de Maran étoit un homme d'une naissance assez ordinaire, pour ne pas dire obscure. Il étoit venu du fond d'une province éloignée pour s'attacher à la cour; et, comme on y reçoit aussi souvent les hommes sur leurs prétentions que sur leurs droits, il s'y étoit donné pour un homme de qualité, et avoit été reçu pour tel; ou plutôt on ne s'étoit guère embarrassé de lui disputer un titre qui n'intéressoit personne, par le grand nombre de ceux qui le portent ou qui l'usurpent.

C'étoit sur une naissance aussi douteuse que Maran fondoit un orgueil stupide, tel qu'on le remarque dans ceux qui n'ont d'autre mérite qu'un nom à citer. Le comte de Maran croyoit que la valeur étoit la seule vertu; et la férocité lui en tenoit lieu. Au reste, sans mœurs, sans esprit, sans probité, il étoit capable des actions les plus basses et les plus hardies pour satisfaire ses désirs. Son caractère faisoit un contraste parfait avec celui du chevalier de Marsillac. Le chevalier étoit d'une des meilleures maisons du royaume, pouvoit prétendre à tout par sa nais-

sance, et il n'y avoit rien dont il ne fût digne par sa vertu.

Deux hommes aussi opposés devinrent rivaux en même temps. Tous deux, extrêmement amoureux, déclarèrent bientôt leur passion à madame de Luz.

Il est aisé de s'imaginer, dans l'état où elle se trouvoit alors, quelle impression leurs discours firent sur son esprit. Tous ses malheurs s'y retracèrent dans le moment. En effet, le seul mot d'amour devoit la faire frémir; il étoit la première cause du désespoir où elle étoit plongée. Quelque différence qu'elle eût faite en tout autre temps du chevalier de Marsillac et du comte de Maran, elle les traita, dans cette occasion, avec une égale fierté, et presqu'avec le même mépris. Le chevalier de Marsillac, qui avoit l'esprit aussi pénétrant que ses sentimens étoient délicats, ne pouvant accorder avec la douceur naturelle de madame de Luz un pareil accueil, ne douta point qu'elle n'eût déjà le cœur rempli d'une passion violente, et peut-être malheureuse; et, respectant son secret, sans lui rien témoigner de ses soupçons, il lui promit qu'il ne l'importuneroit jamais par de pareils discours, puisqu'il avoit eu le malheur de lui déplaire. Madame de Luz lui en sut gré, et ne songea plus qu'à se défaire absolument du comte de Maran. Celui-ci, plus

présomptueux qu'éclairé, regarda la colère de madame de Luz comme le seul effet de la pudeur. Il étoit, ainsi que tous les gens sans esprit et sans éducation, dans le préjugé grossier et ridicule qu'il n'y a point d'amans dont les femmes ne soient flattées; qu'elles n'ont jamais qu'une vertu fausse; et qu'il suffit d'être entreprenant pour être heureux avec elles.

Le comte de Maran résolut de se conduire sur ce principe, et de se satisfaire à quelque prix que ce fût.

Le chevalier de Marsillac s'aperçut bientôt que Maran étoit son rival; mais il ne fit pas à madame de Luz l'injure de la croire sensible à un tel hommage. Il alloit la voir assez rarement pour la persuader de son repentir; et, quoiqu'il conservât encore pour elle des sentimens fort tendres, il forma le dessein de les lui sacrifier, et de se borner à être de ses amis.

Le comte de Maran ayant voulu retourner chez madame de Luz, on lui dit qu'elle n'y étoit pas. Une telle réponse ne peut être long-temps équivoque, sur-tout à la campagne; et Maran comprit aisément que madame de Luz lui faisoit refuser sa porte. Il soupçonna aussitôt le chevalier de Marsillac d'être un rival à qui on le sacrifioit. Le comte de Maran croyoit qu'il n'y avoit rien de honteux en amour, que de n'être pas heu-

reux; et que les moyens les plus sûrs de le devenir, même les plus criminels, étoient toujours les meilleurs. Le chevalier de Marsillac et lui n'avoient jamais eu beaucoup de liaison : le caractère vertueux du chevalier suffisoit pour déplaire au comte de Maran; mais, lorsque celui-ci regarda le chevalier comme son rival et comme un rival heureux, il conçut la haine la plus violente contre lui, et forma aussitôt le dessein de se venger.

Il étoit résolu de l'appeler en duel, lorsque le hasard les fit rencontrer, et termina leur querelle. Madame de Luz étoit bien éloignée de s'imaginer qu'elle dût être bientôt le sujet d'un combat.

On étoit alors en été, et c'étoit dans la plus grande chaleur. Madame de Luz, dont le parc étoit borné par la rivière, prenoit le bain. Elle y étoit allée ce jour-là de grand matin, et n'avoit qu'une de ses femmes avec elle. A peine étoit-elle entrée dans le bain, que sa femme de chambre lui dit qu'elle avoit oublié quelque chose qui lui étoit nécessaire. Madame de Luz, se croyant fort en sûreté, à l'heure et dans le lieu où elle étoit, lui ordonna de l'aller chercher. Elle ne fut pas plutôt partie, que le comte de Maran arriva au lieu même où madame de Luz se baignoit. Depuis qu'elle lui avoit fait re-

fuser sa porte, il se promenoit toujours aux environs de sa maison, dans l'espérance de la rencontrer, et de s'expliquer avec elle. Il venoit d'entrer dans le parc; et, ayant aperçu madame de Luz qui se préparoit à se baigner, il s'étoit tenu caché, et il étoit fort attentif à toutes ses actions. Aussitôt qu'il eut vu que la femme de chambre s'éloignoit, soit qu'il en ignorât le sujet ou qu'il l'eût gagnée, il sortit du lieu où il étoit, et s'avança vers madame de Luz. Au bruit qu'il fit en s'approchant, madame de Luz, tirant un coin de la toile du bain, aperçut le comte de Maran; alors elle fit un cri, et sortit du bain pour s'enfuir, en appelant du monde.

Le comte de Maran la suivit; déjà il l'avoit atteinte, et il se proposoit, pour satisfaire sa passion, de se porter aux dernières violences, lorsqu'il vit paroître le chevalier de Marsillac. Le chevalier, que le hasard avoit conduit au même endroit, croyant entendre la voix de madame de Luz, tourna ses pas du côté d'où partoient les cris. Il n'eut pas plutôt vu madame de Luz poursuivie par le comte de Maran que, l'honneur, l'amour et le ressentiment l'enflammant de colère, il mit l'épée à la main pour punir la lâcheté de Maran, et lui cria de songer à se défendre. Le comte de Maran, transporté de rage à la vue du chevalier de Marsillac, abandonna

madame de Luz pour venir fondre sur son rival. Si je ne suis pas, lui dit-il, heureux en amour, tu vas connoître que je le suis les armes à la main. Le chevalier ne répondit qu'en se précipitant sur son ennemi. Le combat n'est jamais long entre deux hommes bien animés; et dans le moment le comte de Maran tomba mort sur la place.

Le chevalier de Marsillac courut aussitôt sur les pas de madame de Luz, qui, fuyant dans le trouble et dans l'état où elle étoit, s'étoit enfoncée dans le bois. Il la chercha quelque temps pour la rassurer, en lui apprenant les suites de sa vengeance. Il la rencontra au pied d'un arbre, où elle étoit évanouie. Le chevalier, frappé de l'état où il la voit, s'empresse de la secourir. Le désordre dans lequel elle étoit tombée, laissoit voir mille beautés. Le chevalier ne songea point à le réparer. Ému et partagé entre la compassion, l'admiration et l'amour, il s'arrête à considérer tant de charmes. Qu'elle étoit belle dans ce moment! Cette vue enflamme ses désirs; le trouble et l'ivresse s'emparent de ses sens. Il prend une de ses belles mains, la presse de ses lèvres. Il voudroit la secourir, et il craint, en la retirant de cet état, de se priver du plaisir dont il est enivré. Il l'appelle d'une voix foible, elle ne répond que par un soupir; la bouche d'où il part en paroît plus belle. Il ose y porter la sienne.

L'amour, qui sait prendre toutes les formes, achève de l'aveugler. Il croit ne céder qu'à la pitié, et il est emporté par les désirs les plus ardens. Bientôt il n'en est plus le maître. Il les sent, il s'y livre, et ne les distingue plus. Les désirs trop violens laissent peu d'intervalle de l'entreprise au crime. Madame de Luz, pressée tout à coup par les embrassemens du chevalier, revient à elle. Se voyant entre les bras d'un homme, elle veut s'en arracher; et le mouvement qu'elle fait pour cela achève sa défaite, et commence les remords du chevalier.

Madame de Luz envisagea d'abord le chevalier de Marsillac, et trop sûre de sa honte, dans l'état où elle se trouve : Grand Dieu! s'écria-t-elle, à quel opprobre suis-je donc condamnée! Et toi, dit-elle au chevalier, dont la fausse vertu m'a séduite, c'est toi qui me déshonores? Madame de Luz, livrée à la douleur et au ressentiment, accabla le chevalier des reproches les plus sanglans et les plus justes. Le chevalier, aussi humilié de son crime qu'il avoit été aveuglé par le plaisir, n'osoit lui répondre; il n'osoit même la regarder. Il se jeta à ses genoux, et voulut les embrasser. Madame de Luz le repoussa avec mépris. Le chevalier trouvoit sa fureur trop juste pour oser s'en plaindre. Il ne se croyoit pas digne d'obtenir le pardon de son crime; mais il

vouloit la persuader de son repentir. Madame de Luz continuoit toujours de lui marquer son indignation, lorsqu'elle entendit quelqu'un s'approcher; elle ne douta point que ce ne fût sa femme de chambre qui la cherchoit: c'étoit elle en effet. Éloignez-vous du moins, dit-elle au chevalier, et n'achevez pas de me déshonorer par votre présence. Le chevalier de Marsillac, que la vue de madame de Luz accabloit alors des remords les plus cuisans, ne résista pas à son ordre, et se retira.

A peine étoit-il parti, que la femme de chambre arriva. La frayeur où elle étoit l'empêcha de remarquer celle de sa maîtresse, ou plutôt elle l'attribua à la même cause. Cette femme avoit rencontré le comte de Maran mort, et baigné dans son sang. Elle ne douta point que le spectacle d'un combat n'eût fait fuir madame de Luz. Elle lui demanda, en arrivant, si elle avoit été témoin de ce malheur, et qui en étoit l'auteur. Madame de Luz, pour écarter tous les soupçons du véritable motif de ce combat, répondit simplement que, lorsqu'elle étoit dans le bain, elle avoit entendu un bruit d'épées; que la frayeur qu'elle avoit eue ne lui avoit seulement pas laissé remarquer qui étoient ceux qui se battoient, et qu'elle n'avoit songé qu'à fuir, malgré l'état où elle étoit. La femme de chambre lui dit qu'el-

le avoit reconnu le comte de Maran. Madame de Luz, sans s'engager dans un plus long discours, prit une robe et marcha promptement vers la maison. La femme de chambre, qui ne soupçonnoit pas sa maîtresse d'avoir la moindre part à ce combat, lui dit qu'elle devoit se rassurer; qu'il n'y avoit apparemment pas encore d'autres témoins qu'elles ; et que le parti le plus sûr et le plus prudent qu'elles eussent à prendre, étoit d'ignorer absolument ce qu'elles en savoient, pour ne pas être inquiétées dans cette affaire. Madame de Luz approuva ce conseil, et arriva chez elle.

La mort du comte de Maran fut bientôt répandue. On vint même, quelques heures après, l'annoncer à madame de Luz, qui, suivant le conseil de la femme de chambre, et encore plus pour son intérêt particulier, feignit de l'apprendre.

La connoissance que l'on avoit du caractère du comte de Maran, fit regarder sa mort comme la suite d'un duel, et l'on n'en fit pas la moindre recherche. Ces sortes de combats étoient alors, en France, aussi communs qu'impunis ; et plusieurs autres affaires de cette nature qui survinrent, empêchèrent qu'on ne parlât davantage de celle-ci.

Le chevalier de Marsillac, ayant vu passer

quelques jours sans qu'on l'inquiétât sur la mort du comte de Maran, et la voyant tout à fait oubliée, jugea que madame de Luz avoit gardé le secret, dans la crainte d'en faire connoître le motif.

Les remords dont Marsillac étoit agité, égaloient presque la fureur et l'indignation de madame de Luz. Il n'auroit pas eu l'audace de se présenter à ses yeux; mais il prit la résolution de lui écrire pour l'assurer de la sincérité de son repentir, lui jurer un secret inviolable sur ce qui s'étoit passé, et pour tâcher d'en obtenir le pardon. Il envoya sa lettre à madame de Luz. Elle ne voulut pas la recevoir, et la lui renvoya. Marsillac en fut au désespoir; mais il ne crut pas devoir s'en plaindre. Il auroit désiré ardemment d'instruire madame de Luz de son repentir; mais il ne pouvoit se dissimuler que c'eût été une grâce dont il n'étoit pas digne. Il prit donc le parti d'éviter la présence de madame de Luz, et de lui épargner la vue d'un homme qui devoit lui être aussi odieux. Il sentoit qu'il y auroit eu de l'inhumanité à s'offrir à ses yeux. Eh! comment, avec de pareils sentimens, avoit-il pu cesser d'être vertueux? Faut-il que la vertu dépende si fort des circonstances! Que n'eût-il pas fait pour se dérober à lui-même le souvenir d'un crime, dont il étoit encore plus déshonoré que celle qui en avoit été la victime!

Un des plus grands supplices de madame de Luz, étoit d'être obligée de renfermer sa douleur. Mais, lorsqu'elle étoit seule et rendue à elle-même, elle envisageoit en frémissant tout ce qui lui étoit arrivé. Elle ne se voyoit qu'avec horreur. Comment, avec tant de vertu dans le cœur, pouvoit-elle être devenue si criminelle? Mais comment, avec tant de malheurs, pouvoit-elle être encore innocente? C'eût été accuser le ciel d'injustice. Elle aimoit mieux se condamner elle-même. Les sentimens d'une religion pure, qui devroient faire la consolation des innocens malheureux, achevoient de l'accabler. Agitée de mille remords, elle ignoroit qu'ils naissent moins du crime que de la vertu. Elle se livra à toute sa douleur. Elle gémissoit; elle pleuroit. Elle crut long-temps qu'il n'y avoit plus pour elle de consolation. Mais la religion, qui sembloit lui avoir exagéré d'abord l'horreur du précipice où elle étoit tombée, parut bientôt lui offrir la seule voie d'en sortir, en se jetant entre les bras de Dieu toujours ouverts au crime repentant.

Les secours spirituels ne manquent jamais à Paris. Cette ville a toujours été le séjour du crime et de l'innocence. Le vice et la vertu y ont chacun leurs ministres, qui sont dans un combat perpétuel. La galanterie avoit commencé à la cour, sous le règne de François Ier. Elle fut

bientôt suivie de la débauche sous Henri II. Une foule de vices avoit suivi en France Catherine de Médicis; et, quoique la cour de Henri IV fût moins corrompue que celle des rois précédens, elle étoit encore remplie de beaucoup de désordres.

Outre les déréglemens qui régnoient à la cour, les troubles de religion, qui agitoient encore l'état, avoient réveillé l'esprit et le zèle de la plupart des gens d'église. On a dit que les guerres civiles étoient l'école des grands hommes, parce que chacun essaye ses forces. Les guerres de religion, en causant les mêmes désordres, ont à peu près les mêmes avantages.

Avant ces temps-là on croyoit sans examen, on péchoit sans scrupule, on se convertissoit sans repentir : toutes les fautes se rachetoient par des legs pieux; les prêtres vivoient heureux, et les malades mouroient tranquilles. Mais l'hérésie vint dissiper cet assoupissement : on voulut s'instruire pour attaquer ou pour se défendre. La sévérité de Henri II contre les hérétiques en avoit augmenté le nombre. Les directeurs des consciences comprirent que, pour ramener les esprits, ils devoient régler leur zèle. Plusieurs crurent devoir employer la voie de la persuasion. D'ailleurs l'édit de Nantes, donné en faveur des protestans, étoit un frein à la per-

sécution. Comme Henri IV n'avoit quitté leur communion qu'en suivant les mouvemens de sa conscience, il ne se croyoit pas obligé de les haïr. Il les plaignoit comme ses frères, et les protégeoit comme ses sujets. De tout temps les ecclésiastiques qui se sont livrés à la direction des âmes, ont été partagés en différentes classes. Les uns, avec un cœur droit, un esprit simple et des talens bornés, renfermés dans la bourgeoisie et les états subalternes, cherchent à ramener dans la voie du salut ces âmes égarées par les erreurs des sens. Les fautes grossières de ces pécheurs sont aussi simples que leurs principes; elles tiennent plus au corps qu'à l'esprit, et n'exigent point, dans les directeurs, cette pénétration qui va chercher au fond du cœur le principe criminel et subtil d'une action en apparence indifférente. Il suffit, pour conduire ces pécheurs obscurs, de connoître leur âge, leur tempérament, et les occasions dans lesquelles ils se trouvent communément.

Mais il est une autre classe de directeurs bien supérieurs à tous les autres. Ceux-ci, nés avec des talens éminens, se destinent à la cour. Ce n'est pas l'orgueil qui les y attache. Ces talens ne viennent pas d'eux-mêmes, c'est Dieu qui les donne à qui il lui plaît; il faut lui rendre grâces de ses dons, et faire fructifier les talens du Sei-

gneur. Sa voix les appelle à la cour, malgré les dangers qui s'y trouvent: on doit vaincre sa répugnance naturelle, et obéir à sa vocation.

Ces hommes choisis doivent connoître tous les replis du cœur. Tour à tour sévères ou relâchés selon les caractères de ceux qu'ils ont à conduire, ils peignent le joug du Seigneur ou pesant ou léger. Souples, adroits, insinuans, ils auroient toutes les qualités nécessaires pour suivre la fortune, si ces hommes divins pouvoient envier ses faveurs; mais il faut presque s'engager dans la voie de ceux qui s'égarent, quand on entreprend de les ramener. On est obligé d'employer contre les passions les armes des passions mêmes; et le cœur est toujours pur, quoique l'esprit paroisse se prêter aux différentes impressions de la cupidité. Quels talens, quelle charité ne faut-il pas pour régler les passions, pallier les défauts, ou calmer enfin les remords de ceux dont on ne peut corriger les vices!

Parmi ces directeurs illustres il y en avoit un fort renommé pour sa piété et pour ses lumières. Flambeau de la vérité, ennemi du crime, il préservoit l'esprit de l'erreur, et fortifioit le cœur contre les passions. M. Hardouin (c'étoit son nom) étoit chargé de la conduite de toutes les consciences timorées de la cour; ce qui suppose qu'il ne dirigeoit guère que des femmes.

Pour les hommes, le mot de conversion est puéril; et ceux qui se convertissent à la cour, sont toujours ceux qui ont le moins besoin de se convertir.

Dans la jeunesse, ils se livrent aux plaisirs et à la dissipation; et c'est peut-être alors le temps de leur vie le plus innocent. Lorsqu'ils ont épuisé, ou plutôt usé les plaisirs, ou que leur âge et leur santé les y rendent moins propres, l'ambition vient s'en emparer. Ils deviennent courtisans; ils ne s'occupent plus que de leur fortune et de leur avancement. Ils n'ont pas besoin de vertu pour suivre leur objet; mais il faut du moins qu'ils en aient le masque, et par conséquent un vice de plus. Le succès ne fait que les attacher d'autant plus à la fortune. Les disgrâces en ont quelquefois précipité au tombeau; mais il est rare qu'elles les ramènent à Dieu.

Il n'en est pas ainsi des femmes de la cour. Dans la jeunesse, uniquement occupées du soin de plaire, elles en perdent en vieillissant les moyens, et jamais le désir. Quelle sera donc leur ressource? Le peu de soin qu'on a pris de leur éducation, fait qu'elles en trouvent peu dans leur esprit; et il y a encore plus de vide dans leur cœur quand l'amour n'y règne plus. Peu d'entr'elles, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies. Ne pouvant donc se suf-

fire à elles-mêmes, le dépit les jette dans la dévotion. D'ailleurs les femmes, au milieu de leurs déréglemens, ont toujours des retours vers Dieu. On a dit que le péché étoit un des grands attraits du plaisir; si cela étoit, elles en auroient plus que les hommes; mais cette maxime, fausse en elle-même, l'est encore plus par rapport aux femmes. En effet, elles ne sont jamais tranquilles dans leurs foiblesses; et c'est de là sans doute que vient la pudeur qu'elles conservent quelquefois encore avec celui à qui elles ont sacrifié la vertu. Quelques-unes ne sont guère moins ambitieuses que des hommes le pourroient être; elles veulent du moins décider des places que leur sexe ne leur permet pas de remplir, et la dévotion leur en donne les moyens. Les dévotes forment une espèce de république, où toute l'autorité se rapporte au corps, et les membres se la prêtent mutuellement. Un directeur commençant a d'abord reçu tout son éclat et son crédit de celles qu'il dirige; et, dans la suite, il donne lui-même le crédit à celles qui s'engagent sous sa conduite.

Madame de Luz avoit des vues plus pures et un cœur plus sincère. Elle quitta la campagne, et revint à Paris. Elle alla aussitôt trouver M. Hardouin. Il fut assez surpris quand on la lui annonça. Comme elle étoit fort jeune, et que sa con-

duite passoit pour être d'une régularité exemplaire, il ne soupçonnoit pas le motif qui lui procuroit cette visite. Il crut qu'elle avoit quelqu'affaire importante à la cour, et qu'elle venoit le prier d'employer son crédit. Il vint au-devant d'elle avec empressement : Quel bonheur, lui dit-il, madame, me procure l'honneur de vous voir? Serois-je assez heureux pour vous être de quelqu'utilité? Vous pouvez me donner vos ordres. J'attends de vous sans doute, lui répondit madame de Luz, le service le plus important, en vous suppliant de m'accorder vos secours spirituels, dont jamais personne n'eut plus de besoin.

La première attention d'un directeur intelligent et expérimenté est de ne pas montrer d'abord trop de sévérité. La plupart de celles qui s'engagent dans la dévotion, n'ont quelquefois pas encore un dessein bien décidé; le directeur achève de les déterminer. C'est par une conduite adroite qu'il perfectionne la vocation de ces âmes foibles qui ne sont rien par elles-mêmes, que les circonstances entraînent, et qui, suivant par foiblesse l'amour ou la dévotion, deviennent dévotes, ou ont une intrigue, sans être véritablement attachées ni à Dieu ni à leur amant. Souvent elles voudroient bien allier les deux. Un sermon les a touchées; l'amant les attendrit, elles auroient de la peine à l'abandonner. Mais el-

les quittent le rouge, elles vont à l'office, elles se trouvent aux assemblées des dames de paroisse : le recueillement de la journée leur donne le soir plus de vivacité pour recevoir leur amant. Malgré toutes ces petites contradictions, il ne faut pas que le directeur se rende trop difficile. Dans la dévotion, comme dans l'amour, les premiers pas sont toujours précieux.

Il n'en est pas ainsi de ces esprits vifs et ardens, dont toutes les idées sont des projets; tous leurs mouvemens sont des passions, et tous leurs desseins des partis formés. Ils ne se prêtent à rien; ils se livrent à tout. Le monde aujourd'hui les emporte; demain le dépit d'un mauvais succès, la perte d'une maîtresse ou d'un amant, leur rend la vie odieuse. La société leur est à charge; leur foi est encore foible; l'humeur fait l'effet de la grâce; ils embrassent les pratiques les plus austères de la religion : avec plus de douceur elle leur plairoit moins; ils s'y livrent comme à une vengeance. Mais ces caractères violens ont plus de ferveur que de persévérance. Un directeur un peu jaloux de sa gloire doit encore, s'il est possible, ajouter à leur austérité; et les faire plutôt expirer dans les macérations, que de les exposer, par une lâche et coupable indulgence, à devenir déserteurs de la dévotion.

Digitized by Google

Madame de Luz n'avoit rien de ces génies foibles ou violens. Accablée de remords, mais encore plus touchée de la vertu, elle cherchoit des lumières capables de l'éclairer, et il ne falloit pas de système pour diriger sa conduite. Quoi qu'il en soit, elle n'eut pas plutôt fait connoître à M. Hardouin le sujet qui l'amenoit, qu'il s'écria : Loué soit à jamais le ciel! gloire soit au Très-Haut! béni soit le Seigneur! Quoi! c'est vous, madame, qui craignez d'être hors de la voie du salut? Je vois que l'innocence a plus de scrupules que le crime n'a de remords. Mais votre crainte salutaire n'en est pas moins louable : cette sainte frayeur est la sauvegarde de la vertu. Que celui qui est ferme dans la voie du Seigneur, prenne garde de tomber, dit saint Paul; ayez soin d'opérer votre salut avec crainte et tremblement. Oui, madame, il est plus aisé de prévoir les écueils que de sortir du précipice.

Vous aurez bientôt perdu, dit madame de Luz, l'opinion avantageuse que vous avez conçue de moi, lorsque je vous aurai fait connoître...... dirai-je mes crimes ou mes malheurs?

Ne craignez rien, réplique M. Hardouin : quelles que soient les fautes que vous ayez commises, vous ne sauriez être bien criminelle avec autant de remords. Le ciel est plus sensible à la conversion d'un pécheur qu'à la persévérance de

plusieurs justes; c'est pour les âmes repentantes que les trésors de la grâce sont ouverts. Parlez, madame, ayez confiance en moi. Je sens combien votre salut m'intéresse. Ouvrez-moi votre cœur. Madame de Luz sentit alors renouveler toutes ses douleurs. Qu'il étoit humiliant pour elle d'en avouer les motifs! Un tel aveu coûte bien moins à celles qui sont plus coupables. M. Hardouin, voyant jusqu'à quel point madame de Luz étoit affligée et interdite, n'oublia rien pour lui inspirer de la confiance: Rassurez-vous, lui dit-il, madame; je suis prêt à vous entendre et à vous consoler. Madame de Luz, un peu rassurée et faisant effort sur elle-même, commença le récit de tout ce qui lui étoit arrivé. Vingt fois la pudeur et les sanglots lui coupèrent la parole; et chaque fois M. Hardouin employa toute l'adresse imaginable pour la faire continuer, soit en l'interrogeant sur des détails, ou en lui rappelant des circonstances. Madame de Luz finit, avec un torrent de larmes, un aveu qui lui avoit tant coûté.

M. Hardouin en fut ému, il en fut même étonné. Ce n'est pas qu'il n'eût vu souvent des femmes converties; mais il n'en voyoit guère de repentantes. La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme. La plupart de celles que M. Hardouin dirigeoit, avoient commencé par

se livrer au plaisir qui les recherchoit; elles avoient ensuite tâché d'en prolonger le cours; et leurs efforts étoient devenus d'autant plus vifs, qu'elles avoient vu de jour en jour le monde prêt à les quitter. Les regrets les avoient encore occupées quelque temps, et elles avoient enfin cherché une consolation et un asile dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûtoit point; en les confessant, elles se retraçoient leurs plaisirs, et c'étoit l'unique qui leur fût resté.

Des détails aussi délicats et aussi vifs que ceux que M. Hardouin entendoit chaque jour, devoient faire quelquefois sur son esprit une impression bien dangereuse pour la vertu. L'imagination s'échauffe, et elle est le premier ressort des sens : il faut alors que la grâce soit bien puissante, puisque l'homme est si foible.

Mais, quelque danger qui puisse se trouver pour la vertu d'un directeur, les images qu'il se forme ne sont pas ordinairement nourries et fortifiées par la vue d'objets jeunes et séduisans. C'étoit peut-être un état nouveau pour M. Hardouin, que d'entendre un aveu simple et naïf, et de voir en même temps à ses pieds une personne jeune et charmante. Les larmes ingénues qu'elle répandoit lui donnoient de nouvelles grâces. L'innocence est le premier charme de la

beauté, et rien ne retrace l'innocence comme le remords.

M. Hardouin fut touché de la douleur de madame de Luz. Un homme accoutumé à entendre le récit des plus grands déréglemens, ne devoit rien trouver d'extraordinaire dans sa nouvelle pénitente, que le malheur, les charmes et le repentir. Il fit tous ses efforts pour la consoler. Il n'employa pas les lieux communs ordinaires. Il se trouvoit dans une circonstance toute nouvelle. Il avoit de l'esprit, et la vue de madame de Luz lui inspiroit la charité la plus vive. Il lui parla avec douceur. Il l'engagea à venir le voir le plus souvent qu'elle pourroit; ou plutôt il lui persuada de ne s'occuper désormais que de son salut. Madame de Luz, qui commençoit à se sentir soulagée par la démarche qu'elle venoit de faire, écoutoit avec avidité les conseils de M. Hardouin. Les consolations nous viennent plutôt des autres que de nos propres réflexions. Elle en trouvoit déjà dans les discours de son directeur. Elle promit de lui soumettre entièrement sa conduite; et, dès ce moment, elle se livra absolument à sa direction.

Madame de Luz voyoit tous les jours M. Hardouin. Bientôt il la distingua de toutes celles qu'il dirigeoit. Il sentoit qu'elle lui étoit particulièrement chère. Il s'applaudit de son zèle, et il

le redoubla. Il éprouvoit pour sa nouvelle pénitente des mouvemens tendres, qui peut-être lui avoient jusqu'alors été inconnus; il les attribua à la grâce : quel autre principe auroit pu les faire naître ! Madame de Luz, qui trouvoit dans son cœur un peu de tranquillité, croyoit la devoir à la sagesse de M. Hardouin ; et celui-ci goûtoit une suavité qui échauffoit encore son zèle. Bientôt il ne trouva plus de douceur que dans les entretiens qu'il avoit avec elle. Il ne fut pas long-temps à s'apercevoir de l'intérêt vif et tendre qu'il prenoit à sa personne. Sa vertu n'en fut point effrayée. Il ne douta point que sa ferveur ne partît d'un amour pûr, dont il commençoit à sentir les pieux élancemens, et dont il alloit éprouver successivement tous les états. Il aspiroit déjà à ce suprême degré de perfection, où l'âme, purgée de toutes passions terrestres, purifiée par le feu même de l'amour, parvient à l'heureuse impuissance de pécher, en goûtant les plaisirs les plus parfaits.

Dans cette confiance, M. Hardouin se livra sans scrupule au tendre penchant qu'il ressentoit pour madame de Luz; mais il reconnut bientôt qu'il avoit pour elle la passion la plus violente.

Quelqu'ingénieux que nous soyons à nous séduire et à nous aveugler nous-mêmes, nous ne pouvons jamais écarter absolument les traits de

la vérité, et personne ne s'engage innocemment dans la voie du crime. Malgré le système spécieux dont M. Hardouin cherchoit à s'éblouir, il ne pouvoit ignorer que ses désirs fussent criminels. Il connoissoit trop le cœur humain pour chercher à se faire illusion. D'ailleurs, à force d'entendre le récit des mœurs les plus dépravées, on peut se familiariser avec leur idée, et le crime en fait moins d'horreur. Quoi qu'il en soit, M. Hardouin convint bientôt avec lui-même de l'état de son cœur, et de la nature de ses désirs. Il ne les combattit pas long-temps. Il savoit le grand art de calmer et d'écarter les remords; et il n'eut pas de peine à faire sa paix avec sa propre conscience. Il n'auroit pas tardé à faire connoître à madame de Luz la passion qu'elle lui avoit inspirée, s'il n'eût craint de révolter sa vertu, qu'il avoit eu le temps de connoître; il étoit très-sûr de se voir éloigner pour jamais, s'il eût laissé soupçonner ses sentimens. Il résolut de les cacher, et de s'appliquer uniquement à séduire l'esprit de sa pénitente. Il sentoit que l'entreprise n'étoit pas facile. La dévotion de madame de Luz étoit d'autant plus sincère, qu'elle avoit la vertu pour principe : si elle eût eu le goût des plaisirs, et qu'ils n'eussent pas été contraires à ses devoirs, elle n'eût pas éloigné un amant chéri. D'ailleurs, instruite par ses mal-

heurs, elle devoit être en garde contre tous les piéges que le crime pouvoit lui tendre. M. Hardouin ne devoit donc pas s'attendre qu'il pût séduire son esprit ou corrompre son cœur. Cependant il ne perdit pas l'espérance de réussir, et attendit que l'occasion favorisât ses désirs.

Les gens du monde, emportés dans leurs passions, échouent souvent par leur imprudence. La violence de leurs désirs les aveugle, et leur impatience les empêche de prévoir les moyens, ou de saisir les occasions de réussir dans leurs desseins, qu'ils laissent trop connoître.

Il n'en est pas ainsi d'un homme retiré, et dont l'état, supposant la sagesse, exige nécessairement la décence dans toutes ses démarches; l'habitude où il est de se contraindre lui fait dissimuler ses sentimens. Ses désirs, à la vérité, croissent et s'échauffent par les obstacles; mais leur violence même, qui naît en partie de la réflexion, lui fait enfin apercevoir, trouver et saisir les moyens de se satisfaire.

M. Hardouin s'attacha de plus en plus à gagner la confiance de madame de Luz. Sa principale étude étoit de détruire entièrement les remords dont elle étoit agitée. Elle n'avoit pas le moindre soupçon des vues criminelles de son directeur. Il étoit cependant bien singulier qu'un homme, chargé de la conduite des âmes, ne

trouvât rien à reprendre dans sa pénitente, que les scrupules et la vertu. Madame de Luz commençoit à trouver plus de tranquillité dans son âme. Elle recevoit avec docilité tous les avis de M. Hardouin, et croyoit marcher sous la conduite d'un guide sûr et éclairé. Il lui faisoit entendre que les actions les plus indifférentes étoient étroitement liées à la grande affaire du salut; et la timide pénitente, dans la crainte de s'égarer, lui soumit absolument sa conscience et ses affaires domestiques. Il en fut bientôt le maître absolu. Il devint enfin un directeur avec toutes les circonstances et tous les priviléges de cet état.

M. Hardouin, pour jouir plus tranquillement du plaisir et de la facilité d'entretenir madame de Luz, lui persuadoit souvent d'aller passer quelques jours à la maison qu'elle avoit auprès de Paris. Quelque répugnance qu'elle eût à revoir des lieux qui lui avoient été si funestes, la ville ne lui étoit pas moins odieuse; et d'ailleurs elle ne savoit plus qu'obéir, lorsque son directeur avoit prononcé. Elle alloit de temps en temps avec lui chercher la retraite. Il étoit le seul dont la compagnie pût adoucir ses peines et dissiper son chagrin.

M. Hardouin n'osoit pas, à la vérité, hasarder des discours qui eussent pu déceler ses sen-

timens; mais il jouissoit du bonheur de vivre avec ce qu'il aimoit.

C'étoit ainsi que madame de Luz passoit sa vie, lorsqu'elle apprit que M. de Luz étoit dangereusement malade à Dijon. Elle fit aussitôt part à son directeur de cette nouvelle, et du dessein où elle étoit de partir sur-le-champ pour aller trouver son mari. M. Hardouin, qui craignoit que ce voyage n'apportât quelque changement à l'heureuse situation où il se trouvoit, combattit sa résolution, en essayant de calmer ses inquiétudes. Elle persistoit cependant dans son dessein, et se préparoit déjà à partir lorsqu'elle reçut la nouvelle de la mort de M. de Luz.

La douleur de madame de Luz n'auroit été ni plus vive, ni plus sincère, quand elle auroit eu pour son mari la passion la plus violente. M. Hardouin eut besoin, pour la calmer, de tout l'ascendant qu'il avoit sur son esprit.

Le roi fut sensible à la mort du baron de Luz, qu'il regardoit comme un de ses plus fidèles serviteurs, et qui en effet l'étoit alors. Il envoya faire compliment à madame de Luz; et, pour marquer la considération qu'il avoit pour la mémoire du baron, il donna la lieutenance générale de Bourgogne au comte de Luz, parent du

défunt, et qui prit alors le titre de baron de Luz (*).

Madame de Luz, n'ayant plus rien qui l'obligeât à vivre dans le monde, renonça absolument à la cour, et se retira dans sa maison de campagne. M. Hardouin l'y suivit. Ce fut là qu'en voulant la consoler de la perte de son mari, il essaya en même temps de la détacher de la vertu. Il faut, lui disoit-il, recevoir avec une résignation parfaite tout ce qui vient de Dieu. Il ne fait rien que pour sa gloire et pour notre salut; soit bienfaits, soit adversités, de sa main tout est grâce. Il n'y a point de malheur qui, dans quelques-unes de ses circonstances, ne porte avec lui un motif de consolation. Par exemple, vous pleurez aujourd'hui la perte de votre mari: votre douleur est respectable; cependant le devoir, plus que l'inclination, vous attachoit à M. de Luz. Vous avouerez d'ailleurs que vous craigniez sa présence; ce n'est pas que dans tout ce qui vous est arrivé, il n'y ait plus de malheur que de crime: votre conscience doit être tran-

(*) C'est ce baron de Luz qui, pendant la minorité de Louis XIII, fut si attaché à la reine-mère. Il fut tué par le chevalier de Guise. Le fils du baron de Luz, ayant voulu venger la mort de son père, eut le même sort; et ces deux combats furent les principaux motifs de l'édit contre les duels qui fut donné dans cette même année.

quille; mais votre mari n'en étoit pas moins outragé ; sa présence seroit un reproche éternel contre vous. En effet votre malheur, bien pardonnable par lui-même et que vous avez assez expié par votre repentir, étoit cependant un adultère; au lieu que si vous aviez aujourd'hui une foiblesse pour quelqu'un (car enfin il ne faut jamais compter sur la vertu humaine, une telle confiance en sa propre fôrce seroit un orgueil trop criminel), si vous aviez, dis-je, ùne foiblesse même volontaire, tous nos casuistes en feroient une très-grande différence d'avec l'adultère. Il y en a eu plusieurs qui ont penché à ne pas regarder comme un péché mortel le commerce de deux personnes libres. Il est vrai que le sentiment de ces docteurs n'a pas été admis, et je ne sais pas pourquoi; car enfin il y auroit bien moins de coupables qu'il y en a, puisque ce n'est que la loi qui fait le péché.

Quelle que fût la confiance de madame de Luz en M. Hardouin, quelque respect qu'elle eût pour ses décisions, elle ne laissa pas que d'être étonnée du tour de sa morale, quoiqu'elle ne soupçonnât rien de ses desseins. Je ne sens que trop, lui dit-elle, l'énormité de mes fautes, et l'outrage que j'ai fait à M. de Luz; mais je me croirois encore plus coupable si je me livrois volontairement au crime. Je ne dois songer qu'à

fléchir le ciel par mon repentir et par mes larmes. Je crains quelquefois que vous n'ayez trop d'indulgence pour moi.

M. Hardouin, trouvant dans madame de Luz plus de vertu qu'il n'en eût désiré, craignit en insistant de se rendre suspect; et pour écarter tout soupçon : A Dieu ne plaise, reprit-il, que ma morale soit jamais relâchée! mais il faut avoir une sévérité éclairée qui sache distinguer la gravité des crimes. Par exemple, quoique vous soyez aujourd'hui dans un état où vous pourriez librement disposer de votre cœur, vous ne devez jamais être sensible pour M. de Saint-Géran; votre tendresse pour lui seroit criminelle; vous l'avez aimé du vivant de votre mari; c'étoit presqu'un adultère; toute liaison doit être rompue entre vous deux. S'il vous restoit quelqu'inclination pour lui, vous me feriez voir que vous n'avez jamais eu de véritable repentir de vos fautes, puisque votre amour pour M. de Saint-Géran a été la plus grave. A ce nom, madame de Luz ne put s'empêcher de soupirer et d'admirer alors la sévérité de la morale de M. Hardouin. Elle ne pouvoit pas pénétrer l'intérêt qu'il avoit de la détacher de M. de Saint-Géran, pour la séduire plus facilement.

M. Hardouin hasarda encore plusieurs discours de cette nature; mais ce fut toujours avec

toute la prudence dont le crime réfléchi est capable. Cependant, s'étant convaincu que la vertu de sa pénitente seroit inébranlable, et que s'il insistoit davantage, il perdroit absolument sa confiance, il délibéra long-temps sur les mesures qu'il devoit prendre pour satisfaire ses désirs; la violence qu'il leur faisoit ne servoit qu'à les irriter; et il prit enfin une résolution digne des plus grands scélérats. L'appartement qu'il occupoit étoit dans le même pavillon que celui de madame de Luz. Elle n'avoit qu'une femme de chambre qui couchoit dans une garde-robe à côté d'elle. Ses autres femmes, et le reste des domestiques, logeoient dans un corps de logis séparé. Tous les soirs M. Hardouin faisoit la prière, où toute la maison assistoit, et chacun se retiroit ensuite.

Un jour la femme de chambre qui couchoit auprès de madame Luz, s'étant plainte d'une colique, M. Hardouin, qui avoit déjà arrangé son plan, et qui s'étoit pourvu de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, dit à cette femme qu'il lui donneroit, le soir en se couchant, un remède qu'elle prendroit dans un bouillon, et qui calmeroit absolument, et dans l'instant même, le mal qu'elle ressentoit. M. Hardouin, en soupant avec madame de Luz, glissa adroitement plusieurs grains d'opium dans ce qu'il lui servit.

Elle en ressentit bientôt l'effet. A peine eut-elle soupé, que, se trouvant assoupie, elle se fit déshabiller et se coucha. La femme de chambre demanda alors à M. Hardouin le remède qu'il lui avoit promis. Il lui donna aussi de l'opium préparé, en lui disant de se coucher aussitôt. Cette femme le prit avec confiance, et se coucha. M. Hardouin se retira ensuite dans sa chambre; et, ayant renvoyé le domestique qui le servoit, il attendoit que le reste de la maison fût retiré. Lorsque tout fut tranquille, il alla à l'appartement de madame de Luz. Il traversa la garde-robe, où il trouva la femme de chambre dans un profond sommeil. Il passa aussitôt dans la chambre de madame de Luz, s'approcha de son lit; elle dormoit profondément. M. Hardouin, ne craignant point de la réveiller, se mit auprès d'elle. Ce malheureux, libre de tout remords, et pressé par des désirs d'autant plus violens, qu'ils avoient été plus long-temps contraints, se livra au plus noir des crimes.

Écartons, s'il se peut, l'image d'une perfidie aussi affreuse, et digne de toutes les vengeances divines et humaines. Madame de Luz, tourmentée par la fureur des embrassemens et par la violence des transports de ce monstre, revint enfin à elle. Se trouvant alors entre les bras d'un homme, elle douta pendant quelques instans de

la vérité. Ce misérable, qui vit qu'elle s'étoit éveillée plutôt qu'il ne l'avoit prévu, voulut lui demander pardon et faire excuser son audace et son crime.

Madame de Luz, trop sûre alors de son opprobre, jeta un cri qui auroit attiré sa femme de chambre, si elle n'eût pas été ensevelie dans le sommeil le plus profond; et les autres domestiques étoient trop éloignés pour l'entendre.

Rien ne peut être comparé à l'état de son âme en ce moment. Ce n'étoient point des soupirs, ce n'étoient point des larmes, ce n'étoit pas même de la douleur; toutes les expressions ordinaires du malheur étoient trop foibles pour le sien. Cette femme, autrefois le modèle de la douceur, étoit disparue; il ne lui restoit rien de son caractère. La fureur, le désespoir, la rage l'animoient seuls; ils lui coupoient la voix; ils étouffoient ses sanglots. Elle fut quelque temps immobile, et elle auroit paru privée de tout sentiment, sans les regards furieux et enflammés qu'elle lançoit vers le ciel et sur Hardouin. Après quelques instans d'agitation, elle laissa échapper ces mots entrecoupés : A quel comble d'horreur étois-je donc destinée! ciel cruel! par où puis-je avoir mérité ta haine? est-ce la vertu qui t'est odieuse? La fureur l'empêcha d'en dire davantage; elle ne s'exprimoit plus que par des regards égarés.

Le scélérat Hardouin, qui jusque-là étoit demeuré dans le silence et attentif à tous les mouvemens de madame de Luz, voulut prendre alors la parole : Si vous étiez plus tranquille, dit-il, madame, je pourrois vous faire concevoir que tout ce que les passions font entreprendre, n'est pas toujours aussi criminel que vous vous l'imaginez. Madame de Luz, fixant ses regards sur lui, sentit encore redoubler sa rage. Elle n'eut pas la force de répondre; mais, ayant aperçu un couteau sur une table, elle voulut se jeter dessus; Hardouin la prévint, et se saisit du couteau.

Perfide, lui dit l'infortunée madame de Luz, que crains-tu? Ce n'est pas ton sang vil que je veux répandre; il faut que tu vives, et que ta vie soit un reproche continuel contre le ciel, qui a souffert si long-temps un monstre tel que toi; mais ne m'empêche pas du moins de finir mes malheurs, ou plutôt je ne te demande point d'autre réparation de ton crime que de m'ôter la vie.

Hardouin, craignant que la femme de chambre qui étoit dans la garde-robe ne se réveillât, fit tous ses efforts pour calmer la fureur de madame de Luz; mais, voyant qu'il ne pouvoit réussir, il porta l'insolence du crime jusqu'aux derniers excès. Je sais, lui dit-il, que je suis perdu si vous faites le moindre éclat; mais soyez as-

surée que votre vengeance ne vous rendra que plus malheureuse ; puisque vous dédaignez la prudence de mes conseils, si vous laissez le moins du monde soupçonner ce qui s'est passé entre nous, je rendrai publique toute l'histoire de votre vie. Ne vous flattez pas que le malheur la fasse excuser : les circonstances sont trop contre vous, et j'y saurai donner des couleurs capables de vous couvrir du dernier opprobre. Je vous laisse à vos réflexions; mais songez sur-tout que votre discrétion réglera la mienne. Le perfide, après avoir mis le comble à son crime par ce discours, sortit sans attendre de réponse.

La plus affreuse situation n'est pas tant d'avoir épuisé le malheur que d'y être plongé, et de n'oser recourir à la plainte. Cette triste et dernière ressource des malheureux étoit interdite à madame de Luz; elle auroit reçu la mort comme la plus grande faveur; mais l'amour de la réputation est quelquefois plus puissant que celui de la vie. Les dernières menaces du scélérat Hardouin la faisoient frémir d'horreur et de crainte; elle connoissoit sa perfidie et son adresse : ne chercheroit-il point lui-même à prévenir les esprits ? La réputation dont il jouissoit favorisoit ses discours. Le crime n'est jamais plus dangereux que sous le masque de la vertu. Ces inquiétudes augmentoient encore le désespoir de ma-

dame de Luz. Elle étoit dans ces cruelles agitations lorsque sa femme de chambre se réveilla; il étoit déjà tard, elle entra bientôt après dans la chambre de sa maîtresse. Madame de Luz, craignant la présence de tout le monde, lui dit qu'elle étoit incommodée, qu'elle vouloit reposer, et la renvoya. Lorsqu'elle fut seule, elle continua de s'affliger: les larmes sont la ressource du malheur impuissant. Elle envisageoit cette suite de malheurs dont sa vie étoit tissue, sans pouvoir se les reprocher. Sur le soir, sa femme de chambre vint l'obliger de prendre un bouillon, et lui conseilla de retourner à Paris ou d'en faire venir les secours nécessaires. Madame de Luz refusa l'un et l'autre; elle passa la nuit comme elle avoit passé le jour. Le lendemain elle fut obligée de paroître pour prévenir tous les secours importuns que ses gens vouloient faire venir. Elle étoit dans un abattement qui les surprit; ils s'étonnoient que M. Hardouin eût abandonné leur maîtresse dans cet état; ils croyoient qu'il avoit été sans doute appelé à Paris pour quelqu'affaire indispensable; et ils étoient bien éloignés de soupçonner la véritable cause de son absence et de l'accablement de leur maîtresse. Il y avoit un mois que l'infortunée madame de Luz traînoit cette vie languissante, dévorée par le chagrin qui la faisoit insensiblement périr. Elle

ne soupçonnoit pas que le malheur pût rien ajouter à sa situation, lorsqu'elle reçut encore un coup plus cruel par le retour de M. de Saint-Géran.

Il avoit appris en Hongrie la mort de M. de Luz; son amour n'étoit point diminué par l'absence, et l'espoir vint remplir son cœur. Il partit sur-le-champ, il arriva bientôt à Paris, et vint chercher madame de Luz à sa maison de campagne. Il est impossible de peindre l'état où elle se trouva lorsqu'elle vit paroître devant elle le seul homme qui eût jamais touché son cœur. Tous ses malheurs se présentèrent ensemble à son esprit; jamais elle ne les sentit si vivement; ils avoient mis un obstacle éternel à leur union. Elle ne regrettoit pas le bonheur qu'elle eût goûté avec lui; mais elle étoit au désespoir d'en être devenue indigne. M. de Saint Géran fut touché de l'abattement où il la trouva. Il savoit que les sentimens du devoir étoient presqu'aussi puissans sur elle que ceux de la nature; il attribua à la mort de M. de Luz la douleur qu'elle faisoit paroître; il la respecta d'abord, il essaya ensuite de la consoler; mais personne n'y étoit alors moins propre que lui.

M. de Saint-Géran, usant du privilége du sang qui les unissoit et de ceux de la campagne, résolut de demeurer avec elle. La chose étoit trop

naturelle pour que madame de Luz eût osé le congédier, quoiqu'elle éprouvât le plus cruel supplice par sa présence.

Plusieurs jours se passèrent sans que M. de Saint-Géran osât encore parler de sa passion; mais, lorsqu'il crut avoir satisfait à tous les égards et aux décences les plus sévères, il osa rappeler à madame de Luz les sentimens dont elle l'avoit autrefois flatté. Que ce souvenir étoit cruel en ce moment pour elle! Elle soupira et rougit. M. de Saint-Géran désiroit, en lui montrant l'amour le plus vif, le plus tendre et le plus soumis, de l'engager à s'expliquer; elle ne lui répondit que par des larmes.

Il ne voulut pas alors la presser davantage. Mais, quelques jours après, ayant repris les mêmes discours, et s'apercevant qu'il ne faisoit que l'affliger sans pouvoir rien obtenir : Votre douleur, lui dit-il, madame, passe les bornes ordinaires. Quelque cher que M. de Luz vous ait été, je sens que ce n'est plus sa perte que vous pleurez; mais que je vous suis devenu odieux. De grâce, apprenez-moi par où j'ai pu vous déplaire? Madame de Luz étoit trop émue des reproches de M. de Saint-Géran, pour ne pas le détromper sur la haine dont il l'accusoit : Vous ne m'êtes point odieux, lui disoit-elle. Il vouloit alors la presser de lui déclarer le sujet de sa

douleur. Quelques instances qu'il lui fît, elle gardoit le silence et pleuroit. Cette situation étoit trop cruelle, et tout ce qui se passoit dans son cœur étoit trop affreux pour qu'elle y résistât long-temps. Elle y succomba enfin. Elle fut saisie d'une fièvre violente. Quelque secours qu'on lui apportât, le mal qui la consumoit étoit au-dessus de l'art des médecins. Ils jugèrent bientôt que la maladie étoit mortelle. Il ne fut pas nécessaire de le lui annoncer; elle le sentoit elle-même, et voyoit avec plaisir approcher la mort; elle n'étoit touchée que de la douleur de M. de Saint-Géran. Il ne la quittoit pas un moment. Il ne doutoit point qu'elle ne fût la victime d'un secret chagrin, et il n'osoit plus lui en demander l'aveu, dans la crainte de lui déplaire. Il avoit continuellement les yeux attachés sur elle. Il lui prenoit les mains, et il les mouilloit de ses larmes. Pour madame de Luz, il sembloit que son âme fût devenue plus tranquille aussitôt qu'elle avoit vu que sa mort étoit certaine. Lorsqu'elle jugea que l'heure de sa mort n'étoit pas éloignée, elle fit retirer tout le monde, à la réserve de M. de Saint-Géran, et luiadr essant la parole : Je vois, lui dit-elle, combien je vous suis chère; et je me reprocherois de vous laisser ignorer que mon cœur, qui n'a été sensible que pour vous, n'a jamais cessé de l'être. J'aurois été

trop heureuse que le ciel m'eût unie avec vous; mais je n'ai pas disposé de mon sort, et ma main n'est plus digne de vous être offerte. Je veux vous marquer, en mourant, la plus grande confiance dont jamais une femme puisse être capable. Madame de Luz lui raconta ensuite toute l'histoire de ses malheurs. M. de Saint-Géran étoit agité, pendant ce récit, par tous les sentimens de l'horreur, de la vengeance, de la compassion et de l'amour. Aussitôt que madame de Luz eut fini : Ne croyez pas, lui dit-il, madame, que votre récit ait rien diminué de mon amour, de mon estime et de ma vénération pour vous. Vivez pour me voir vous aimer et vous adorer toujours : vivez pour unir votre sort au mien; vos malheurs seront pour moi un titre de plus pour vous respecter, et ma vengeance en effacera une partie. Non, lui dit-elle, quand je pourrois revenir à la vie, j'admirerois votre générosité; mais je m'en croirois indigne si j'en acceptois les effets. Adieu, je sens que je meurs. Que les causes de ma mort soient à jamais ensevelies dans le silence. Je pardonne à ceux qui en sont les auteurs. Conservez quelque souvenir de la plus tendre amie que vous ayez eue, et dont le bonheur eût été de faire le vôtre, si le ciel eût été d'accord avec ses vœux. Madame de Luz ne put en dire davantage; elle tomba dans une foi-

blesse qui termina ses jours. Ainsi mourut la plus belle, la plus malheureuse, et j'ose dire encore, la plus vertueuse et la plus respectable de toutes les femmes.

Il n'y a que ceux qui ont aimé véritablement, et dont le cœur est vertueux, qui puissent imaginer la douleur de M. de Saint-Géran. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de ces tristes restes de l'idole de son cœur. Il lui parloit comme si elle eût pu l'entendre. Il lui disoit tout ce que l'amour et le désespoir peuvent inspirer. Il s'évanouit auprès d'elle. On crut qu'il alloit expirer. On prit ce moment pour l'emporter. Il fut longtemps sans donner d'autre signe de vie que par des soupirs et des sanglots. Il ne revint à lui que pour s'abandonner à la douleur la plus amère.

Aussitôt qu'on eut rendu les derniers devoirs à madame de Luz, M. de Saint-Géran imagina que ceux qu'il devoit à sa mémoire, étoient de la venger de ses malheurs. Les désirs de vengeance partageoient seuls sa douleur. Il résolut de commencer par le perfide Hardouin; mais ses recherches furent inutiles. Ce malheureux, craignant que son crime ne vînt à éclater, étoit passé en Hollande, et avoit changé de nom et de religion. L'impuissance de se venger augmenta le désespoir de M. de Saint-Géran. Il résolut du

moins de poursuivre sa vengeance contre Thurin et le chevalier de Marsillac; mais il ne put exécuter son projet, le chagrin avoit trop pris sur sa santé. Il tomba malade, et mourut enfin, en prononçant le nom de madame de Luz.

FIN DE L'HISTOIRE DE MADAME DE LUZ.

LETTRE

A L'AUTEUR

DE MADAME DE LUZ (*).

LORSQUE je me chargeai de faire imprimer l'Histoire de madame de Luz, je vous promis, monsieur, de vous instruire de son succès; je vais acquitter ma parole.

Madame de Luz a été reçue avec assez d'empressement pour que plusieurs femmes aient interrompu pour elle la lecture de la bulle d'Or. Vous savez, ou vous ne savez pas, que depuis la mort de l'Empereur elle est sur toutes les toilettes de Paris. Madame de Luz a fait faire un peu de diversion à la politique.

Tous les connoisseurs en style l'ont d'abord donnée à l'auteur que chacun y a reconnu. Quelques-uns plus circonspects n'ont pas osé se déclarer, dans la crainte de choquer l'auteur avec lequel ils pouvoient vivre. Il est vrai que l'amour-propre de ceux qui se font imprimer est

(*) Cette lettre étant du même auteur que l'Histoire de madame de Luz, on a jugé à propos de la joindre ici. Elle fut écrite à l'occasion de quelques critiques qui parurent. L'auteur, pour se déguiser, feignit qu'elle lui étoit adressée.

extrêmement sensible. Les auteurs exigent trop d'égards. On les choque également par une critique trop forte ou un éloge trop foible. Heureusement vous mettez vos amis à leur aise à cet égard; et chez vous l'auteur entend raillerie. On se plaint d'ailleurs que l'anonyme est une espèce de guet-apens et de trahison. Il expose de fort honnêtes gens à trouver bon ou mauvais un ouvrage dont ils auroient jugé tout autrement s'ils eussent connu l'auteur. Ce n'est pas qu'on ne m'ait donné des preuves démonstratives pour me faire reconnoître l'auteur de madame de Luz. Cependant, quoique vous viviez avec un grand nombre de personnes de différentes classes, vous jouissez encore de l'anonyme. Le soupçon s'est porté sur vous; mais il ne s'y est pas fixé. Les connoisseurs en style, et il n'y a pas un colporteur littéraire qui ne se donne pour découvrir les anonymes, ont démontré que madame de Luz étoit d'une personne de la cour. J'ai remarqué que ceux qui se défendent de l'ouvrage avec le plus de vivacité, sont ceux à qui l'on fait, en le leur attribuant, plus d'injustice que d'injure.

Passons au jugement qu'on en porte. C'est à ce sujet que j'ai désiré que vous fussiez ici pour être, sous le voile de l'anonyme, témoin vous-même, je ne dis pas des différens sentimens,

mais de la manière singulière dont la plupart des jugemens se forment. Je goûte une espèce de plaisir philosophique en voyant que tout le monde croit juger, et qu'il n'y a presque personne qui ait un sentiment à soi, et qui lui soit propre. Ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que la plupart ont successivement plusieurs sentimens opposés, sans croire en avoir changé. Plusieurs de ceux qui passent pour donner le ton, et qui le donnent en effet, reçoivent leur sentiment de tout ce qui les entoure, et de ceux mêmes à qui ils font ensuite recevoir leur décision; et les uns et les autres sont dans la meilleure foi. Tout le monde enfin décide, et personne ne juge. Cette occasion achève de me convaincre qu'il n'y a ni particulier, ni société qui puisse faire le sort d'un ouvrage: il dépend absolument du public. C'est en vain que des sociétés établissent pour principe de leur union : *Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis;* le public, qui n'a pas signé au traité, casse ces arrêts, et le plus souvent les ignore.

Les gens du monde se flattent que le droit de juger de tous les ouvrages de goût, est un apanage de leur état. Ils s'attribuent le goût par excellence, sans savoir précisément ce qu'ils entendent par ce terme. Il y a toujours quelque mot à la mode, et dont la signification est aussi

vague que l'usage en est général. Le goût est un de ces termes favoris : on croit qu'il suffit de le prononcer pour donner bonne opinion de son esprit. Si vous vous avisiez de demander ce qu'on entend par ce terme, on vous répondroit que c'est manquer de goût que d'entreprendre de le définir; qu'il n'est fait que pour être senti, et non pas pour être expliqué. Pour moi, j'ai toujours pensé que les mots n'étoient que les signes des idées, et qu'ils n'avoient été imaginés que pour nous communiquer chacun les nôtres. Je crois que le goût peut s'expliquer comme autre chose, et qu'un être raisonnable ne doit jamais prononcer un mot sans y attacher une idée, dût-elle être fausse. On peut se détromper d'une erreur, mais il n'y a rien à attendre de celui qui ne pense pas. J'oserai donc hasarder mon sentiment.

Le goût me paroît un discernement prompt, vif et délicat, qui naît de la sagacité et de la justesse de l'esprit. Suivant cette idée, le goût tient encore plus à la raison qu'à l'esprit, si toutefois la sagacité de l'esprit n'en suppose pas la justesse, puisque nos erreurs ne viennent que de ce que nous portons un jugement sans connoître parfaitement le sujet qui en fait la matière. Si nous apercevions distinctement un objet sous toutes ses faces et ses différens rapports, le juge-

ment que nous en porterions seroit toujours juste. Ce sont donc les lumières de l'esprit qui doivent en faire la justesse; et l'esprit n'est jamais faux que parce qu'il est borné : cette justesse de l'esprit est le principe du goût. Ainsi, lorsqu'on prétend que le goût est supérieur à l'esprit, c'est simplement dire qu'un esprit supérieur l'emporte sur un esprit plus borné.

Le goût est un heureux don de la nature qui se perfectionne par l'étude et par l'exercice. Il aperçoit d'un coup d'œil les défauts et les beautés d'un ouvrage. Il les compare, les balance, les apprécie et les juge; mais cet examen et ce jugement sont si fins et si prompts, qu'ils paroissent plutôt l'effet du sentiment et d'une espèce d'instinct que de la discussion.

Le goût n'est point assujéti aux bizarreries de la mode. Il ne se trouve d'accord avec elle que lorsqu'elle est raisonnable. S'il approuve ou s'il blâme des ouvrages d'un genre pareil ou différent, ce n'est point par la voie de la comparaison, guide des génies bornés, c'est toujours en conséquence d'un principe sûr et invariable. La délicatesse du goût n'est autre chose qu'une pénétration fine qui saisit et distingue les moindres nuances, soit des beautés, soit des défauts d'un ouvrage. Elle est bien différente de cette fausse délicatesse et de ce goût frivole qui ne s'occupe

que de bagatelles. Le goût, qui est une qualité si rare, n'est cependant guère moins nécessaire pour juger que pour écrire. Le goût fait également les bons ouvrages et les bons critiques. Il ne seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi les personnes qui ont les talens les plus brillans, et même des génies supérieurs, manquent souvent de goût.

Les grands talens ne marquent pas absolument la supériorité de l'esprit. Le talent n'est qu'une disposition naturelle pour une chose. Le génie est cette même disposition dans un degré plus éminent, et soutenu d'une force d'esprit que l'inclination particulière a déterminé vers le même objet que le talent. On admire quelquefois combien ceux qui ont reçu le talent ou le génie d'une chose, sont bornés sur d'autres matières; mais, si l'on y faisoit attention, on trouveroit toujours que ces dons se rachètent par ailleurs, et que le talent et le génie coûtent souvent plus qu'ils ne valent à ceux qui en sont doués. Il est vrai qu'il y a des génies supérieurs et heureux qui auroient réussi dans quelque genre qu'ils eussent embrassé; mais toutes leurs forces s'étant tournées et concentrées vers un seul objet, les autres genres leur deviennent presqu'étrangers. Lorsque notre vue est fixée vers un point, nous apercevons moins distinctement

les autres objets; et les yeux de l'esprit ressemblent assez à ceux du corps. C'est ainsi que des personnes d'un génie élevé, mais qui sont pleins d'intérêts puissans, et occupés par de grandes affaires, ne jugent pas toujours parfaitement des lettres ou des arts, auxquels ils ne donnent que l'attention la plus médiocre, et ne se prêtent que par délassement.

Ce qu'on appelle des génies universels ne le sont que dans les dispositions, et non pas dans l'application. Il faut qu'il y ait de ces hommes rares qui se conservent au milieu de tous les talens dans une espèce d'équilibre. C'est sans doute un avantage que cet homme illustre, qui s'est essayé avec succès dans tous les genres, ne se soit livré à aucun. C'est par là qu'il a répandu également sur les sciences et les lettres des lumières qui se sont communiquées de proche en proche, à ceux mêmes qui ne croient pas les lui devoir; mais sa philosophie lui auroit été bien inutile si elle ne lui eût pas appris à mépriser des traits qui, pour me servir d'une de ses expressions, *partent de trop bas pour arriver jusqu'à lui.*

Mais je m'aperçois peut-être trop tard que je viens de faire une digression qui tient plus de la dissertation que de la lettre. Je dois d'ailleurs me rappeler qu'un des plus beaux génies du siè-

cle s'est presque donné un ridicule pour avoir voulu fixer les lois du goût. On pourroit cependant assurer que, s'il n'en a pas toujours donné des définitions exactes, il en a du moins prodigué les exemples dans ses ouvrages.

Tout autre que vous trouveroit bien singulier qu'au lieu de vous entretenir uniquement de votre ouvrage, je donne carrière à toute la bizarrerie de mes idées; mais vous êtes fait à tous mes écarts, ainsi je m'y livre sans scrupule.

Les droits que les gens du monde prétendent sur tout ce qui est du ressort du goût, m'ont engagé insensiblement à exposer mon sentiment. Vous devez me le passer avec d'autant plus de facilité, qu'il ne tire pas à conséquence : ainsi j'ajouterai encore que les personnes qui passent dans le monde pour avoir le goût si fin et si délicat, ne paroissent pas l'avoir toujours bien sûr. Il en est peut-être de ces prétendus génies délicats comme des ressorts, dont la délicatesse empêche la force et l'effet.

Les gens de lettres soutiennent, d'un autre côté, qu'on ne sauroit leur disputer le droit de juger de toutes sortes d'ouvrages ; que c'est un privilége qui ne s'acquiert que par l'étude et la réflexion. Je ne nierai point que les uns et les autres n'aient leurs droits, je ne prétends point en régler les limites; mais ils ne les tiennent que

de l'avantage qu'ils ont de faire partie du public éclairé. Ce public ne décide pas toujours dans le premier instant. Je remarque qu'on parle quelque temps d'un livre en bien ou en mal, avant que de le fixer à sa juste valeur. C'est du feu de la dispute, et, si j'ose dire, du choc des opinions que sort la lumière qui fait voir les ouvrages sous leur véritable point de vue.

L'Histoire de madame de Luz passe généralement pour être écrite avec force, avec précision, et pour être semée de traits sans être allongée par des réflexions. Le public l'a lue avec empressement, c'est ainsi qu'il approuve. Quelques auteurs de sociétés se sont déchaînés contre, et c'est leur façon d'applaudir. On en parle enfin avec éloge ou avec aigreur, ce qui revient au même.

Ce n'est pas qu'on n'en ait fait beaucoup de critiques : j'en ai entendu de raisonnables, de spécieuses et de ridicules. Pour moi, sans paroître y prendre aucun intérêt, je me suis conduit comme vous auriez fait vous-même. J'ai acquiescé aux bonnes objections, j'ai combattu les spécieuses, et j'ai méprisé les ridicules. Je vous en rapporterai quelques-unes.

La plupart des mauvaises critiques viennent de ce qu'on se forme de fausses idées de l'histoire et du roman. On cherche les réflexions et



les traits dans l'histoire, et les faits dans les romans.

L'origine du roman est très-simple; il n'est pas nécessaire, pour la découvrir et pour l'expliquer, de faire des recherches fort savantes. Les hommes ont trouvé l'histoire trop simple, trop peu intéressante pour leur curiosité, encore moins intéressante pour leurs passions, d'où naît leur curiosité. Aussitôt des auteurs, pour se faire lire avec plus d'empressement, ont altéré l'histoire; ils y ont introduit des aventures du goût du siècle ou de ceux pour lesquels ils écrivoient. La valeur et l'ardeur pour la guerre ont fait imaginer les romans de chevalerie. L'amour a fait écrire ceux dont les intrigues amoureuses et les sentimens tendres font le nœud; et l'on en a fait où la valeur et la galanterie sont réunies. Ce qui prouve qu'on se seroit contenté de l'histoire si elle eût satisfait à ces différens genres, c'est que nous voyons très-peu de romans politiques, parce que ceux dont l'esprit est tourné vers la politique, trouvent assez dans l'histoire de quoi se satisfaire.

Les auteurs se contentèrent d'abord d'altérer l'histoire, afin que ce qu'ils y ajoutoient de fabuleux, passât sous l'autorité du vrai. Quelle que soit notre passion pour le merveilleux, elle n'étouffe pas entièrement notre amour pour la vé-

rité. Ces deux désirs partagent notre âme. Le plaisir que nous goûtons au récit des fables, n'est troublé que par le regret de les connoître pour ce qu'elles sont. Il est aisé de remarquer combien notre plaisir augmente de vivacité lorsqu'on nous raconte du merveilleux dont nous pouvons être les dupes.

Les auteurs des romans se seroient donc contentés d'altérer l'histoire, s'ils eussent pu se flatter de faire recevoir leurs imaginations pour la vérité; mais, voyant qu'ils n'y pouvoient plus prétendre, ils se livrèrent uniquement aux fictions. Comme jamais les hommes ne gardent de mesure en rien, les romans devinrent si extravagans, qu'ils tombèrent dans le mépris. Dès lors on exigea plus de vraisemblance; et bientôt, pour plaire, il fallut que le roman prît le ton de l'histoire, et cherchât à lui ressembler. Ce fut une espèce d'hommage que le mensonge rendit à la vérité, et l'histoire rentra presque dans ses droits sous un nom supposé. On veut que chaque aventure soit vraisemblable en elle-même, et que le roman ne s'éloigne de la vraisemblance qu'en rapprochant en un court espace de temps des situations qui ne sont pas si pressées ni si fréquentes dans la nature, et qui seroient par conséquent plus éparses dans l'histoire. C'est ainsi qu'on resserre au théâtre, dans l'espace d'une ou

deux heures, la représentation d'une action qui en exigeroit vingt-quatre. Telle est la seule différence qui devroit se trouver entre le roman et l'histoire.

Voilà, en peu de mots, l'origine, les progrès et les révolutions du roman : car de s'imaginer que les premiers auteurs aient eu dessein d'instruire les hommes en renfermant des leçons de morale sous des fictions agréables et ingénieuses, je crois que cette idée est plus favorable à l'humanité qu'à la vérité. Les hommes, en général, ne cherchent point avec tant de zèle la perfection les uns des autres; ceux qui veulent donner des leçons ont moins dessein d'instruire que de prouver leur supériorité. Il y a un désir qui nous est plus naturel, c'est celui de plaire et d'amuser. Il faut même que nous le remarquions dans tous les hommes; car nous aimons et recherchons tous ceux qui nous amusent, sans en être plus reconnoissans : nous supposons apparemment qu'ils sont assez payés du plaisir qu'ils nous causent par celui qu'ils éprouvent eux-mêmes. Ne seroit-ce point encore la raison pour laquelle toutes les professions qui contribuent aux plaisirs de la société sont également chéries et méprisées.

Mais, sans vouloir développer ici les replis du cœur humain, il me suffit d'avoir remarqué les

sources du roman, et en quoi il diffère de l'histoire. Quelques personnes se persuadent qu'ils doivent encore être différens dans la manière d'être écrits. La mollesse de caractère et de style de quelques auteurs ont fait croire que ces défauts étoient des qualités du roman. Sur ce principe, on vous reproche d'écrire avec trop de force et de précision. Madame de Luz est, dit-on, trop fortement écrite. Un roman doit être plus allongé; il y faut les détails des moindres démarches des amans; il faut qu'ils soient toujours occupés les uns des autres; qu'ils aient ensemble des conversations longues et fréquentes; et, lorsqu'ils sont séparés, qu'on soit encore instruit, par des monologues, des moindres sentimens de leurs cœurs.

On convient, à la vérité, que la plupart de ces beaux discours ennuient; mais ils sont de l'essence du roman: c'est le lecteur qui a tort de s'ennuyer. Le style de madame de Luz est, dit-on, bien loin de cette heureuse langueur; il est trop serré pour le roman; l'auteur devroit écrire l'histoire. On trouve encore que vos réflexions ou vos traits ont un tour un peu métaphysique. Il est fâcheux que ce terme soit relatif, c'est-à-dire que ce qui est très-simple pour les personnes accoutumées à penser, soit métaphysique pour ceux qui ne sont pas dans l'habitude de ré-

fléchir; et je ne serois pas étonné qu'il y eût des gens qui fissent le même reproche à cette lettre.

Je passe aux critiques qu'on fait du fond de l'ouvrage, et je vous dirai aussi simplement les réponses que j'ai imaginées : vous ferez le cas qu'il vous plaira des unes et des autres.

Plusieurs croient que madame de Luz n'est qu'un jeu d'esprit; que, sans vous embarrasser de la forme exacte du roman, vous n'avez voulu que peindre les mœurs des différens états, et faire voir que la femme la plus vertueuse peut se trouver dans des circonstances malheureuses auxquelles elle est forcée de sacrifier sa vertu. Sur ce principe on trouve que l'aventure de Thurin est la seule qui remplisse votre projet; au lieu que celles de Marsillac et de Hardouin ne sont que de purs malheurs.

Cette critique, qui est très-raisonnable en elle-même, ne pêche qu'en ce qu'elle n'embrasse pas entièrement votre dessein. Votre objet étoit non-seulement de montrer qu'une femme peut être forcée au crime; mais encore que, sans devenir criminelle, elle peut être déshonorée.

Des gens plus délicats désireroient que madame de Luz n'eût sacrifié sa vertu que pour sauver la vie de son amant et non pas de son mari : voilà ce qu'ils appellent corriger un plan. Ces

esprits brillans s'imaginent que, pour combiner des faits, il suffit de les mettre en antithèses, à peu près comme les mauvais rhéteurs y mettent les mots. Il y auroit sans doute de la singularité à ce qu'une femme se livrât à un homme odieux pour sauver un amant chéri et maltraité. Le plan est brillant, c'est dommage qu'il soit ridicule, et qu'une femme raisonnable ne puisse être excusée de faire un outrage à son mari, que lorsque c'est lui seul qui en a tiré l'avantage.

L'aventure du chevalier de Marsillac est celle qui m'a paru essuyer de plus justes critiques. Il semble qu'il tombe des nues avec Maran. La femme de chambre s'absente à point nommé; on ne sait si elle est d'intelligence avec Maran, et qui peut avoir averti Marsillac: c'est un jeu pour lui que de tuer un homme ou faire un enfant. L'évanouissement de madame de Luz passe la léthargie, et le premier signe de vie qu'elle donne est un malheureux mouvement qui achève de tout gâter. Je sais des gens d'esprit que l'âge et la mauvaise santé ont réduits aux sentimens tendres et délicats, à qui le livre est tombé des mains à cet accident. Ils ne sauroient comprendre qu'un honnête homme, tel que vous peignez Marsillac, puisse s'oublier à ce point. D'autres ne conçoivent pas qu'au sortir d'un combat il puisse se retrouver en état d'être aussi

criminel. Ces timides physiciens ignorent sans doute que la victoire enfle le cœur, et que, dans le temps où les duels étoient à la mode, un combat fait ou à faire ne donnoit pas à un brave chevalier une distraction dans son amour. Cependant toutes les raisons physiques n'empêcheront pas que cette aventure ne soit mal amenée; on auroit pu du moins la mieux préparer; et si quelques-uns préfèrent cette jouissance aux deux autres, c'est parce qu'elle n'est pas absolument aussi odieuse que déraisonnable. Il n'est pas difficile de voir ce qui leur a plu; ils voudroient même que vous donnassiez une nouvelle édition non corrigée, mais augmentée de nouveaux viols; pour moi, j'y désirerois plus de vraisemblance : le roman exige plus que l'histoire, à qui l'autorité de la vérité suffit.

Il n'en est pas ainsi de celle de Hardouin. Les uns trouvent que c'est un parfait scélérat, et je n'en suis pas étonné : d'autres s'imaginent qu'il eût pu l'être davantage, et je n'en suis pas surpris.

Les derniers, par exemple, voudroient qu'au lieu d'opium, qui leur paroît un moyen trop simple, il eût consommé son crime par la voie seule de la séduction; et que la violence eût été autant sur la volonté que sur le corps. Il est inutile de vous détailler davantage une objection dont

vous devez concevoir toutes les conséquences; on convient seulement qu'il y auroit eu plus de difficulté. Je ne suis pas de ce sentiment; je crains bien que ces critiques ne confondent l'impossible avec le difficile; et je suis très-convaincu qu'une femme instruite par les malheurs, comme celle-ci, est inaccessible à la séduction. Je trouve que vous avez même assez fait sentir les raisons qui devoient dissuader Hardouin de laisser trop pénétrer ses sentimens.

On m'a dit qu'il paroissoit quelques critiques imprimées de madame de Luz; lorsqu'elles me tomberont entre les mains, je vous les enverrai.

J'oubliois de vous dire que quelques-uns de vos amis ont critiqué votre ouvrage avec assez de vivacité; mais vous n'y perdez rien; car d'autres personnes, qui vous estiment plus qu'elles ne vous aiment, en ont fait beaucoup d'éloges; et sûrement, si les uns et les autres vous eussent reconnu, ils n'en auroient parlé ni peut-être pensé comme ils ont fait. Adieu. Rions des autres et de nous.

FIN DE LA LETTRE.

ACAJOU
ET
ZIRPHILE.

ÉPITRE

AU PUBLIC.

UN auteur instruit de ses devoirs doit vous rendre compte de son travail : je vais donc y satisfaire. Excité par l'exemple, encouragé par les succès dont je suis depuis long-temps témoin et jaloux, mon dessein a été de faire une sottise. Je n'étois embarrassé que sur le choix. Politique, morale, littérature, tout étoit de mon ressort pour parvenir au but que je me proposois; mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que j'ai trouvé toutes les matières épuisées par des gens qui sembloient avoir travaillé avec les mêmes vues que les miennes. Je trouvois des sottises en tout genre, et je me suis vu presque dans la nécessité d'embrasser le raisonnable pour être singulier, de sorte que je ne désespère pas qu'on ne parvienne à trouver la vérité, à force d'avoir épuisé les erreurs.

J'avois d'abord eu dessein de faire un

morceau contre l'érudition, pour me donner l'air d'un génie libre, indépendant, fécond par lui-même, et qui ne veut rien devoir aux secours étrangers; mais j'ai remarqué que c'étoit un lieu commun, trop usé, inventé par la paresse, adopté par l'ignorance, et qui n'ajoute rien à l'esprit.

La géométrie, qui a succédé à l'érudition, commence à passer de mode. On sait à présent qu'on peut être aussi sot en résolvant un problème qu'en restituant un passage. Tout est compatible avec l'esprit, et rien ne le donne.

Pour le bel esprit, si envié, si décrié et si recherché, il est presqu'aussi ridicule d'y prétendre, que difficile d'y atteindre.

On méprise l'érudit, le géomètre ennuie, le bel esprit est sifflé : comment faire ?

J'étois tout occupé de ces réflexions et de mon projet lorsque le hasard a fait tomber entre mes mains un recueil d'estampes, qui, sans doute, ont dû être faites pour quelqu'histoire fort ancienne; du moins je n'en connois point de moderne à laquelle elles pussent convenir : j'ai extrêmement

regretté un si rare morceau; mais, comme il n'y a pas d'apparence de le retrouver, j'ai tâché d'imaginer sur les estampes quel en pouvoit être le sujet, et d'en deviner l'histoire, qui sera peut-être aussi vraie que bien d'autres. Cependant, comme je pourrois bien n'avoir pas deviné juste, je ne donnerai ceci que pour un conte (*). Je ne sais, mon cher public, si vous approuverez mon dessein; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage; car, à vous parler en ami, vous ne réunissez tous les âges que pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle; jeune, les passions vous gouvernent; dans un âge plus mûr, vous vous croyez plus sage parce que votre folie devient triste; et vous n'êtes vieux que pour radoter : vous parlez sans penser, vous agissez sans dessein, et vous croyez juger parce que vous prononcez.

(*) Les estampes ont été faites originairement pour un conte qui a été imprimé, et dont il n'a jamais été tiré que deux exemplaires. On a essayé de faire un autre conte sur les estampes seules : c'est celui qu'on va lire.

Je vous respecte beaucoup, je vous estime très-peu, vous n'êtes pas digne qu'on vous aime : voilà mes sentimens à votre égard : si vous en exigez d'autres, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur.

* * *

FIN DE L'ÉPITRE AU PUBLIC.

Digitized by Google

ACAJOU

ET

ZIRPHILE,

CONTE.

L'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le prise; l'amour est un bon précepteur; la providence sait bien ce qu'elle fait: c'est le but moral de ce conte; il est bon d'en avertir le lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un auteur, ceux qui sont trop vifs l'exagèrent; mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions : c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois, dans un pays situé entre le royaume des Acajous et celui de Minutie, une race de génies malfaisans, qui faisoient la honte de ceux de leur espèce, et le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite : la plupart périrent d'une mort tragique, il n'en restoit plus que le génie Podagrambo et la fée Harpagine; mais il

sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit : la qualité de génie ou de fée ne donne que la puissance; et la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo, quoique très-noble, très-haut et très-puissant seigneur, étoit encore très-sot; Harpagine passoit pour avoir plus d'esprit, parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui. Ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu, c'est qu'elle étoit ennuyeuse, quoique médisante. Pour le génie, il étoit assez méchant pour ne désirer que le mal, et assez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien, sans qu'il s'en fût aperçu : il avoit une taille gigantesque avec toute la disgrâce possible. Harpagine étoit encore plus affreuse: grande, sèche, noire; ses cheveux ressembloient à des serpens; et, lorsqu'elle se transformoit, c'étoit ordinairement en araignée, en chauve-souris, ou en insecte.

Ces deux monstres n'en avoient pas moins de présomption. Harpagine se piquoit d'agrémens, et Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maison élégamment meublée, où l'on voyoit des magots de la Chine, des vernis de Martin, des chaises longues et des coussins; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuyer : ils menacèrent enfin le

public de se marier, pour perpétuer leur nom. La *postéromanie* est le tic commun des grands; ils aiment leur postérité, et ne se soucient point de leurs enfans. Cette proposition fut reçue comme une déclaration de guerre.

Les génies et les fées crurent l'affaire assez importante, pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée; on parla, on délibéra beaucoup, et cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo et Harpagine ne pourroient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer : cet arrêt sembloit condamner l'un et l'autre au célibat; ou, s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeassent de caractère ; et c'étoit tout ce qu'on désiroit.

Ils cherchèrent aussitôt dans leur Colombat quelle maison ils honoreroient de leur choix; mais, comme il falloit qu'ils se fissent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais, sans un artifice singulier. Quelqu'aveugle que soit l'amour-propre, on connoît bientôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine, plus inventive que le génie, lui tint à peu près ce discours : Mon dessein est de prendre des enfans si jeunes, qu'ils n'aient encore aucunes idées; nous les éleverons nous-mêmes, ils ne verront jamais d'autres personnes, et nous

leur formerons le cœur à notre gré : les préjugés de l'enfance sont presque invincibles. Mon parti, ajouta-t-elle, est déjà trouvé : le roi des Acajous n'a qu'un fils qui a environ deux ans, je vais lui demander de m'en confier l'éducation; il n'oseroit me refuser; il craindroit mon ressentiment ; et l'on fait plus pour ceux que l'on craint, que pour ceux que l'on estime. J'aurai soin d'en user ainsi pour vous à l'égard de la première petite princesse qui naîtra.

Podagrambo approuva un plan si bien concerté, et la fée partit sur son grand dragon à moustaches, arriva chez le roi des Acajous, et lui fit sa demande, que le pauvre prince n'osa refuser.

Harpagine, charmée d'avoir entre ses mains le petit prince Acajou, repartit, et ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette, elle lui bâtit un palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, et dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin de ce palais à servir de promenade au petit prince, y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux; et comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que son sexe

seul ne lui tînt lieu de beauté, et que les désirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu, contraria d'abord son dessein, et l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu, en naissant, le don de la beauté, il devoit être le prince le mieux fait de son temps; cela flattoit merveilleusement les espérances de la fée, qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeunes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles; maisce qui la chagrina, fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentoit qu'il n'en seroit que plus difficile à séduire; elle résolut sur-le-champ de corriger par l'art ce que son pupille avoit reçu de la nature, et de lui gâter l'esprit, ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composoit ses drogues; les paroles les plus efficaces, les charmes les plus puissans furent employés; elle composa deux boules de sucre magique; dans l'une il y avoit des pastilles dont la vertu étoit d'inspirer le mauvais goût, et de rendre l'esprit faux; l'autre renfermoit des dragées de présomption et d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux, raisonner de travers, soutenir son sentiment avec opiniâtreté, et donner dans tous les ridicules; de sorte que la maligne fée avoit tout

lieu d'espérer que, si le prince en mangeoit, il sentiroit pour elle une passion d'autant plus forte, qu'elle seroit plus extravagante. Elle vint aussitôt présenter les bombons à l'enfant; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une si affreuse grimace, que l'enfant en eut peur, et lui rejeta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables, auroit été plus aisé à séduire; mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. La fée ne regrettoit plus les dragées de présomption; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez; mais jamais elle ne put lui faire goûter ni les unes ni les autres : elle les donna à un voyageur comme une curiosité très-précieuse, en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit. Tout le monde en voulut avoir; on se les envoyoit en présent; chacun en portoit sur soi dans de petites boîtes; on se les offroit par galanterie, et cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu; mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éduca-

tion au prince Acajou, que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors par les nouvelles à la main, que la reine de Minutie étoit près d'accoucher, et que toutes les fées étoient convoquées pour assister aux couches; Harpagine s'y rendit comme les autres. La reine accoucha d'une fille, qui étoit, comme on se l'imagine bien, un miracle de beauté, et qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la reine qu'elle lui en confiât l'éducation; mais la fée Ninette l'avoit déjà prévenue, et s'étoit chargée d'élever la princesse.

Ninette étoit la protectrice déclarée du royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds et demi de haut; mais sa petite figure réunissoit tous les agrémens et toutes les grâces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême, il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps; toujours pensante, et toujours en action, sa pénétration l'emportoit souvent au delà des objets, et l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante et sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les sots s'efforcent d'imiter, et qu'ils appellent étourderie, pour se consoler de n'y pas réussir, le conseil des fées avoit fait présent à Ninette d'une paire de

lunettes et d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit, en affoiblissant la vue, de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'âme et du corps. Voilà la première invention des lunettes; on les a depuis employées pour un usage tout opposé : et c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit, c'est de voir que de vieux surveillans sont tous les jours trompés par de jeunes amans sans expérience, et l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la béquille, elle servoit à rendre la démarche plus sûre en la ralentissant. Ninette ne se servoit du présent des fées, que lorsqu'il étoit question de conduire une affaire délicate; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir; l'âme ouverte, le cœur tendre, et l'esprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les fées qui assistoient à la naissance de la princesse, songeoient à la douer suivant la coutume, et, en vraies femmes, commencèrent leurs dons par la beauté, les grâces et tous les dehors séduisans, quand Harpagine, dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres, dit en gromelant entre ses dents : Oui, oui, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'une belle bête; c'est moi qui vous en réponds, car je la doue de la bêtise la plus complète. Elle partit aussitôt.

Les fées ne furent pas long-temps à s'apercevoir de leur négligence; mais Ninette, ayant mis ses lunettes, dit qu'elle suppléeroit par l'education à ce qui manquoit à l'enfant du côté de l'esprit.

Les autres fées ajoutèrent que, pour remédier en partie au mal qu'elles ne pouvoient pas absolument détruire, l'imbécillité de la princesse cesseroit dans le moment qu'elle ressentiroit de l'amour. Une femme qui n'a besoin que de ce remède-là, n'est pas absolument dénuée de ressource. Ninette ayant pris Zirphile entre ses bras, la transporta dans son palais, malgré tous les piéges de la méchante fée.

D'un autre côté, Harpagine ne s'occupa plus que du soin de donner à son pupille la plus mauvaise éducation qu'elle imagina, afin d'étouffer l'esprit par la mauvaise culture, comme elle espéroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile. Elle ordonna aux gouverneurs du petit prince de ne lui parler que de revenans, de fantômes, de la grande bête, et de lui lire des contes de fées pour lui remplir la tête de mille fadaises. On a conservé de nos jours, par sottise, ce que la fée avoit inventé par malice.

Lorsque le prince fut un peu plus grand, la fée manda des maîtres de tous côtés; et, comme en fait de méchanceté elle ne restoit jamais dans le

perdoit l'esprit en tâchant d'en donner à Zirphile. La cour de la petite fée rassembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit appartement, rien n'étoit si brillant que la conversation. Ce n'étoit point de ces discours où il n'y a que du sens commun, c'étoit un torrent de saillies, tout le monde interrogeoit, personne ne répondoit juste, et l'on s'entendoit à merveille, ou l'on ne s'entendoit pas, ce qui revient au même pour les esprits brillans; l'exagération étoit la figure favorite et à la mode : sans avoir de sentimens vifs, sans être occupé d'objets importans, on en parloit toujours le langage; on étoit *furieux* d'un changement de temps; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde;* entre les nuances d'une même couleur, on trouvoit *un monde de différence;* on épuisoit les expressions outrées sur les bagatelles, de façon que, si par hasard on venoit à éprouver quelques passions violentes, on ne pouvoit se faire entendre, et l'on étoit réduit à garder le silence; ce qui donna occasion au proverbe : *Les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa cour, ne dût à la fin triompher de sa stupidité; mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle et la

plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penser, et n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme, et trouvent toujours qu'elle parle comme un ange, ils ne pouvoient la louer que sur sa beauté; la pauvre enfant toute honteuse recevoit leurs éloges comme une grâce, et leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient; ils rioient de ses naïvetés, et cherchoient à séduire son innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les piéges. Zirphile étoit la candeur même, et ce n'est point du tout la sauvegarde de la vertu; mais Ninette veilloit attentivement sur sa chère pupille. Elle la mit parmi ses filles d'honneur où il y avoit souvent des places vacantes; la plupart en sortoient avant que leur temps fût fini : il n'y a point à la cour de corps plus difficile à recruter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple; c'étoit en vain que les jeunes courtisans s'empressoient auprès d'elle : un trop grand désir de paroître aimables, les empêche souvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leur hommage, tous leurs discours lui paroissoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs, les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connoître leur

cœur; mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer, et seroient rarement séduites par les plaisirs, si elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit, il n'arriva point d'accidens à Zirphile, parce que, pour plus de sûreté, Ninette ne la laissoit approcher d'aucun homme pour son honneur, ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la cour de Ninette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine. Il étoit déjà dans sa quinzième année; son esprit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à ressentir ces désirs naissans de la nature qui, sans avoir d'objet déterminé, en cherchent un partout; il s'apercevoit déjà qu'il avoit un cœur dont les sens ne sont que les interprètes. Il éprouvoit cette mélancolie qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs; il soupiroit après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble, et cherchoit cependant la solitude. Il se retiroit dans les lieux les plus écartés du parc; c'étoit là qu'en cherchant à débrouiller ses idées, il faisoit quelquefois une assez sotte figure, comme il est aisé de le voir dans l'estampe.

Harpagine, qui connoissoit le mal d'Acajou, se flattoit d'en être bientôt le remède; mais elle

voyoit avec chagrin que toutes les caresses qu'elle vouloit lui faire, ne faisoient que le révolter et lui donner de l'humeur. Les caresses offertes réussissent rarement, et il est encore plus rare qu'on les offre, quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des fées avoit prononcé que le prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans, après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le roi des Acajous et celui de Minutie attendoient avec impatience cet heureux instant, pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le génie n'eut pas plutôt appris ce projet, qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe, et se rendit à la cour de Ninette; il y fut reçu avec cette espèce de politesse qu'on a pour tous les grands, et qui n'engage point à l'estime.

Pour ne point perdre de temps en complimens superflus, il déclara d'abord à Zirphile ses sentimens, c'est-à-dire, les désirs qu'elle lui inspiroit. La petite princesse, qui n'avoit point appris à dissimuler, ne le fit point languir, et lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoit pour lui : il en fut très-étonné; mais, au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à cher-

cher tous les moyens de plaire; malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la cour; mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures, il y en a même de compatibles avec les grâces, et Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là : plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires allongées, après avoir fort ennuyé la cour par ses sottises, et encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour; on le trouvoit le plus plat génie qu'on eût encore vu : c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartemens jusqu'au grand-commun.

Podagrambo soupçonna qu'il étoit la fable de la cour : ce n'étoit pas par pénétration; mais un tic assez ordinaire aux sots, est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes, et de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, et pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la princesse. Ninette, ayant prévu les entreprises qu'on pouvoit former contre sa chère Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit, et Zirphile étoit travaillée du même mal. Ils se promenoient souvent seuls; et lorsque le hasard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les deux jardins, ils se sentoient attirés par une force inconnue, ils se trouvoient arrêtés par un charme secret : chacun réfléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu le plus négligé du parc : ils y revenoient tous les jours; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le prince étoit plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade, il laissa échapper un soupir : la jeune princesse, qui étoit de l'autre côté dans le même état, l'entendit : elle en fut émue; elle recueille toute son attention, elle écoute. Acajou soupire encore : Zirphile, qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit, entendit ce soupir avec une pénétration admirable; elle répondit aussitôt par un pareil soupir.

Ces deux amans, car ils le furent dans ce moment, s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle : il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre et pour la parler. L'amour porte dans l'instant un trait de flamme dans leurs cœurs, et un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amans, après s'être enten-

dus, cherchent à se voir pour s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connoissances : ils avancent, ils se cherchent, ils écartent les branches, ils se voient. Dieux ! quels transports ! Il faut leur âge, la vivacité de leurs désirs, le tumulte de leurs idées, le feu qui anime leurs sens, peut-être même leur ignorance pour comprendre leur situation. Ils restent quelque temps immobiles ; ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent, ils gardent le silence ; ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité ; ils se font ensemble mille questions, ils n'y répondent rien de juste, cependant ils sont satifaits de ce qu'ils se disent, et se trouvent éclaircis sur leurs doutes, ils comprennent du moins qu'ils se désiroient sans se connoître, qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient, et qu'ils se suffisent. Acajou, qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine, se trouve tranporté dans un monde nouveau ; et Zirphile, qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la cour, crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant, qui ne croyoit pas accorder une faveur, encore moins faire une faute, le laissa faire. Acajou, qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les caresses pussent offenser per-

sonne, redoubloit les siennes, et Zirphile les lui rendoit naïvement; n'ayant pas la moindre idée du vice, elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'assirent sur l'herbe : c'est là qu'ils s'embrassèrent. Ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant, elle le reçoit dans ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chère Zirphile; il appuie sa bouche sur la sienne : leurs âmes volent sur leurs lèvres; elles se confondent; elles sont plongées dans une ivresse divine; elles nagent dans les plaisirs, et sont emportées par un torrent de délices; leurs désirs s'enflammoient, et ils ne comprenoient pas qu'ils pussent être aussi heureux, et désirer encore. Ils jouissoient de toutes les beautés qu'ils voyoient; ils ne s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une première leçon.

Ces aimables enfans étoient si enivrés de leur félicité, qu'ils oublioient toute la nature, et ne songeoient point à se séparer. Mais, comme ils tardoient plus long-temps à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume, Harpagine et Ninette allèrent pour les chercher, et les appeloient chacune de leur côté. Nos amans furent effrayés de leurs voix, et se séparèrent à regret; mais l'es-

pérance de revenir goûter les mêmes plaisirs, les fit retirer : ils craignoient qu'on ne troublât leur union, si on venoit à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses désirs, et timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou, lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile, quoiqu'elle fût obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou, celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à sa beauté, et répandoit un air de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit, et l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la cour; il y avoit ce soir-là même grand appartement chez Ninette; on voulut faire quelqu'une de ces mauvaises plaisanteries, si familières aux gens médiocres, qui croient toujours avoir quelque supériorité sur d'autres un peu plus sots; la pauvre Zirphile en étoit souvent l'objet : elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse, de finesse et si peu d'aigreur, que les mauvaises plaisantes (car c'étoient sûrement des femmes) furent étonnées de la sagesse de ses réponses, et humiliées des égards même qu'elle y apportoit; les hommes étoient charmés et applaudissoient; Ninette en pleuroit de joie, et les femmes en rougissoient de dépit et de colère. Elles avoient eu

jusque-là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir; elle n'avoit plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr : la petite princesse étoit trop bien née pour se servir de ce vilain moyen-là.

Cependant nos deux jeunes amans s'étoient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour, pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs !

Les amans, comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues, ils les négligent par degrés, ils oublient les plus nécessaires, et sont pris : voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudens, et ce fut le génie qui les surprit : les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il aperçut un soir ces jeunes amans qui se retiroient, il en fut outré de rage; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil, quoiqu'il n'en fît ensuite qu'à sa tête, il résolut de consulter Harpagine. La méchante fée, en apprenant cette nouvelle, conçut le plus violent dépit : le génie lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se venger que d'enlever la princesse.

Quoique la fée fût aussi furieuse que lui, elle aimoit encore mieux écarter sa rivale que de la

voir dans le même lieu que son amant : elle cacha donc son inquiétude, et dit au génie qu'il falloit qu'il se chargeât de cette entreprise, se flattant qu'il n'auroit jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin Podagrambo se cacha derrière un arbre, auprès de la palissade où nos amans venoient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois : l'égalité ne subsiste point avec la passion. Tandis qu'il s'impatientoit, la tendre Zirphile vint à la palissade, où elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant, qui avoit coutume de la prévenir : elle regarde de toutes parts, elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine, et passe auprès du génie. A son aspect la frayeur la saisit : elle voulut fuir ; mais ce fut avec si peu de précaution, que son écharpe resta attachée à une branche. Le génie la saisit à l'instant par sa robe : Ah ! ah ! dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un marmouset ; et c'est pour lui que vous me méprisez ? La pauvre Zirphile, se voyant trahie par la frayeur même qui lui avoit fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé, elle n'eût pas été si habile : une première aventure qui ins-

pire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes : on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le génie. Je suis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité ; c'est elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne suis pas moins surprise que vous vous serviez de la violence, vous qui pouvez tout attendre de votre naissance, et plus encore de votre amour.

Le génie se radoucit un peu à ce discours flatteur ; mais, quoique la princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, et qu'il en fût très-persuadé, il ne vouloit point la laisser échapper.

Si votre cœur, reprit-il, est si sensible pour moi, vous ne devez pas faire de difficulté de venir dans mon palais. Tous ces petits soins d'amans vulgaires sont des formalités frivoles qui ne font que retarder le plaisir sans le rendre plus vif.

Eh bien ! répliqua Zirphile, je suis prête à vous suivre ; et, pour vous prouver ma sincérité, rendez-moi mon écharpe, afin qu'il ne reste ici aucun témoin de mon évasion et de votre violence.

Le génie pensa se pâmer de plaisir et d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer

que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes; car, pour moi, je n'aurois jamais imaginé celui-là, et je m'en allois comme un sot. Il détache aussitôt l'écharpe et la remet à la princesse en lui baisant la main; mais elle, n'ayant plus rien à craindre, le repoussa avec mépris.

Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des fées; cette écharpe est pour moi le gage de leur protection. En achevant ces mots, elle s'éloigna, et laissa le génie confondu et arrêté par une force à laquelle il sentoit que son pouvoir étoit forcé de céder.

Il ne tint qu'à lui d'admirer, encore plus qu'il n'avoit fait, la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupa le plus. Après être resté quelque temps immobile, il revint confus et désespéré trouver Harpagine, et lui raconta par quel charme son pouvoir avoit été inutile.

Si la fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée, elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du génie : elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenoit; et, comme les consolateurs ne sont jamais plus éloquens que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes, elle le calma, en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe, et de le rendre maître de la princesse.

La fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même. Tandis qu'elle délibéroit avec le génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade; après avoir quelque temps attendu Zirphile, l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette; et, partagé entre la crainte et le désir, il étoit insensiblement parvenu jusqu'au palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui, suivie de toute sa cour. Acajou s'avança respectueusement vers la petite fée, et baisa le bas de sa robe; aussitôt que Zirphile et lui s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre, et la présence de toute la cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avoient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru : le prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hasardé, plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette, naturellement indulgente, ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amans: il suffisoit que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine, ayant appris la fuite d'Acajou, entra dans la plus horrible colère, et vint le redemander; mais, heureusement pour lui, il avoit at-

teint ce jour-là même sa dix-septième année, et le décret des fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage, qu'elle en perdit son amour, qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur; et, ne méditant plus que des projets de vengeance, elle partit pour inviter la fée Envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître, ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile, perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté, et toutes devinrent, en secret, rivales de son amante. Acajou étoit si rempli de son amour, qu'il n'apercevoit seulement pas les agaceries dont il étoit l'objet; on lui en fit de toute espèce; mais, lorsqu'il fut bien avéré que le cœur de ces amans étoit fermé à tout autre sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit, qu'elle ne l'étoit auparavant; que la beauté d'Acajou étoit sans physionomie, qu'elle n'avoit rien de piquant; que leur amour étoit aussi ridicule que nouveau à la cour; et que cela ne faisoit pas une société.

On ne fit donc plus aucune attention à lui, et

ils étoient si occupés l'un de l'autre, qu'ils n'aperçurent pas plus la désertion que l'empressement de la cour.

Ninette, qui veilloit auparavant avec tant de soin sur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la cour, la laissoit sans inquiétude avec Acajou : elle croyoit que le véritable amour est toujours respectueux, et que plus un amant désire, moins il ose entreprendre. La maxime est délicate, mais je ne la crois pas absolument sûre; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendoit que les rois d'Acajou et de Minutie pour célébrer le mariage; leurs ambassadeurs étoient arrivés, et avoient déjà tout réglé; les livrées étoient faites; on finissoit les habits, il n'y manquoit pas un pompon; on avoit fait venir les dernières modes de chez Duchapt sur des poupées de la grandeur de Ninette; en un mot, tout l'essentiel étoit prêt, et il ne restoit plus à régler que ce qui regardoit les lois des deux états, et l'intérêt des peuples.

Les amans ne se quittoient pas un instant; souvent, pour se dérober au tumulte de la cour, ils passoient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc. Ils se faisoient mille caresses innocentes; ils se disoient continuellement ces riens si intéressans pour les amans, qu'on répète sans



cesse, qu'on n'épuise jamais, et qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux, la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté. Harpagine, qui s'étoit rendue invisible pour les surprendre, parut à leurs yeux escortée par la fée Envieuse, montée sur un char tiré par des serpens et entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits; c'étoient autant de talismans qui représentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie; et les flèches étoient l'image du mérite qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette, et l'enleva au milieu d'un nuage, dans le moment même que le tendre Acajou lui baisoit la main. Ce malheureux prince se prosterna devant la fée, en la suppliant de ne faire tomber que sur lui le poids de sa vengeance, et d'épargner la princesse; il lui dit en vain tout ce que l'amour et la générosité inspirent. La cruelle fée le regardant avec des yeux enflammés : Oses-tu, lui dit-elle, espérer aucune grâce? Mon cœur n'est plus sensible qu'à la haine. Je veux, d'un seul coup, exercer ma vengeance sur toi et sur ton amante; elle va passer dans les bras de ton rival qui lui est odieux.

A ces mots, le char vole, et laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de féerie de ce qui venoit d'arriver; mais le malheur de ces gens qui savent tout, est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le prince; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosoit de ses larmes. La petite fée n'oublia rien pour le consoler, sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au château presque malgré lui, elle s'enferma dans son cabinet, mit ses lunettes, et consulta ses grands livres pour savoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la cour en raisonnoit diversement; les uns en parloient beaucoup, et ne s'en soucioient guère; d'autres, sans en rien dire, y prenoient plus d'intérêt. Les femmes sur-tout n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile : plusieurs se flattoient de consoler le prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de cour, où tout le monde parle sans rien savoir, où l'on raconte des circonstances en attendant qu'on sache le fait, et où l'on dit tant de paroles et si peu de choses, lorsqu'on vit paroître Ninette qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aisément tirée d'entre les mains du génie; chacun s'empressoit pour savoir quel moyen on emploîroit.

Écoutez-moi, dit la petite fée : je viens de découvrir que toute la puissance de Podagrambo et d'Harpagine dépend d'un vase enchanté qu'ils possèdent dans un lieu secret de leur château : il est gardé par un génie subalterne qui est transformé en chat des Chartreux. Il n'est pas nécessaire d'employer de grands efforts pour s'en emparer, il suffit que l'aventure soit entreprise par une femme d'un honneur irréprochable, chose qui ne doit pas être rare. Elle ne trouvera point d'obstacles; mais toute autre personne tenteroit inutilement l'aventure.

Voilà, dit un petit maître, une heureuse découverte ! Je suis très-pressé d'en faire compliment au prince Acajou.

Taisez-vous, reprit la fée, vous êtes un étourdi; s'il falloit un homme raisonnable, on ne vous choisiroit pas.

Je ne plaisante pas, répliqua le jeune fat d'un ton ironique; je crains réellement ici une émulation de vertu qui peut dégénérer en guerre civile.

J'ai prévu cet inconvénient, repartit Ninette; ainsi je veux que l'on tire au sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, et le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans

le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, et toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paroître ni plus fière, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès; c'est pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée et plus belle que sa compagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu et de médisance : on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère que pour s'attirer le droit de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilége de la vertu !

Quoi qu'il en soit, elles partirent toutes deux, et se rendirent, suivant leurs instructions, à un petit bâtiment séparé du palais d'Harpagine. Amine, toujours vive, marchoit en avant. Elles ne trouvèrent aucun obstacle; elles passèrent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes; elles parvinrent enfin à une chambre où elles aperçurent sur une table de marbre un vase, dont la forme n'étoit pas recommandable; il ressembloit même assez à un pot de chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une

image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût là le trésor qu'elles cherchoient si Ninette ne le leur eût désigné.

Si la forme du vase étoit vile, la vertu en étoit admirable, il rendoit des oracles, et raisonnoit sur tout comme un philosophe : c'étoit alors un très-grand éloge d'y être comparé pour le raisonnement.

Amine et Zobéide trouvèrent aussi le chat dont on leur avoit parlé : elles voulurent le caresser; mais il égratigna Zobéide, au lieu qu'il se laissa flatter par Amine; il fit patte de velours, il haussa le dos, et enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine, charmée d'un si heureux début, prit le vase, et l'enlevoit déjà, lorsque Zobéide voulut y porter la main. Il en sortit tout à coup une épaisse fumée qui remplit toute la chambre. Un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine, elle laissa retomber le vase sur la table où elle venoit de le prendre; et le génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine et de Zobéide, et ne leur firent grâce de la vie que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite, suivant sa coutume, du mauvais succès de l'entreprise, elle en chercha la raison, et apprit à toute la cour qu'A-

mine étoit aussi sage que coquette, au lieu que Zobéide goûtoit les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le temps qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que, le vase s'étant fêlé lorsqu'Amine l'avoit laissé retomber sur la table, la puissance du génie, sans être totalement détruite, étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou, n'écoutant plus alors que son désespoir, fit vœu, pour se venger du pot enchanté du génie, de casser tous les pots de chambre qu'il rencontreroit, et dès ce moment exécuta son serment sur ceux qu'il trouva dans le palais; c'étoit un désordre effroyable. Le scandale fut si grand, que Ninette voulut lui faire entendre raison sur tant de vases innocens; mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au conseil des fées. L'affaire parut très-importante, et il fut arrêté que le pouvoir du génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la personne de Zirphile; que, sans qu'elle perdît la vie, sa tête se sépareroit de son corps, et seroit transportée dans le pays des idées, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays, et la désenchanter. Ninette représenta qu'il étoit encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la princesse au pou-

voir du génie, de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête, et l'épouser tout de suite. Les fées firent attention à cette difficulté, et ordonnèrent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive, qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'arrêt des fées fut aussitôt exécuté que prononcé. Le génie voulut aller tenter l'aventure, sans pouvoir jamais approcher du pays des idées. Les fous y parviennent aisément; mais les sots n'y sauroient aborder. Pour Acajou, qui étoit fou d'amour, il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des idées est très-singulier, et la forme de son gouvernement ne ressemble à aucun autre. Il n'y a point de sujets, chacun y est roi, et règne en particulier sur tout l'état, sans rien usurper sur les autres, dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de rois on ne connoît point de jalousie, ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, et de vouloir la partager : c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de royaumes, renfermés dans un seul, ne sont pas fixées; chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le royaume des idées à la multitude de têtes qu'il rencontra

sur son passage : elles s'empressoient au-devant de lui, et parloient à la fois dans toutes sortes de langues et sur différens tons. Il cherchoit la tête de Zirphile, et ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui, après avoir résisté au malheur, s'étoient perdues dans la prospérité; les unes par la fortune, d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues, une multitude d'avares, quantité de perdues à la guerre, des têtes d'auteurs perdues par une réussite, d'autres par des chutes, plusieurs par des apparences de succès, et une foule par l'envie et le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues *incognito* qu'il n'a jamais voulu nommer, et que je ne veux pas deviner. Que de têtes de philosophes, de mystiques, d'orateurs, de chymistes, etc.! Combien en vit-il de perdues par le caprice, par les airs, par l'indiscrétion, et tour à tour par le libertinage et la superstition!

Les unes excitoient sa compassion, il écartoit les autres comme importunes, et fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou, pour trouver Zirphile, cherchoit les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre; mais, quand il les examinoit de près, il ne trouvoit que des têtes de coquettes, ou de jaloux sans amour. Le prince, fatigué de tant de recherches, déses-

péré de leur peu de succès, étourdi de toutes les sottises qu'il entendoit, se retira dans un bosquet pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit assailli. Il s'étendit sur le gazon, et se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portoit la vue autour de lui, il aperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuisement, qu'il eut envie de manger une poire : il la cueillit; mais à peine y avoit-il mis le couteau qu'il en sortit une tête qu'il reconnut pour celle de sa chère Zirphile.

Rien ne peut exprimer l'étonnement et le plaisir du prince. Il se levoit avec empressement pour embrasser une tête si chère, lorsqu'elle se retira à quelques pas, et se plaça sur un buisson de roses pour se faire une espèce de corps.

Arrêtez, prince; lui dit-elle, restez tranquille et m'écoutez : tous les efforts que vous feriez pour me saisir seroient inutiles; je me jeterois moi-même dans vos bras si le destin le permettoit; mais, comme je suis enchantée, je ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas! je soupire après mon corps, et j'ignore s'il est encore digne de moi; il est resté entre les mains du génie, je n'ose y penser sans frémir la tête m'en tourne.

Rassurez-vous, répondit Acajou; les fées, touchées de nos malheurs, ont pris votre corps

sous leur protection. Que vous me tranquillisez, reprit Zirphile! En tout cas, cher prince, vous savez que toute ma tendresse est pour vous, et vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente.

C'est fort bien dit, répliqua le délicat Acajou; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez.

Vous les trouverez, reprit Zirphile, dans le parc où elles voltigent; ce sont celles de la fée Nonchalante qui en a été privée, parce qu'elle ne savoit qu'en faire : je vais vous en raconter l'histoire. Il y avoit autrefois.....

Oh! parbleu, interrompit impatiemment Acajou, je n'ai pas le temps d'entendre des contes; pourvu que j'aie les mains, je m'embarrasse peu de leur histoire : je vais les chercher de ce pas.

Allez, dit la princesse, et délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour, ne cherchent qu'à se montrer, sans rougir de leur état; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits : comme je suis la seule tête perdue par l'amour, je suis un objet de mépris pour les autres. La tête continuoit de parler, que le prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la princesse, depuis qu'el-

le n'étoit plus qu'une tête, aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre; mais aussitôt qu'il vouloit les toucher, il en recevoit des croquignoles, qui lui parurent d'abord fort insolentes; cependant son bonheur dépendoit de les saisir, et les princes sacrifient l'orgueil à l'intérêt. Il employoit toute son adresse pour attraper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir, elles lui échappoient, en lui donnant un soufflet, ou jetant son chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les poursuivre, plus elles fuyoient devant lui. Cette poursuite dura si longtemps, que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment, et, se trouvant auprès d'une treille, il prit une grappe de raisin pour se rafraîchir; mais à peine en eut-il goûté, qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire; son esprit augmentoit de vivacité, et son cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus, tous les objets s'y peignoient avec feu, passoient avec rapidité, et s'effaçoient les uns les autres; de façon que, n'ayant pas le temps de les comparer, il étoit absolument hors d'état de les juger : en un mot, il devint fou.

Les fruits de ce jardin, par un rapport intime

avec les têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raison, et malheureusement ils ne faisoient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel et le plus fou des princes.

Le premier effet d'un changement si subit fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour : le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre et respectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conservoit à peine un léger souvenir. Il n'éprouvoit pas même de compassion pour le malheur de cette princesse. Avoir perdu la tête, lui paroissoit une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, et remplaça très-amplement, par les prétentions, le mérite réel qu'il avoit perdu.

Il faut, s'écria-t-il, que je sois bien fou de courir après une tête, tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la cour de Minutie ! Allons, il faut remplir mon destin, c'est d'être généralement aimé et admiré sans engager ma liberté. Il dit et part.

Ninette, voyant arriver Acajou, courut audevant de lui, et s'informa du sort de Zirphile. Le prince lui dit que ce n'étoit qu'une tête qu'on



ne pourroit fixer; que tous ses soins avoient été inutiles; qu'il avoit pris son parti; et que la constance sans bonheur étoit la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes qui firent bientôt connoître à Ninette que le caractère du prince étoit fort changé; mais qu'il avoit infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la princesse; cependant, comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs, elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de revoir Acajou.

Toute la cour s'empressoit auprès de lui, plus par curiosité que par intérêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un prince sage et modeste, à qui l'on donneroit, comme à l'ordinaire, tous les ridicules imaginables; mais on en conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive et brillante. Le lecteur attentif se rappelle sans doute que les lunettes de la fée servoient à raccourcir la vue : elle les avoit ôtées pour voir le prince arriver de plus loin, et, comme elle ne les avoit pas reprises, elle faisoit des raisonnemens à perte de vue.

Acajou ne déparloit pas; il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la cour, et rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement et s'écrioient : *Ah! qu'il a d'esprit!* On lui donnoit

enfin tant d'éloges, qu'il étoit obligé d'en rougir, même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un prince, fût de perdre la raison; tous ceux qui le rencontroient lui en faisoient compliment, et les autres se firent écrire.

Acajou, n'ayant plus d'amour, devint l'amant déclaré de toutes les femmes: la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie, d'un esprit libre, dégagée de préjugés, et qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser, et qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter, il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante, d'un cœur tendre, d'un caractère doux, et à qui il ne manquoit, pour mériter d'être aimée, que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer, et lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste; toutes s'empressoient de s'y faire inscrire, et ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nombre de femmes célèbres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques-unes, uniquement



pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient.

S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit aussitôt l'objet de ses soins, et tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode, qu'il réussissoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le prince avoit à la cour, ne l'empêchoient pas de descendre dans la bourgeoisie, où ses succès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il soumettoit croyoient s'associer aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les sottises. Les hommes mêmes, au lieu de le haïr, lui portoient envie, et le recherchoient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui emploient le plus mal leur temps soient ceux qui en ont le moins de reste, le prince avoit encore bien des momens vides par la légèreté avec laquelle il traitoit ses bonnes fortunes. D'ailleurs le bon air est d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit (c'étoit alors le travers à la mode). Il est vrai que, pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude, on avoit imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avoit son géomètre ou son bel esprit, comme elles avoient autrefois un épagneul.

Acajou, suivant ce plan, donna à corps perdu dans toutes les parties des sciences et de la littérature. Il parloit physique et géométrie. Il faisoit des dissertations métaphysiques, des vers, des contes, des comédies et des opéras. Ce prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les auteurs de profession n'en approchoient pas.

On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui aient ce qui s'appelle *le bon ton*, supérieur à tout le génie du monde, et le tout *sans prétention*.

Rien n'étoit comparable au sort d'Acajou; on fit même un recueil de ses bons mots, dont tout le monde faisoit sa lecture favorite; il étoit intitulé : *Le Parfait Persifleur*, ouvrage très-utile à la cour, et propre à rendre un jeune homme brillant et insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès; il n'avoit jamais mis le plaisir à la place de l'amour; les airs avoient succédé aux plaisirs : le dégoût fit presque l'effet de la raison, et lui rendit la vie insupportable : un honnête homme seroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable il devint triste. D'ailleurs, le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration, et de fatiguer ensuite ses propres admirateurs.

La plupart des femmes, qui avoient eu l'ambition de lui plaire, commencèrent à rougir de se trouver sur une liste trop nombreuse, et le désavouoient : on l'accusoit encore d'être méchant, sous prétexte qu'il faisoit des chansons et des tracasseries, qu'il railloit ses meilleurs amis, et qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaise intention, il ne vouloit que se divertir en amusant les autres; mais on est toujours injuste.

Ninette, ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvoit cesser d'être à la mode, prit ses lunettes pour en juger sans prévention, et, après l'avoir bien examiné, elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'esprit, mais qu'il n'en étoit pas moins fou.

Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des idées. Acajou, ne sachant pas où elle en vouloit venir, lui fit un récit très-circonstancié, parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui; lorsqu'il en fut à la grappe de raisin qu'il avoit mangée : Ah! je ne m'étonne plus, s'écria Ninette, si vous avez tant d'esprit! Eh! pourquoi donc, reprit Acajou? C'est, répliqua la fée, que vous n'avez pas le sens commun. Belle conclusion, dit Acajou! Je sais, reprit Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à dersuader, sur-tout quand on vous parle raison;

mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des idées ont un poison mortel contr'elle; heureusement nous en avons ici le remède : j'ai ici une treille dont la vertu est de faire perdre l'esprit : elle n'est connue que de moi; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma cour qui ont l'imagination trop vive; je veux vous en faire goûter.

Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès; mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit!

Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la fée, et vous êtes plus en état d'en sacrifier que qui que ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flatteuses au prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre que persuader par la raison. Cependant Acajou, malgré toute l'éloquence de Ninette, étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit : ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune prince n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs, parce que ses désirs avoient toujours été prévenus; ses fantaisies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets; et la vivacité les use si vite! Il étoit tombé dans une langueur, d'où le caprice le retiroit par intervalle, pour l'y replonger de

nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits, se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée, et que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vide dans son cœur, que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur des cœurs qui ont aimé est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette, et la pria de lui faire revoir Zirphile, puisqu'aussi bien il perdroit l'esprit s'il en étoit plus long-temps privé.

La fée prit alors sa béquille, et conduisit Acajou dans un jardin dont elle seule avoit connoissance. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde, qui tous avoient une vertu particulière.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu, si funeste; les autres, l'esprit de contradiction, si incommode dans la société; ceux-ci, l'esprit de domination, si insupportable; ceux-là, l'esprit des affaires, si utile à ceux qui le possèdent, et si assommant pour les autres; plusieurs enfin, l'esprit satirique, si amusant et si détesté, son opposé plus dangereux encore, l'esprit de complaisance et de flatterie.

On ne voit point de ces excellens fruits dans nos desserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit pas ouvert à tous les mauvais

esprits; ils en reviendroient plus aimables, sans être plus sots qu'ils ne le sont. J'y enverrois d'abord . . . .

. . . .

Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'ouvrage : si le lecteur le regrette, il peut y suppléer en commençant par lui même.

Ninette, ayant fait approcher Acajou de la treille, dont les raisins faisoient perdre l'esprit de présomption, d'airs et de fatuité, lui ordonna d'en cueillir une grappe; puis ayant mis ses lunettes, et lui présentant l'écharpe de Zirphile : Prince, lui dit-elle, prenez cette écharpe; lorsque vous serez dans le pays des idées, vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air, en la tenant par un bout; les mains enchantées que vous avez poursuivies inutilement, viendront pour la saisir, et vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez ensuite de la tête de la princesse.

Lorsque vous aurez besoin de boire ou de manger, vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin, ils vous suffiront : vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête; sans cette précaution, vous la trouveriez si différente d'elle-même, qu'après avoir été déjà inconstant

par folie, vous pourriez bien encore le devenir par raison.

Quand vous aurez la tête, nous serons bientôt en possession du corps par l'attraction, qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos, avant votre départ, que vous mangiez de ces raisins.

Acajou hésita un peu; mais, animé du désir de revoir Zirphile, et croyant peut-être son esprit à toute épreuve, il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit, il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de se dissiper, et qu'un voile se fût levé de devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différens; il rougit à l'instant, et n'osoit plus parler que pour exprimer sa reconnoissance à la fée.

En entrant dans le palais il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire : il bailloit en lisant ses romans et ses comédies, et, le soir même, il siffla un de ses opéras.

Acajou, ayant lassé la cour par ses extravagances et s'y ennuyant par le retour de sa raison, partit dès le lendemain avant le jour, et se rendit dans le pays des idées aussi promptement, guidé par l'amour, que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit

rencontrés la première fois, et suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile, et, pour cet effet, il ouvrit une quantité prodigieuse de poires, sans la trouver. De là il passa aux pêches, aux melons, et faisoit un dégât épouvantable de fruits, lorsqu'il entendit un grand éclat de rire.

Il regarda d'où il partoit, et aperçut la tête de la princesse qui, au lieu de venir à lui, plaisantoit de sa recherche et de son empressement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'absence, et que la folie se gagne par la contagion, la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de sa passion, et commençoit à se faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en soupira; mais, se rappelant la vertu du raisin merveilleux dont il avoit une grappe, il en jeta quelques grains à la tête de la princesse, qui les avala en badinant.

Son aveuglement fut aussitôt dissipé. Elle vola au-devant des mains enchantées, avec lesquelles le prince la reçut. Rien ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent, et ne s'occupa plus que de la tête précieuse de sa chère Zirphile. Il l'accabla de baisers qu'elle ne pouvoit éviter; elle en étoit toute rouge de pudeur, quoique, dans

l'état où elle se trouvoit, les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort dangereuses.

D'ailleurs, il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur; celle qui naît de l'amour pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la princesse dans son écharpe, et reprit le chemin du palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le prince fut obligé de chercher un asile. On sent bien que ce n'étoit pas pour lui; les amans et les princes ne craignent rien; mais il vouloit mettre Zirphile à couvert, outre que dans l'obscurité il craignoit d'aller donner contre quelqu'arbre, de la tête de la princesse ou de la sienne. Dans cet embarras, il aperçut de loin une lumière vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hasard de casser la tête la plus chère, c'est-à-dire celle de la princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin; il frappa à la porte. Un moment après, il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, et qui lui demanda, en grondant, qui il étoit et ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connoître dans un état aussi indigne de son rang. Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, et, comme il avoit la tête pleine du prin-

cipe de ses malheurs, et de toute la poterie qu'il avoit brisée depuis un temps, il répondit, sans trop savoir ce qu'il disoit, qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommodoit de la fayence cassée, et qu'il demandoit retraite pour cette nuit-là.

A ces mots, le visage de la vieille se radoucit un peu : Soyez, lui dit-elle, le bienvenu; vous pourrez me rendre un service : j'ai ici un pot de chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble, et le mit entre les mains d'Acajou, pour qu'il se mît à l'ouvrage.

Le prince, aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter, que du premier usage qu'on lui en faisoit faire, prit le pot de la vieille; puis, se rappelant le serment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun pot de chambre, jusqu'à ce qu'il eût désenchanté sa princesse, il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure et celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta, et jetant le pot contre la muraille, il le brisa en mille pièces.

Je ne sais si le lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou; s'il sera étonné de l'événement; ou si, par une sagacité singulière, il l'a déjà prévu.

Quoi qu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration seront bien aises d'apprendre que ce

pot de chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du génie et de la fée étoit attaché, et dont ils avoient confié la garde à cette vieille sorcière.

A peine étoit-il cassé qu'on entendit un coup de tonnerre et des hurlemens affreux. Le château fut détruit, le palais renversé. Le génie et la fée, livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou, sans être ému de tout ce bouleversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord, se divisèrent à son approche, et dans le moment qu'il y présenta la tête, ce corps s'avança au-devant et s'y réunit.

La fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa cour; elle songea d'abord à délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées et rendues à la fée Nonchalante, à condition qu'elle seroit laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail, et inventa l'art de faire des nœuds.

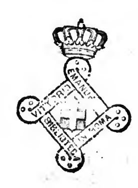
Amine et Zobéide furent tirées de prison; Amine eut depuis ce temps-là le privilége de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter.

Pour Zobéide, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire; mais elle cessa de médire.

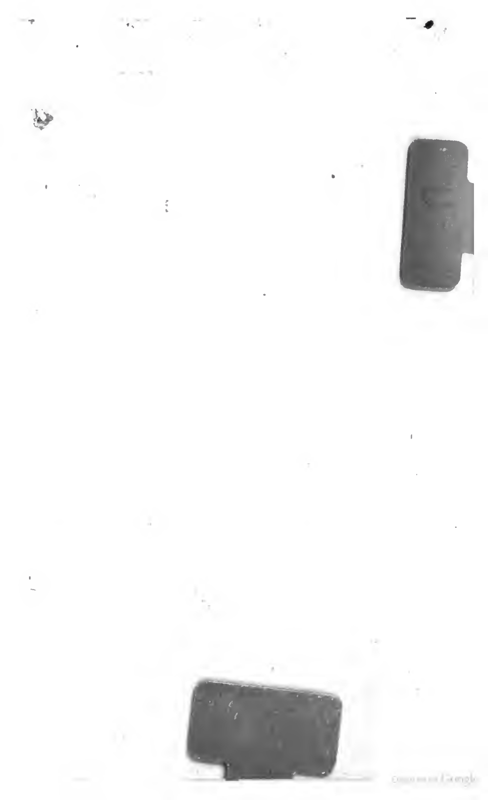
Ninette, après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans; il fut célébré avec toute la magnificence possible.

Ils vécurent heureux, et eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.

FIN D'ACAJOU ET ZIRPHILE, ET DU TOME HUITIÈME.



Digitized by Google



Digitized by Google

